

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

par

Samuel Sabor

**L'AMÉRICANITÉ COMME MOTIF IDENTITAIRE *SUIVI DU RÉCIT* : LE GROS
ÉTHÉR**

13 avril 2019

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire porte sur le concept d'américanité et sur le sens qu'il peut prendre pour un écrivain d'aujourd'hui. Dans la partie théorique, je donne une vue d'ensemble de l'américanité, que je définis ici comme une posture ou un questionnement propre à celui qui tente de mettre en mots une réalité américaine. Elle concerne le rapport singulier au territoire, les idéaux culturels et les spécificités de la langue. Je m'intéresse aux thèmes, aux images et aux clichés qui lui sont propres, notamment l'errance, l'aliénation, le voyage et le passage à la vie adulte. Je fais aussi un recensement de quelques-uns des écrits les plus récents sur l'américanité, en relevant comment le terme a évolué. Je puise dans les écrits de chercheurs tels que René Lapierre, Jean Morency et Pierre-Paul Ferland. Ce faisant, je défends l'hypothèse que plus qu'une position politique ou socioculturelle, l'américanité est un sentiment qu'on porte en soi, une manière d'appréhender le réel.

Le volet création de mon mémoire prend la forme d'un court roman (provisoirement intitulé *Le gros éther*) que je qualifie de *noir rural* et qui correspond, à mon avis, à une esthétique américaine. Il épouse les points de vue d'un père et de sa fille, qui ratissent la forêt et les routes à la recherche d'un ami porté disparu. Le rapport des personnages aux lieux y est central et sert de voie d'accès à la notion d'américanité.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE ACCOMPAGNEMENT THÉORIQUE	5
1.1 Définitions (poreuses)	5
1.1.1 Américanité	5
1.1.2 Américanisation : une distinction importante	9
1.1.3 Québécoisité	13
1.2 Pour une américanité de l'ici-maintenant	17
1.3 Thèmes, figures et motifs récurrents	24
1.4 Ton, style et esthétique	29
DEUXIÈME PARTIE <i>LE GROS ÉTHER</i>, RÉCIT	36
CONCLUSION	158
BIBLIOGRAPHIE	163

INTRODUCTION

« Comme c'est... américain. » Ce commentaire, une Française vivant au Québec me l'a adressé au sujet d'une nouvelle que je venais de composer dans un cours de création littéraire à l'UQAM. Elle ne cherchait pas à m'insulter ; au contraire, mon histoire lui avait assez plu, et elle tentait de mettre le doigt sur le mot qui traduirait adéquatement la sensation produite. « Je ne parle pas des États-Unis, » avait-elle ajouté, confuse. J'avais pourtant compris. Il n'y avait dans ma nouvelle aucune mention de lieux, aucune référence culturelle, aucun anglicisme. Ce que ma camarade avait cerné d'« américain » relevait d'autre chose, une qualité tonale ou esthétique. Il était question, dans ce court texte au style dénudé, d'un homme qui perd la mémoire, tombe amoureux, travaille dans un chenil et répare une motocyclette. Ces motifs, combinés d'une certaine manière, évoquent pour moi aussi une version (plus ou moins romantique) de l'Amérique du Nord et du traitement qu'en offre notre littérature. C'est ma difficulté à creuser la chose, à nommer ce qu'implique une écriture « américaine », qui m'a donné envie d'en faire un mémoire. Cette difficulté, je l'ai perçue aussi chez ma collègue ; le mieux qu'elle avait trouvé pour décrire l'effet de sa lecture était le mot « américain », trop vague et polysémique pour rendre compte de ce qu'elle voulait dire.

Cette capacité d'un texte littéraire à commenter une réalité territoriale, culturelle, propre au continent américain - son « américanité » - est une notion qui ne fait pas consensus et dont il est difficile de parler avec exactitude. Le voisinage obnubilant des États-Unis a longtemps fait en sorte qu'on peinait à penser l'américanité autrement que comme un refus ou un consentement à l'influence étatsunienne (et/ou à la résistance qui lui est naturellement

opposée par notre héritage européen). Cette réflexion, quoique pertinente, escamote le questionnement fondamental qui s'impose sur la nature de notre expérience même du continent, qui est informée par bien d'autres choses que par nos sentiments envers nos voisins (ce sont peut-être même les spécificités de notre expérience du territoire qui informent nos sentiments envers les É-U.)

L'américanité abordée comme positionnement politique (ou comme mode de lecture sociopolitique) ne suffit pas à rendre compte de l'évasive qualité « américaine » qui habite certains textes. Tout se déroule comme si l'acte (forcément traumatisant) de transplantation de l'Européen français sur un territoire neuf (et son statut au sein de ce territoire) était la seule clé de son rapport audit territoire, et ce *ad vitam aeternam*. À mon sens, c'est à partir des années 1990 que le mot « américanité » s'est mis à être l'objet de discours plus étoffés, qui transcendent par moments cette « logique de la transplantation ». Dans la collection d'essais *Écrire l'Amérique*, publiée aux Herbes Rouges en 1995, René Lapierre s'interroge sur « le sens de l'Amérique et de l'américanité pour un écrivain québécois¹ ». L'auteur déleste l'américanité de sa connotation politique. Plutôt qu'une réaction aux cultures assimilatrices française ou étatsunienne, l'américanité de Lapierre « déborde la référence sociologique, politique, culturelle que l'on a coutume de rattacher de manière exclusive au mot et cherche à prendre pied plus bas, sur le *sentiment* qui fonde et qui supporte tout cela² ». Elle est définie comme « une exigence, une architectonique du rapport à la nature, aux choses et aux gens (et par là du rapport à la langue, à la culture, à l'économie ou à la politique, mais de façon pour ainsi dire subséquente, non pas alignée a priori sur ces questions)³ ».

¹ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes Rouges, 1995, p.13

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

J'ai ressenti une forte corrélation entre mes préoccupations d'écrivain et les réflexions de Lapierre. Alors que l'américanité, vue d'un angle politique, est un concept qui me rejoint assez peu, elle devient, abordée de façon plus holistique, une « exigence » que je reconnais comme étant au cœur de ma démarche d'écriture et qu'on pourrait aussi appeler la difficulté et le désir de rendre en français une expérience de l'espace américain. Cette dimension plus immédiate de l'américanité me semble sous-explorée. C'est notamment pour cette raison que je souhaite recenser certains écrits sur le sujet, particulièrement les plus récents, et cerner en quoi le terme a évolué, depuis ses débuts, vers une définition moins contraignante. J'espère ainsi être en mesure de mieux dialoguer avec mon propre texte de création et d'en faire un genre d'étude de cas de la fiction de l'américanité.

Pour circonscrire davantage mes objectifs, ce travail offrira une vue d'ensemble de la notion d'américanité et de son cheminement vers un sens moins exclusivement politique. Je tenterai de rendre compte de certains des commentaires les plus actuels sur la notion d'américanité tout en mettant en lumière quelques avenues de recherches potentielles. Enfin, je puiserai à même mes réflexions sur l'américanité pour interroger ma propre démarche d'écriture ; inversement, mon expérience de création étoffera certainement mon questionnement sur l'américanité. Je serai guidé par la double hypothèse suivante : d'abord, qu'il faut redéfinir l'américanité (en ce qu'elle concerne la littérature) pour qu'elle se traduise par une recherche d'écriture authentique et originale. Ensuite, que mon texte de création correspond à ce qu'on pourrait appeler un court roman de l'américanité, sans que j'aie œuvré spécifiquement en ce sens (j'en reviens à cette idée que l'américanité ne doit plus être envisagée comme le résultat culturel d'un consentement à l'américanisation, mais

bien comme une réalité immédiate et naturelle, une exigence esthétique qui s'impose, parfois toute spontanément, à celui qui cherche à dire en français son Amérique).

PREMIÈRE PARTIE

ACCOMPAGNEMENT THÉORIQUE

1.1 Définitions (poreuses)

1.1.1 Américanité

Je propose la définition provisoire suivante : l'américanité serait, sans plus, l'étude des représentations du territoire et du *rapport* au territoire, et par-delà les motifs, les mythes, les images et les clichés informés par le rapport au territoire dans les littératures de l'Amérique du Nord.

Mettons toutefois cette définition en attente pour en examiner quelques autres, que nous suggèrent certains des principaux experts en la matière. Jean Morency dit ceci de l'américanité : « Il s'agit de l'étude des liens qui unissent la collectivité québécoise, telle qu'elle peut être perçue dans ses comportements sociaux et ses productions symboliques, à la société étatsunienne de même qu'aux autres « collectivités neuves » du continent¹ ». Plus loin, il ajoute que l'américanité repose sur « l'hypothèse que la collectivité québécoise partage avec la collectivité étatsunienne, ou encore avec les collectivités américaines en général, certains traits relevant autant d'un inconscient collectif, marqué par l'expérience du continent neuf, que d'un ensemble de valeurs partagées (valeurs sociales, culturelles, religieuses, etc.)² ». Morency continue en évoquant d'autres chercheurs, tel Paul-André Bourque, pour qui l'américanité :

ce pourrait être, en quelque sorte, cette zone grise de l'inconscient collectif dans laquelle on retrouve une « mythologie », des valeurs « archétypales » et une

¹Jean Morency, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, 2012, p. 9

² *Idem* p.24

symbolique communes aux deux cultures, une imagerie, en somme, de même qu'un ensemble de phénomènes historiques, linguistiques et sociaux ayant leur correspondant dans l'autre civilisation ; en fait, une conception continentale de l'homme et son destin¹.

Pierre Nepveu, quant à lui, voit l'américanité comme l'étude des espaces « intérieurs » de l'Amérique : « “Intérieurs” : ce terme doit être entendu dans un sens physique, spatial : habitations, lieux de réclusion ou de sédentarité, paysages intimes, chambres et ville ; et dans un sens psychique : espace subjectif, expérience non fusionnelle d'une pensée séparée du monde et cherchant à l'appréhender² ». Il dit encore de l'expérience américaine qu'elle aurait été « une véritable épreuve pour des sujets déracinés, l'élaboration d'une *culture* non pas seulement comme une manière de vivre et d'occuper l'espace, mais comme un travail psychique : rupture, privation, conscience, rapport de soi au réel, redéfinition du moi dans un lieu nouveau.³ »

Pour Pierre-Paul Ferland, l'américanité est « la part américaine de l'identité québécoise⁴ ». Il précisera que « [p]enser l'américanité ne revient donc pas à postuler une quelconque “essence” de l'identité québécoise qu'on comparerait aux États-Unis. Au contraire, il s'agit d'examiner comment la situation géographique du Québec (en tant que part du « Nouveau Monde » et voisin immédiat des États-Unis) a déterminé (et détermine) l'évolution de cette “existence⁵” ». Ferland cite Bouchard et Lamonde, chez qui l'américanité équivaut à de « nouvelles formes culturelles qui se sont mises en place depuis le XVIIe siècle à la suite des transferts migratoires de l'Europe vers les Amériques et qui

¹ *Ibid.*

² Pierre Nepveu, *Intérieurs du nouveau monde*, Boréal, Montréal, 1998, p.8

³ *Ibid.*

⁴ Pierre-Paul Ferland, *Une nation à l'étroit - Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines* (thèse), Université Laval, 2015, p.2

⁵ *Idem* p.8

reflètent la somme des ruptures, des processus de différenciation (par invention, adaptation) et des projets de recommencement collectif caractéristiques de plusieurs collectivités neuves¹ ».

Pour René Lapierre, l'américanité se vit « comme *motif* et comme *valeur*; comme parcours en quelque sorte d'un retour à soi² ». Il en dit aussi que c'est une traversée qui s'opère « non pas d'est en ouest ni du nord au sud, mais vers le fond, le dedans³ ». Pour ce faire, il faut « *effacer* les marques de la possession⁴ », tendre vers « un moi aussi peu particularisé que possible⁵ », apprendre à parler « de nulle part⁶ » Encore, selon Lapierre, « c'est dans l'oubli de moi que, paradoxalement, j'arrive à me sentir chez moi. L'Amérique est la circonstance de cet oubli, ou plus exactement sa condition⁷ ». Chez cet auteur, on sent bien que l'écrivain québécois n'est pas que l'héritier d'un patrimoine français ou voisin d'une mégaculture ; il est aussi un homme ou une femme qui habite un lieu, là, maintenant, dans sa langue, comme bon lui semble.

Pas évident de s'entendre sur ce qu'est l'américanité ; quasiment impossible, donc, d'en parler sans confusion et sans litige. Elle relève, certes, de manières d'habiter et de parcourir le territoire américain. Mais une telle définition, trop vaste, ne mène pas à grand-chose. Cette difficulté à faire de l'américanité une orientation critique rigoureuse a été relevée par plus d'un chercheur. Selon Jean-François Chassay :

« américanité » n'a pas suffi à masquer la vacuité du discours de ceux qui n'avaient déjà rien à dire. Un programme comme celui qui consiste à « relever

¹ *Ibid.*

² René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes rouges, 1995, p.9

³ *Idem* p.10

⁴ *Ibid*

⁵ *Ibid*

⁶ *Idem* p.26

⁷ *Idem* p.16

le défi d'écrire et de parler un langage neuf sur un continent neuf¹ », rend peut-être compte d'un sympathique enthousiasme et d'une diligente volonté de s'exprimer mais apporte peu à la réflexion et signale moins une appartenance (qui manifesterait un sentiment d'identification au moins relativement commun à ceux qui participent de cette « américanité ») qu'une volonté d'originalité dont on chercherait en vain chez l'auteur cité les tenants et aboutissants.

En réalité, après en avoir fait un usage compulsif au début de la dernière décennie, on a pris conscience de l'imprécision à laquelle conduisait l'emploi de ce substantif : doute sur la possibilité d'une véritable définition, risque de tomber dans la pure mythification ou la tautologie, la littérature québécoise devant être considérée d'office comme américaine.²

Dans *Intérieurs du nouveau monde*, Pierre Nepveu donne voix à des réserves similaires. Sa réflexion « se nourrit, je dois le dire d'emblée, de réticences assez fortes à l'égard de la notion d'américanité, ce néologisme québécois qui a trop souvent signifié (et signifie de moins en moins, heureusement) une immense ignorance de l'Amérique et sa réduction à des valeurs stéréotypés en lesquelles je ne me reconnais guère : primitivisme, naturalisme, anti-intellectualisme, mythologie des grands espaces, sacralisation de la jeunesse et du tout-neuf³ ».

Cette résistance à l'ubiquité de l'américanité est compréhensible. Elle comporte toutefois le risque d'invalider les discours exploratoires, forcément imprécis, sur la nature même de l'américanité (cette *exploration* – ce questionnement – ne serait-elle pas au contraire ce que l'américanité a de plus précieux à nous offrir ?). Jusqu'ici, il me semble que ce questionnement a parfois été escamoté. On cherchait plutôt à se mettre rapidement d'accord sur une définition consensuelle et claire : ainsi, pour Pierre-Paul Ferland, « [l]'américanité québécoise se comprend comme la manière dont les Québécois ont

¹ Claude Beausoleil, *Les livres parlent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Estacades », 1984, p.28

² Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine – Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995, p.18-19

³ Pierre Nepveu, *Intérieurs du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 1998, p.7

développé un rapport singulier à l'espace, au temps et à la collectivité selon, d'une part, une attitude de rupture ou de continuité par rapport à la France et, d'autre part, selon l'influence des États-Unis¹ ». Cette définition, quoiqu'exempte de *visée* politique, réitère tout de même la conception d'un rapport au territoire (et à la culture) informé par une « logique de la transplantation ». Si elle ne prend position ni pour notre attirance envers les États-Unis, ni pour la sacralité de notre patrimoine européen, elle présuppose que notre rapport à ces deux pôles (et le choc de leur rencontre) serait la clé de notre relation au territoire et à la culture, voire de notre identité. Évidemment, nos relations à toutes choses restent marquées par notre histoire (que nous la connaissions ou pas.) Toutefois, le fait de réintroduire sans cesse le rapport à la France et aux États-Unis comme le fil conducteur de l'américanité entraîne le risque de réduire cette notion riche et compliquée à une itération de plus d'un discours dépeignant le Québécois comme un être foncièrement complexé, héritier d'une culture violée, victime d'injustices et de contrariétés historiques qui seules le définissent. Ainsi, au risque d'être fumeux, je choisis de porter sur l'américanité un regard plutôt exploratoire, délaissant largement la sociocritique, la mythanalyse et toute autre forme d'analyse systémique.

1.1.2 Américanisation : une distinction importante

Inutile, sans doute, de s'attarder longuement sur le concept d'américanisation. Nous en sommes tous au fait et concernés. À notre époque, le pouvoir et la fascination exercés par les États-Unis se traduit par des effets d'imitation, voire d'anthropophagie, qu'on a tendance

¹ Pierre-Paul Ferland, *Une nation à l'étroit - Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines* (thèse), Québec, Université Laval, 2015, p.iii

à voir (a posteriori) comme nocifs. Ainsi, lorsqu'un film hollywoodien médiatise une langue vernaculaire étatsunienne (cette médiatisation relevant déjà, ne l'oublions pas, de l'imitation d'un parler ayant surgi dans un contexte culturel précis dont les imitateurs sont plus ou moins au fait), ce vernaculaire est repris partout sur le globe par des américanophiles (qui ne se voient pas comme tels) imitant un mode d'expression qui a surgi dans des circonstances qui ne correspondent nullement aux leurs (sans toutefois reconnaître qu'ils se livrent à de l'imitation – l'américanisation serait plus justement décrite, du point de vue de celui qui s'y prête, comme une appropriation orgiaque et irréfléchie), tout cela aux dépens de leur propre langue.

On peut choisir d'envisager l'américanité, dans un premier temps, comme le résultat d'une certaine américanisation, « c'est-à-dire comme le produit du processus de transformation d'une culture enclenchée par sa transplantation dans un espace (l'Amérique) autre que son lieu d'origine (l'Europe)¹ ». Mais l'américanisation dont il est question dans les discours courants relève de quelque chose de plus moderne, spécifique à l'hégémonie actuelle des États-Unis.

Ainsi, pour Yvan Lamonde, cité par Pierre-Paul Ferland, « l'américanisation, qui est aussi un effet de la prospérité et de l'expansion économique des États-Unis, peut être définie comme la pénétration de la culture globale des États-Unis dans d'autres cultures nationales ». Ferland apporte les précisions suivantes : « L'américanisation toucherait par exemple les domaines économique (libre-échange, exportations), matériel (l'habillement, les mœurs),

¹ Louis Dupont, « L'américanité québécoise: portée politique d'un courant d'interprétation » dans CUCCIOLETTA, Donald (dirigé par), *L'américanité et les Amériques*, Québec, Éditions de l'IQRC, 2001, p.49

culturel (la consommation de produits médiatiques états-uniens) et politique (accent accru sur le droit des individus et la propriété privée).¹ »

On utilise parfois aussi le mot « américanisme » pour signifier un sympathique enthousiasme, tantôt pour le continent en général, tantôt pour les États-Unis en particulier. Dans ce cas, on parle d'un consentement, fait avec bonne foi, à l'idée de faire des emprunts culturels aux États-Unis.

Plus d'un chercheur a relevé l'équivoque qui surgit de la différence entre américanité (telle qu'on a l'habitude de la définir) et américanisation. Si l'américanité est un dialogue avec (et un réinvestissement de) la culture étatsunienne et que l'américanisation en est une bête (et inconsciente) exaltation, chacun est libre de considérer que sa démarche relève de l'américanité et que celle des autres relève de l'américanisation. Jean Morency en dit ceci :

Tout se passe comme si seuls les auteurs appartenant à la sphère restreinte de production pouvaient se voir promus à la dignité de l'américanité, tandis que ceux qui se complaisent dans la sphère élargie étaient condamnés à l'américanisation. Soyons iconoclastes et comparons la culture lettrée (représentée pour les besoins de la démonstration par le romancier Jacques Poulin) et la culture western (disons la chanteuse Renée Martel). En quoi les romans du premier seraient-ils plus représentatifs de l'américanité que les chansons de la deuxième, sinon en vertu d'un jugement de valeurs ?².

La distinction entre américanisation et américanité est aussi dangereuse en ce qu'elle incite, elle aussi, à un traitement politique de l'américanité. C'est-à-dire qu'il n'y a, a priori, risque de confondre les deux notions que chez ceux pour qui l'américanité est informée par la proximité des États-Unis, par l'influence des États-Unis, par la différence avec les États-Unis, par les transferts Québec/États-Unis, etc. (plutôt que par la relation du Québécois au

¹ Pierre-Paul Ferland, *Une nation à l'étroit - Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines* (thèse), Québec, Université Laval, 2015, p.8

² Jean Morency, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, 2004, p.42

territoire québécois, de l'Étatsunien au territoire étatsunien, du Canadien au territoire canadien, par les résonnances éventuelles entre lesdites relations, etc.)

Pour ma part, j'estime que ma relation au territoire se développe de façon autonome. Prenons l'exemple suivant. Il y a quelque temps, je suis allé pêcher le grand corégone, à plusieurs heures de route de chez moi. Juste avant le gel, le corégone (surnommé « le pointu » par les gens du coin) fraie dans l'embouchure de la rivière Touladi, près du Lac Témiscouata. C'est l'occasion pour les pêcheurs de capturer ce saumoné à l'aide d'une épuisette rigide. Il s'agit d'attendre la noirceur (les poissons fraient de nuit – pas question d'allumer une lampe ou un fanal) et de se mettre debout dans l'eau en submergeant son épuisette. Puis, l'attente, immobile. On n'y voit rien, mais la fraie est carrément audible : partout, les corégones sautillent, on entend leurs éclaboussures. C'est un joli vacarme. Lorsqu'on sent cogner dans le manche de l'épuisette, il faut se dépêcher de sortir le filet de l'eau à un angle qui garantisse la capture du poisson. Pour les gens du coin, cette activité est devenue une tradition annuelle. Chacun pêche en silence, mais il y a pas mal de monde dans l'embouchure. Ici et là, le rougeolement d'une cigarette. Vers minuit, les pêcheurs gravitent vers un des feux de camp érigés sur la berge, histoire de comparer leurs prises.

Pendant ce court voyage, j'ai passé mes journées dehors, mes soirées dans l'eau, et j'ai couché dans ma voiture. C'était en octobre, j'ai eu froid. En plus, je suis revenu quasi-bredouille ; les corégones, il y a en a de moins en moins chaque année. Le réchauffement, et tout le tralalère. Mais j'ai fait quelques belles rencontres et j'ai vu pas mal de pays. Mon « américanité » – j'entends par là *mon* rapport à *mon* Amérique, ni plus ni moins – a certainement été sollicitée, ou mise en jeu, sans pour autant que soit en train de performer un drame dont les acteurs s'appelleraient *Décrochage Européen et Hégémonie Étatsunienne*.

Ce rapport – direct, j’ose croire – aux lieux que je parcours et aux gens que je côtoie ne se développe-t-il pas en parallèle avec (en non pas en réaction à) celui de l’Étatsunien? L’Étatsunien est mon voisin. Son espace ressemble au mien (en moins froid), son histoire aussi ; il y a forcément des similitudes à relever, des transferts à commenter, des éléments à comparer entre son rapport au territoire et le mien. Mais ces liens, si on tient à les faire, devraient surtout être faits « de manière subséquente », pour reprendre l’expression de Lapierre ; ils ne constituent pas en soi la clé dudit rapport.

1.1.3 Québécoisité

Avec les plateformes de distribution médiatique telles que Netflix qui remplacent carrément les canaux de télévision locaux dans le salon de tout un chacun et les *Walmarts* qui poussent comme des mauvaises herbes, on peut craindre que le Québécois soit presque aussi à risque d’être américanisé qu’un autre. Convenons tout de même que le Québécois, avec sa langue et ses valeurs sociales distinctes, a des remparts naturels à opposer à l’américanisation. Il n’a qu’à ne pas parler anglais, pour ainsi dire, et à continuer de déboursier de fortes taxes. Il a sa propre culture médiatique, son propre cinéma venant avec son propre lot de célébrités. Sa littérature, souvent inspirée par des enjeux régionaux, est parfois riche de références qu’il faut être Québécois pour apprécier à leur juste valeur. Vue de l’extérieure, cette littérature est loin d’être américanisée : Peter McCambridge, un traducteur québécois cité par Pasha Malla dans un article du *New Yorker*, la qualifie de

« inward-looking, even parochial¹ ». Dans le même article, Malla dit ceci au sujet du roman *Atavismes* (gagnant du prix Adrienne-Choquette, 2012) de Raymond Bock:

readers will need to break through its decidedly specific references: the book, a collection of thirteen short stories, makes few concessions to those unfamiliar with the particulars of Quebec culture—a helpful appendix explains *joual* cursing (in which equivalents of “chalice” and “host” are two of the most vile expletives) and French Canadian touchstones such as the Quiet Revolution, *les filles du roi*, and the folksinger Paul Piché. These are stories from a place with its own unique codes—and by embracing this unapologetically French-Canadian spirit, they might, per McCambridge’s paradox, be just “exotic enough” to appeal to a broader North American readership.

In Pablo Strauss’s commendable English adaptation, Bock’s language crackles with the energy of a Québécois folk song, impassioned and celebratory but also melancholy and cheekily ironic.²

Excluons ce que ces commentaires ont de condescendant (il est vrai qu’ils recèlent une connaissance insuffisante de la littérature québécoise, mais cette méconnaissance va dans les deux sens ; on lit très peu de littérature étatsunienne au Québec ; Chassay, notamment, remarque un « étonnant manque d’intérêt envers la littérature américaine dénoté chez les francophones au Québec³ », quoique la situation ait évolué depuis) pour en examiner la part de vérité. Car il est vrai que la littérature québécoise est souvent – pas toujours – bouillonnante de références, de jeux de mots et d’esprit, d’images et de parlers qui évoquent un folklore résolument provincial. Ces propos ont d’ailleurs leurs pendants chez des chercheurs de chez nous, qui s’interrogent sur cette même spécificité de la littérature québécoise, comme dans le passage suivant, tiré de Jean Morency :

¹ <https://www.newyorker.com/books/page-turner/too-different-and-too-familiar-the-challenge-of-french-canadian-literature>

² *Ibid*

³ Jean-François Chassay, *L’ambiguïté américaine – Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995, p.13

la réflexion critique sur l'américanité de la littérature québécoise ne trouve pas tellement d'échos et de transpositions dans les autres régions francophones du Canada, comme l'Ontario français, l'Acadie ou le Manitoba, où le rapport à l'Amérique est justement plus direct, plus viscéral, plus problématique. Au Québec, ce rapport est filtré par l'institution littéraire locale, c'est-à-dire par le souci de se distinguer du champ littéraire français et par ce que Ricard appelle « le relais français » : par exemple, c'est souvent par l'intermédiaire de traductions réalisées en France que le lecteur québécois, du moins celui qui est unilingue, peut entrer en contact avec les œuvres littéraires étatsuniennes (et même canadiennes tout court) et, dans un sens plus large, avec les littératures américaines. Au Québec, la représentation de l'Amérique deviendrait ainsi plus familière, plus conviviale si l'on veut, étant en partie dépouillée de son inquiétante étrangeté (même si cette représentation engage souvent une réflexion de nature identitaire) tandis que, dans les autres régions du Canada, comme en Acadie ou en Ontario français, le problème se poserait différemment, selon des modalités qui restent encore à déterminer¹.

Je note au passage qu'il serait intéressant d'appliquer ces « modalités qui restent encore à déterminer » (qui relèveraient d'un rapport à l'Amérique « plus direct, plus viscéral ») à l'étude de l'américanité québécoise.

Cette tendance à donner à notre littérature des orientations folkloriques, familières, « paroissiales », on en parle aussi chez Lapierre, selon qui le Québécois se serait beaucoup réfugié dans le « vrai » avec son « gros bon sens », son attitude « pur laine et gros gin² », pour éviter d'être emporté par des influences qu'il peine à articuler et même à appréhender. Lapierre parle aussi d'une « dureté » et d'une « frustration³ », d'un « mutisme⁴ » québécois et du danger de trop s'identifier à cette dureté, voire de n'être défini que par elle. Bref, d'en faire un cliché : « ici il y a la Manic et le fleuve St-Laurent, [...] de l'espace⁵ ». Ajoutons que pour Lapierre, le cliché, loin d'être une faiblesse de l'imagination, est un « révélateur

¹ Jean Morency, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, 2012, p.22

² René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes rouges, 1995, p.25

³ *Idem* p.26

⁴ *Idem* p.27

⁵ *Idem* p.25

complexe et direct des instances culturelles et sociales à l'œuvre dans les mots de chacun¹ ». Vu ainsi, il devient important que nos clichés nous correspondent. Si les nôtres sonnent parfois un peu faux, c'est peut-être à cause de ce que Louis Dupont nomme « l'enfermement de la francité », dans lequel « la majorité franco-québécoise s'est elle-même généralement enfermée et peine à quitter² ». Dupont ajoute encore ceci :

L'effet de lieu est simple : ce qui distingue le Québec dans l'œil de l'Anglo-Amérique, c'est la francité, ce qui le distingue dans l'œil de la francophonie, c'est son américanité. La francité n'a ici rien à voir avec la France, sauf peut-être pour l'Anglo-Amérique ; elle renvoie plutôt au fait français, à la pérennité de la langue française en Amérique, souvent équivalent à la tradition ou aux racines, ainsi qu'à la bataille politique pour la défense et la promotion du français au Québec. On l'aura compris, le problème n'est pas la francité mais l'enfermement dont elle est l'objet. Dans l'analyse des relations inter-ethniques ou inter-culturelles, l'enfermement renvoie au processus de contrôle du sens qu'exerce un groupe sur un autre. Il doit donc être posé en termes géopolitiques. [...] Il s'agit d'une logique structurante des espaces, d'une vision du monde qui fonctionne sur la base de l'approbation du sens et met en place des rapports de force. Son effet est insidieux puisque le sens donné par le groupe dominant n'en constitue pas moins un espace de sens avec lequel le groupe ainsi enfermé doit conjuguer, créant à la fois un double mouvement de contestation mais aussi de reproduction des limites, soit l'auto-enfermement.³

Cet enfermement explique certainement en partie la difficulté de réfléchir l'américanité québécoise en dehors d'une logique de la transplantation. Dans tous les cas, l'idée d'une certaine « paroissalité » littéraire au Québec, si elle recèle plusieurs problèmes, n'a pas nécessairement lieu d'être reçue comme une insulte. Au contraire, elle me semble représenter un sujet d'étude complexe et légitime. Cela étant dit, elle n'est pas tout à fait ce qui informe la sorte d'américanité qui nous intéresse. Cette dernière puise plutôt sa richesse dans ce qu'elle a d'universel. Elle fait ressentir l'expérience d'une Amérique en accentuant

¹ *Idem* p.148

² Louis Dupont « L'américanité québécoise: portée politique d'un courant d'interprétation » dans CUCCIOLETTA, Donald (dirigé par), *L'américanité et les Amériques*, Québec, Éditions de l'IQRC, 2001, p.48

³ *Ibid.*

l'expérience même plutôt que son contexte. (La volonté d'accéder à une voix « universelle » revient souvent dans les réflexions sur l'américanité. C'est le projet de Lapierre, pour qui la solution serait de se soustraire au magnétisme des pôles européens et étatsunien. Inversement, François Ricard, dans *Le relais européen*, estime que nous gagnerions à pencher du côté français pour restaurer un genre d'équilibre, le côté étatsunien exerçant une force d'attraction plus immédiate ; si sa stratégie diffère de celle de Lapierre, son objectif est aussi l'accès à une écriture universelle.) Ainsi, ce ne sont plus tant les textes qui pullulent de références à des personnages connus, à des tranches d'histoire polarisantes, à des routes mythiques ou à des stands-à-patates locaux qui présentent le plus grand intérêt (en revanche, ils sont tout à fait pertinents pour celui qui s'intéresse à la notion de *régionalité* ou encore à la notion, plus ou moins existante, de « paroissalité »), ni nécessairement ceux qui mettent en scène des déplacements à travers le continent ; ce seraient plutôt les œuvres qui témoignent d'un rapport au territoire foulé et fantasmé, à l'ici et à l'ailleurs, et d'une façon d'envisager l'espace (espaces physiques et espaces « intérieurs ») apte à rendre compte d'une réalité américaine. Nous verrons plus loin comment un roman comme *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy, publié en 1998, ou encore le recueil de nouvelles de Michael Delisle intitulé *Le sort de Fille*, paru en 2005, peuvent alimenter une telle réflexion sur l'américanité.

1.2 Pour une américanité de l'ici-maintenant

Dans sa thèse doctorale, Pierre-Paul Ferland fait allusion à une américanité « de l'ici-maintenant », un concept qu'il ne développe à peu près pas. S'il choisit (judicieusement) d'ancrer son travail dans la mythanalyse et la sociocritique, on ressent tout de même de sa

part une forte sensibilité envers cette américanité de l'ici-maintenant, qui est peut-être ce que Lapierre appellerait le « *sentiment* » qui est au cœur de notre rapport à l'Amérique. Précisons que nous parlons toujours d'une *certaine* Amérique. Comme le dit Chassay : « Il ne s'agit pas de toute l'Amérique mais uniquement de l'une de ses versions, celle qui nous est la plus proche géographiquement et culturellement. Ce n'est pas plus simple pour autant et il faut y accorder beaucoup d'attention¹ ».

Quelques pages plus tôt, Chassay citait d'ailleurs Claude Duchet, qui nous offre la réflexion suivante :

Ce que je propose d'appeler discours social n'est pas propre au roman mais se manifeste dans le roman d'une manière spécifique dans la mesure où celui-ci, fonctionnant comme une société, reproduit dans son texte un ensemble de voix brouillées, anonymes, une sorte de fond sonore – ce que M. Foucault nomme l'arrière-fable – où se mêlent les clichés, les fameuses idées reçues, les stéréotypes socio-culturels, les idiolectes caractérisants, les traces d'un savoir institutionnalisé ou ritualisé, des noyaux ou fragments d'idéologies plus ou moins structurés, plus ou moins subsumés par une idéologie dominante, plus ou moins actualisés par des références, inscrits dans des lieux comme dans des personnages, voire montés en scènes ou éléments de scènes².

L'américanité de l'ici-maintenant n'est sans doute jamais aussi palpable que lorsque tout dans cette arrière-fable est marqué par un rapport sincère au territoire américain (que l'on se reconnaisse ou non dans ce rapport.) Difficile, certes, de déterminer lesquelles œuvres sont empreintes d'un tel rapport. Mais comme le relève Jean Morency : « Il ne faut toutefois pas perdre de vue que la question de l'américanité des littératures impose beaucoup moins une grille de lecture qu'elle ne nécessite une certaine sensibilité du regard critique³. » Et puis, à quoi bon se borner à déterminer bêtement lesquelles œuvres méritent d'être qualifiées

¹ Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine – Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995, p.32

² *Idem* p.21

³ Jean Morency, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, 2012, p.28

d' « américaines »? Il faudrait plutôt apprendre à se servir de la notion d'américanité comme outil de réflexion critique dans l'étude de toute œuvre produite en (ou traitant de l') Amérique, voire dans toute œuvre, point. Il est vrai qu'une telle américanité devient difficile à étudier de manière systémique. Lapiere reconnaît que tout cela est un peu « indéfinissable », mais ajoute que « j'aime mieux hanter cette Amérique fantôme que faire jusqu'à ma mort un numéro de faux Français¹ ».

Il s'agit d'apprendre à aborder l'américanité non pas d'un point de vue déterministe, non pas en fouillant l'histoire du sujet américain et de sa production culturelle, mais du point de vue de celui qui fait le vide, qui tente d'oublier ce qu'il sait des lieux qui sont les siens au profit de ce qu'ils lui font ressentir dans l'immédiat. On pourrait me répondre que ce « ressenti » n'est rien en soi, sinon un lège. Qu'il est toujours informé, sciemment ou non, par notre bagage historique. C'est peut-être vrai (pour ma part, je préfère croire en l'existence d'une sorte de rapport spontané au territoire qui coexisterait avec un rapport plus déterminé par l'histoire, en admettant certains transferts de l'un à l'autre), mais cette réponse omet que ledit « ressenti » est aussi dynamique ; il est l'effet d'une chose, mais sera peut-être la cause d'une autre et constitue certainement une expérience en soi. Ce que je veux dire, c'est que celui qui tente de rendre compte dans son écriture de ce qu'un lieu et la culture qui y foisonne ont de symbiotique se prête à une démarche artistique qui laisse des traces (parfois grossières, parfois d'une subtilité résistant à l'analyse.) Ces traces, ce rôle qu'a joué le rapport au territoire américain dans l'imaginaire d'un texte, en détermine l'américanité (n'oublions pas que ce rapport au territoire, qu'il puisse ou non être réduit par une analyse sociopolitique rétrograde à des facteurs quantifiables, fait l'objet d'une performance, d'une

¹ René Lapiere, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes Rouges, 1995, p.15

translation en littérature qui, elle, ne peut pas être ainsi réduite et qui produit des effets qui ne sauraient, eux non plus, être ainsi réduits.) C'est cette relation active au territoire – celle qui informe notre bagage futur autant qu'elle est informée par notre bagage passé – que tente de déchiffrer Lapierre lorsqu'il parle d'une « architectonique du rapport à la nature, aux choses et aux gens » ou du « *sentiment* qui fonde et qui supporte tout cela¹ »,

Il ne s'agit pas de nier ce que l'américanité a d'historique ou de politique – transplantation, métissage, hybridation, tout cela continue évidemment d'informer notre rapport au monde, même (et peut-être surtout) vingt générations après les faits, y compris chez ceux qui ignorent tout de leur histoire – il s'agit plutôt de cesser de traiter tout cela comme la (seule) *clé* de l'américanité, comme le point de vue privilégié pour la nommer.

Bien sûr, le fait de vouloir glaner de la notion fuyante qu'est l'américanité un savoir qui échappe aux méthodes d'analyse plus scientifiques entraîne le danger de s'en tenir à des généralisations et à des banalités. Pierre Nepveu et Jean-François Chassay, nous l'avons dit, expriment tous les deux de fortes réserves à l'égard du mot « américanité » justement pour ces raisons, déplorant la fonction fourre-tout du terme et le manque d'appui des discours qui l'entourent sur des données probantes (telles que des analyses de roman clairement balisées.)

Je répondrais toutefois que ce qui peut être su de l'américanité d'un point de vue sociopolitique, on le sait, justement. Ce savoir rejoint d'ailleurs ce qu'on dit du Québécois postcolonial (défini par son ouverture aux possibilités nouvelles, son lien intime au territoire, sa rencontre avec l'autochtonie, son expérience de transplantation et sa difficulté d'accès à une autonomie identitaire) dans presque toute les disciplines. Par contre, ce sentiment de

¹ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes rouges, 1995, p.13

celui qui est « à la recherche de son Amérique » (Lapierre), qui relève de ce qui dans notre rapport au territoire appartient à l'« ici-maintenant » (Ferland) et qui, malgré les réserves qu'on lui adresse, revient en leitmotiv dans notre littérature ; cette part d'américanité qui « déborde la référence sociologique, politique, culturelle que l'on a coutume de rattacher de manière exclusive au mot¹ » (si elle existe, une hypothèse sur laquelle repose la pertinence même de mon mémoire) est méconnue. Elle nécessite ses propres données probantes, en commençant par des témoignages individuels, sous forme d'essais ou autres, qui rendraient compte d'une variété d'expériences du territoire américain et des cultures qui l'habitent ainsi que d'interprétations individuelles de la notion même d'américanité. À mon sens, un texte comme *Desperados de l'Amérique*, un essai de Lapierre, s'il n'examine pas ou à peu près pas de données probantes, en constitue une en soi.

Ici, je le répète, le but ne peut être de relever ce que les expériences du continent ont en commun sur le plan superficiel. On se buterait vite à un cul-de-sac. Comme le dit Chassay : « Si la notion « d'américanité » conduit à tant de généralités (et à de nombreuses éruptions cutanées chez les gens qui possèdent un peu de rigueur), c'est parce qu'on ne résume pas en deux coups de cuiller à pot une notion culturelle et littéraire englobant un territoire (et les sociétés qui y vivent) qui s'étend du cap Horn au Groenland² ». Il s'agit plutôt d'examiner en quoi ces expériences informent la production littéraire. L'américanité ainsi considérée serait un *mouvement*, une tendance plus ou moins partagée à faire du rapport au territoire (et, subséquemment, à ses cultures et aux mythes qui les lient ou les différencient) l'assise de la créativité individuelle.

¹ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes rouges, 1995, p.13

² Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine – Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ 1995, p.17-18

Lorsque ma camarade Française prétendit que la nouvelle que j'avais écrite dans l'atelier de création littéraire que nous subissions ensemble avait un je-ne-sais-quoi de très *américain*, j'ai senti qu'elle ne me disait pas seulement que mon texte contenait des clichés d'origine américaine (ce qui eut certainement été juste) ; elle ne faisait pas non plus que donner voix à un vague exotisme ressenti par elle à la lecture d'une histoire écrite par un québécois pur laine ; elle était d'abord et avant tout en train de commenter la visibilité du rapport au territoire dans le texte (celui de mes personnages, mais celui aussi, plus diffus, qui informait ma nouvelle en général). Ce qui en soi n'en fait ni un bon, ni un mauvais texte, mais simplement un texte américain. En ce sens, l'américanité serait donc une sensibilité envers la notion de lieu et de régionalité qui, lorsque déployée dans un contexte américain, produit un effet dont la qualité « américaine » est étoffée au point d'être reconnaissable « à l'œil nu », pour ainsi dire, quoique cet effet ne soit pas le même de texte en texte.

Imaginons, question de faire une gymnastique mentale d'ordre américaine, un musicien enthousiaste (Américain) qui se met à l'écriture de romans. Ce musicien a consacré tout son temps libre à la musique depuis un très jeune âge. Il a apprivoisé la vie au travers d'elle. C'est en répétant qu'il a appris la persévérance, en composant qu'il s'est épanoui, etc. Peut-on supposer que ses romans, même dans l'éventualité (peu probable) qu'ils ne fassent aucune mention de musique, seraient, d'une certaine manière, informés par un rapport à la musique ? Qu'à la rigueur, cette qualité musicale, cette *musicarité*, serait discernable, voire appréciable et même commentable par un certain type de lecteur ?

Dans le même ordre d'idées, l'écrivain dont le développement personnel s'est fait surtout par les voyages, les déplacements à pied, le travail extérieur, les activités en plein

air, la bourlingue, etc., ne risque-t-il pas de produire une littérature riche en musique du point de vue de l'américanité ?

Je citerai ici Ferland : « Nous sommes d'avis que l'américanité québécoise, d'abord refoulée de 1840 à 1930 puis portée aux nues lors de la Révolution tranquille et transformée en « effet de mode » dans les années 1980, a été employée jusqu'aux années 1990 dans les sphères intellectuelles comme outil rhétorique afin de servir des visées politiques ou idéologiques. Nous proposons en contrepartie que la notion d'américanité peut contribuer à esquisser un portrait sociologique plus juste de l'identité québécoise¹. »

J'abonde dans le sens de Ferland, et sa thèse doctorale réussit amplement l'objectif qu'il s'est donné. Toutefois, en prenant racine dans la mythanalyse, elle installe un relais. On y traite d'une américanité quantifiable, où les mesures correspondent à des gains et des pertes symboliques. L'intérêt du rapport immédiat au territoire réside en ce qu'il est informé par nos mythes et notre culture, et non l'inverse. La « logique de la transplantation » n'est jamais loin. L'américanité au présent, celle qui me concerne à chaque fois que je mets le nez dehors et qui doit bien informer mon rapport à la littérature, qui est peut-être même « le *sentiment* qui fonde et qui supporte tout cela² », est mise de côté, ou plutôt mise hors-jeu en vertu de son « inscrutabilité ». Cette américanité de l'ici-maintenant, on en parle au risque (tout à fait réel, j'en suis conscient) de ne finir par rien en dire.

¹ Pierre-Paul Ferland, *Une nation à l'étroit - Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines* (thèse), Québec, Université Laval, 2015, p.2

² René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes rouges, 1995, p.13

1.3 Thèmes, figures et motifs récurrents

Le cas de figure le plus généralement accepté du roman de l'américanité est le roman de la route, ce qui s'explique sans difficulté. Le roman de la route met en scène une variété de lieux américains, en plus d'accentuer le déplacement même, la dévoration de l'espace. Il pullule de références à des routes et des territoires connus. Il rend compte d'une recherche identitaire, d'une quête de maturité et d'une soif de découvrir le continent – d'un esprit de nomadisme (nomadisme pouvant servir ou à expliquer les leitmotifs de l'errance et du vagabondage, ou à être expliqué par eux, selon de quel côté on agrippe le manche ; bien malin qui saura départager la chose). Il célèbre les marges et les enclaves de la contre-culture. Lorsqu'on me demande sur quoi porte mon mémoire et que je réponds : l'américanité, on marque habituellement un temps de réflexion avant de me répondre : « comme *Volkswagen Blues* ? » ou « comme *On the Road* ? ». Eh bien, oui, pourquoi pas. Mais il ne faut pas oublier qu'un roman peut très bien mettre en scène un long déplacement sans pour autant être marqué par un rapport au territoire. Inversement, une histoire se déroulant dans un huis clos peut s'avérer riche du point de vue de l'américanité. J'ajouterais même qu'un texte comme *Volkswagen Blues* est parfois davantage habité par une réflexion sur l'américanité et sur le rôle qu'elle joue dans la construction de notre identité que par l'expression spontanée d'un rapport à un bout d'espace et de culture nord-américains.

Selon Morency, qui s'appuie ici sur les travaux de Michel Têtu, de Yannick Resch et d'André Le Vot, certaines des « caractéristiques du monde américain », outre l'engouement pour les voyages routiers, seraient « la jeunesse, l'absorption des peuples autochtones, le *melting pot*, l'oubli de l'Europe, l'importance de l'avenir et le puritanisme¹ ». Tout cela est

¹ Jean Morency, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, 2012, p.24

très juste, mais ici aussi, la logique de la transplantation veille au tournant. Morency dit également :

Il y aurait ainsi une constellation thématique, un réseau d'images, de symboles, de thèmes, qui serait caractéristique de l'américanité, non seulement au Québec, mais aussi aux États-Unis [...] qui sont ceux de l'aliénation, de la fuite, de l'errance[...]. On trouve aussi, dans ces écrits, un ensemble de représentations métaphoriques du continent, comme l'image récurrente de l'Indien, métonymie du continent américain et la métamorphose de nature ontologique que celui-ci tend à imposer au nouveau venu, représentations qui servent à exprimer la quête identitaire et le métissage culturel qui sont à l'œuvre sur le continent américain¹.

Plus loin, il lie « l'américanité du roman québécois aux structures inconscientes du grand mythe américain et au conflit des valeurs qui le traverse, comme l'opposition entre le nomadisme et la sédentarité, entre les figures de Prométhée et de Dionisos, entre les imaginaires diurne et nocturne² ». On lit encore :

Yannick Resch associe à l'américanité « un certain nombre de valeurs que le peuple québécois a intériorisées en fonction de son histoire, de son appartenance géographique, climatique, au continent nord-américain », en précisant que ces valeurs « débordent largement l'« American Way of Life », c'est-à-dire l'absorption passive d'une culture et d'un mode de vie étatsunien³.

Chez Resch, il y a une piste de réflexion qui semble vouloir aller au-delà de la logique coloniale. Un peu plus loin, Morency spécifie :

l'américanité, qui forme un champ notionnel assez complexe s'appliquant aux domaines étatsunien, nord-américain et américain au sens large, est souvent associée à l'expression d'une pensée ou d'un imaginaire ayant tendance à privilégier certaines thématiques, comme la ville, la réussite économique, la technologie, ou encore l'espace, la nature, la « frontière », la solitude, le vagabondage⁴.

¹ *Idem* p.25

² *Idem* p.26

³ *Idem* p.25

⁴ *Idem* p.33

L'américanité serait aussi un réinvestissement thématique des grands mythes américains, permettant de donner de nouvelles formes au récit de passage à l'âge adulte, à la poursuite du « great american novel », aux figures du cowboy ou du coureur des bois, au vagabondage, etc.

C'est par l'analyse de ces thèmes, motifs et réinvestissements ainsi que par leurs convergences et confluences d'une littérature américaine à l'autre qu'on a l'habitude d'étudier l'américanité. Ainsi, on a une grille pour parler de l'américanité de telle ou telle œuvre. Mais ce que l'américanité a à offrir de plus intéressant, je ne cesserai de le répéter, est peut-être simplement la réflexion que l'on est amené à faire sur sa définition.

Plus souvent qu'autrement, il faut l'admettre, l'américanité d'une œuvre réside dans une mer d'éléments impossibles à distinguer les uns des autres – une sorte d'arrière-fable. Ce peut être la simple accumulation d'un certain type d'images qui procure ce sentiment *américain* – les voitures, par exemple, particulièrement les fortes cylindrées (j'inclue les camions et les motocyclettes), c'est-à-dire celles qui sont conçues pour le type de voyage qui ne se fait qu'en Amérique. En naviguant sur le site web IMCDB.org (*Internet Movie Car Database*), un repaire d'enthousiastes, on apprend, entre autres, que les véhicules mis en scène dans les films hollywoodiens sont, en moyenne, plus vieux et plus puissants (les deux vont de pair) que dans la réalité. C'est-à-dire que si je me plantais dans un stationnement, aujourd'hui, en 2018, et faisais l'inventaire des voitures qui y sont garées, leur moyenne d'âge serait nettement moins élevée que si je faisais l'inventaire des voitures garées dans un stationnement représenté dans un film de 2018 se déroulant en 2018. Pourquoi, alors, préfère-t-on que nos voitures fictionnelles soient plus vieilles que nos voitures réelles? On pourrait parler d'une certaine nostalgie, d'une fascination pour l'ère industrielle et le

fordisme (un point pour l'américanité de la transplantation), mais les voitures représentées, quoiqu'un peu dépassées, ne sont généralement pas *si* vieilles que ça. Peut-être s'agit-il plutôt d'une forme d'historicisation : si le consommateur de cinéma moyen a, disons, 40 ans, la somme des voitures qu'il a contemplé au cours de sa vie a certainement une moyenne d'âge plus élevée que celle des voitures actuellement en circulation. Ainsi, en vieillissant légèrement les voitures filmiques, on place le spectateur dans une zone familière. J'ajouterais que les vieilles voitures, nous l'avons déjà dit, étaient puissantes, conçues pour de longues distances, et pas toujours confortables. Elles nous faisaient ressentir le déplacement. Les voitures modernes, avec leurs fenêtres miniatures et leurs habitacles hermétiques, robotisés, tout en plastique, visent plutôt à faire oublier qu'on a quitté le confort de son chez-soi.

Bref, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on associe les moteurs vrombissants au continent américain. Ces images témoignant d'une sorte de toile de fond *américaine* sont nombreuses. Les chiens et l'élevage de chiens constituent un autre bon exemple de ce genre d'images. Ce n'est pas qu'on aime davantage les chiens ici qu'ailleurs (sauf peut-être le Golden Retriever, dont la popularité en Amérique du Nord est légendaire). Disons plutôt que celui qui a un chien sort forcément dehors. Ça semble peut dire, mais dans une société où le temps d'écran constitue la récompense ultime, cela ne va plus de soi. Le personnage qui connaît les ruelles de son quartier (ou la forêt qui avoisine sa maison,) qui ramasse les crottes de son chien même quand il fait tempête, qui aime les endroits laissés à l'abandon, où l'on n'est pas obligé de tenir son compagnon en laisse, est pertinent du point de vue de l'américanité. Son rapport aux lieux (il serait encore plus juste de dire : au *lieu*) n'est pas stérilisé, c'est-à-dire qu'il ne passe pas d'un condo sécurisé à un stationnement intérieur

climatisé pour faire ses commissions sans jamais avaler une gorgée d'hiver. Il n'a pas non plus besoin d'une collection de vêtements hyper-respirants pour aller faire une marche.

Bien sûr, les thèmes, figures, motifs et images qu'on relie à l'américanité ont été l'inspiration de clichés et de dramatisations dont les itérations sont exponentielles. Difficile, alors, de déterminer si « la Manic et le fleuve » (Lapierre) sont des images qui me correspondent ou plutôt un remâché des stéréotypes que j'aurais la mauvaise habitude d'utiliser pour me mettre en scène. C'est encore pire au cinéma, où le rapport au territoire est souvent l'imitation d'une imitation - où des personnages bourlingueurs sont représentés par des cinéastes n'ayant jamais bourlingué, s'étant plutôt nourris d'images tirés de films antérieurs, dont les réalisateurs n'avaient pas nécessairement bourlingué non plus. Selon Jean-François Chassay :

À l'ère des médias électroniques, alors que le mot « cybernétique » fait maintenant partie du vocabulaire courant, la réalité se cache sous les masques d'une information qui se fait de plus en plus confuse, ambiguë, quand elle n'est pas carrément mensongère. Nous ne sommes plus dans le village global de Marshall McLuhan, mais bien dans le « Global Shopping Center » où la connaissance s'amasse pêle-mêle comme dans un gigantesque bazar, fatras de discours dans lequel chacun prend ce qu'il veut puisqu'on « peut considérer le monde comme une myriade de messages à toutes fins utiles¹.

À la lumière d'une telle réflexion, le besoin de réfléchir à ce qu'est l'américanité *de fond*, au « *sentiment* qui fonde et qui supporte tout cela » (Lapierre), devient d'autant plus pressant.

¹ Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine – Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995, p.25-26

1.4 Ton, style et esthétique

On associe généralement à l'américanité une écriture simple, concise, fuyant les fioritures et la sentimentalité, ancrée dans une poétique de l'espace. Je la qualifierais aussi d'événementielle, marquée par un tellurisme américain. Pour Jean Morency, une écriture américaine implique l' « inscription du littéraire dans le processus d'affirmation culturelle, contestation des formes établies, réflexion sur les genres littéraires, travail sur la langue d'écriture¹ ». Il insiste aussi sur le métissage propre à l'écriture américaine, spécifiant que « [l]es grands romans américains sont précisément des œuvres qui contestent le genre romanesque et le transforment de l'intérieur pour en faire un genre plus hybride² ».

Dans le roman de la route, cas de figure par excellence du « roman de l'américanité », la voix narrative est souvent habitée par une avidité de découvrir le territoire nord-américain et ses cultures. La description de paysages et de lieux rendus significatifs par la perspective du héros occupe une place de choix.

Un autre cas de figure de l'américanité serait, à mon sens, ce que les Étatsuniens surnomment le *rural noir* (un sous-genre du *crime fiction*) qui équivaut à une sorte de polar sombre et réaliste dont la perspective est généralement rurale. Je dis perspective, car rien n'empêche le « noir rural » de mettre en scène des environnements urbains. Toutefois, la ville, lorsqu'on choisit de la représenter, est souvent une étape à surmonter, un lieu de passage infesté de dangers. Ce sont les marges de la flore urbaine qui intéressent. On s'attarde aussi aux lieux où la campagne rencontre la ville : les zones industrielles ou laissées à l'abandon, les repaires de routards, les parcs de maisons mobiles.

¹ Jean Morency, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, 2012, p.33

² *Idem* p.27

Le terme « noir rural » se répand depuis peu. En 2012, l'article « It's More Than Just Meth Labs and Single Wides : A Rural Noir Primer », publié sur le site web *litreactor.com*, lie au noir rural les auteurs américains Daniel Woodrell, Cormac McCarthy, Bonnie Jo Campbell, Benjamin Whitmer et Tom Franklin, entre autres. On cite généralement comme influences majeures les œuvres de William Faulkner, de Jim Thompson et de Cormac McCarthy (qui, à 85 ans, écrivant toujours, est entre deux statuts). Les écrivains contemporains liés au mouvement, en plus de ceux mentionnés ci-haut, seraient Frank Bill, Ron Rash, Wiley Cash, Jedidiah Ayres et Castle Freeman Jr., pour en nommer quelques-uns. Le noir rural choisit généralement une toile de fond rurale et favorise les protagonistes masculins jobbeurs ou défavorisés. Il prend souvent la forme d'une enquête, mais rarement une enquête policière. Dans *Pike*, de Benjamin Whitmer, le héros éponyme tente d'élucider les circonstances de la mort de sa fille, victime d'une surdose. Dans *Winter's Bone* de Daniel Woodrell, un noir rural d'autant plus intéressant qu'il met en scène une héroïne adolescente, Ree Dolly est à la recherche de son père, porté disparu.

Le ton associé au noir rural est souvent sombre et oppressé, ce qui n'empêche pas qu'il puisse receler une grande poésie qui puise son lyrisme dans la dureté de l'environnement qu'elle décrit. Le crime y est récurrent, si ce n'est que comme phénomène ambiant, intégral à la réalité de la démographie ciblée. Le lien au territoire, sans être appuyé ou exagéré, est omniprésent. On aime les personnages qui affrontent la vie au volant de gros pickups abîmés, qui se servent du territoire vaste et inhospitalier qui les entoure pour se faire violence – ou violenter leurs adversaires – en temps de crise. Les avancées ou régressions narratives ou psychiques sont représentées sous forme de déplacements. Dans *Go With Me*, de Castle Freeman Junior, trois héros mal assortis traquent un antagoniste violent dans les taudis d'une

petite ville forestière au Vermont. L'affrontement final a lieu dans un lopin de forêt vierge traitreuse, redoutée pour son impénétrabilité par les gens du coins, légendaire depuis qu'elle aurait avalée une bande de bûcherons Québécois venus y travailler pour l'hiver, jamais revus. Dans *Cry Father* de Benjamin Whitmer, le protagoniste endeuillé, Patterson Wells, performe son mal de vivre à travers une vie de bourlingue, alternant entre la solitude de sa cabane au Colorado, le train de vie infernal de son métier d'émondeur/déblayeur de zones sinistrées sur les grandes lignes électriques, et ses virées douteuses à Denver. Dans *Pike*, du même auteur, on lit ceci :

L'ouest du Texas semble s'étirer jusqu'à la fin des temps. C'est un paysage que Pike connaît et qu'il adore. Maigre et lugubre, peuplé d'arbres foudroyés. Difficile d'imaginer un lieu plus désolé sur la planète. [...] Toutes les semences que vous pouvez y faire flétrissent avant même que les graines touchent le sol, et il y a une solitude qui rôde comme un prédateur dans les herbes sauvages. C'est un paysage fait pour vous rappeler que nous possédons tous un sentiment de vide que nous ne pouvons gérer. Que la seule ruse qui nous permet de vivre nos vies consiste à ne pas nous détruire en essayant de s'en débarrasser¹.

On voit bien que le noir rural présente comme indissolubles le lien au territoire et la quête intérieure du héros.

On interchange volontiers le terme « rural noir » avec « country noir », « backwoods noir » ou encore « grit lit ». Ce dernier sonne juste en ce qu'il n'exclut pas les œuvres urbaines. « Grit » signifie terre ou crasse ; quand on parle d'une écriture « gritty », on réfère à une esthétique dure, crue, sans enjolivures, qui rend bien compte de la symbiose parfois inquiétante entre le rapport à soi et le rapport aux lieux chez ces personnages qui ont tendance à se fracasser contre le territoire.

¹ Benjamin Whitmer, *Pike*, Paris, Gallmeister, 2012, ch.76

Si le noir rural se campe de plus en plus comme genre à peu près autonome, on dénote aussi un engouement généralisé pour le type d'imaginaire qu'il médiatise. Le « redneck » et le « hillbilly » sont des personnages qui reviennent en force dans la culture de masse étatsunienne. Au Québec, on parle beaucoup, ces temps-ci, d'une certaine « ruralité trash », un terme proposé par Mathieu Arsenault, et d'une « école de la tché'n'saâ (*chainsaw*) » dont les préoccupations esthétiques rejoindraient celles du noir rural.

Par ailleurs, le terme « noir rural » aurait peut-être lieu d'être transplanté au Québec. Il ne servirait pas tant à décrire tel ou tel roman, mais plutôt à rendre compte d'une tendance. On pourrait parler, par exemple de la « ruralité noire » des romans d'Andrée A. Michaud, que je ne qualifierais pas tout à fait de « gritty », mais dont l'ambiance et l'esthétique sombre, voire inquiétante, rappelle parfois le noir rural. Le roman *Borealiu tremens*, de Mathieu Villeneuve, où le protagoniste cède au délire sur la terre familiale dont il vient d'hériter, présente, lui aussi, un intérêt du point de vue de la « ruralité noire ».

La petite fille qui aimait trop les allumettes de Gaétan Soucy est un roman qu'on n'a jamais, à ce que je sache, songé à relier à l'américanité. Pourtant, on y trouve une réflexion riche sur les concepts de l'ici et de l'ailleurs, sur les notions de lieu et d'altérité. Le lien au territoire est partout, étouffant. L'Amérique, un mot que la protagoniste ignore, est pourtant représentée et fantasmée de mille et une façons. Dans cette histoire, l'héroïne est laissée à elle-même suite au suicide de son père, un homme reclus et paranoïaque. Elle a été élevée dans un domaine croupissant aux abords d'un village isolé. Elle ignore tout de sa propre identité, de son histoire, du monde où elle vit. Elle passe ses journées à sillonner la forêt environnante et à s'imaginer ce qui se trouve « au-delà de la pinède ». Son rapport immédiat aux lieux qui l'entourent informe sa perspective sur toutes choses. Le Québec n'est jamais

nommé, mais la protagoniste habite une « campagne stérile, ennuagée, congelée dur six mois par année, sans oliviers ni brebis¹ ». On se reconnaît. La narratrice ajoute encore :

La terre était humide, avec une odeur de boue et de racine qui restait dans la tête, à la façon des mauvais rêves quand j'en ai. De la vapeur sortait de ma bouche, comme ça, sans que j'y fusse pour quelque chose. La campagne était sans fin, toute grise, et la pinède qui colmatait l'horizon avec la couleur des épinards bouillis dont papa avait l'habitude de déjeuner. Le village se trouvait de l'autre côté, paraît-il, et les sept mers, et les merveilles du monde.²

Si *La petite fille qui aimait trop les allumettes* peut être apparenté à un noir rural, c'est à cause de son ton sombre et railleur, de la pénétration des lieux dans l'imaginaire (et même la forme) du texte et de la représentation d'un lien virulent à un petit bout d'Amérique.

Avec le recueil de nouvelles *Le sort de Fille* (particulièrement dans la nouvelle éponyme), Michael Delisle publiait ce que j'appellerais une sorte de noir rural ; dans la nouvelle intitulée *Le sort de Fille*, un protagoniste maussade s'occupe d'une ferme délabrée, abritant un chenil, en l'absence de ses propriétaires. Il y devient un peu fou. Ici, la fange, la pluie, la désolation des lieux, ont presque l'étoffe de personnages : « L'enclos des chiens n'est pas exactement un chenil bon genre. C'est un carré de terre battue entouré de grillage à poule, jonché de petits tas véreux qui se transforment, les jours de pluie battante, en une sorte de bourbe noire qui semble rejoindre les enfers³. »

Notons au passage que dans le noir rural, le lien au territoire et la performance psychique qui s'y joue deviennent un moyen d'accès à certaines des questions les plus riches que la littérature ait à poser. Ils recèlent notamment un commentaire actualisé sur la notion

¹ Gaétan Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2000, p. 26

² *Idem* p. 19

³ Michael Delisle, *Le sort de Fille*, Montréal, Leméac, 2005, p.71

du Père. Pour François Ouellet, « passer au rang de père¹ » est un processus que notre époque rend de plus en plus difficile. Du point de vue du littéraire, il y a tout de même de quoi se réjouir : la littérature résultante est souvent intense et enfiévrée. Dans un monde où la notion parfois fumeuse d'égalité a remplacé toute forme de hiérarchisation des valeurs, le parcours du personnage littéraire, particulièrement celui du personnage masculin, est marqué par l'absence de repères, l'indétermination, la frustration et l'inquiétude. Notons que les travaux de Ouellet n'ont pas nécessairement lieu d'être vus d'un angle conservateur : ils me semblent faire état d'un désengouement, non seulement pour la hiérarchisation imposée des mœurs et des valeurs, mais pour toute forme de hiérarchisation, point, c'est-à-dire pour la notion même de formation (fût-elle libre) d'exigences envers soi-même, de quête de maturité, de « passage », de progression individuelle ou collective. Une telle observation, si elle est juste, est davantage lucide que conservatrice. Dans tous les cas, le noir rural, considéré ici comme un cas de figure de l'américanité, se prête bien au mode d'analyse de François Ouellet. On y observe des tentatives de passage au rang de père spectaculairement échouées dont la clé est souvent le rapport au territoire. Si cette sorte d'analyse dépasse le mandat de mon mémoire, retenons que le noir rural ouvre la voie à des réflexions d'ordre universel.

Quoique le noir rural ait quelques réverbérations au Québec, cela reste un courant essentiellement étatsunien. Il serait dommage de passer à côté pour si peu. En effet, l'authenticité des représentations de l'espace et du rapport des personnages à l'espace y est frappante. Dans un même ordre d'idées, René Lapierre estime que la langue anglaise, spécifiquement l'anglais américain (Lapierre apprécie notamment Carver et Chandler), a une

¹ François Ouellet, *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire au Québec*, Québec, Nota Bene, coll. « NB poche », 2014, 155p.

capacité singulière de dire l' « Amérique crue » et qu'elle perd sa « force d'inertie¹ » lorsqu'on tente la traduction au français, qui « sépare plus nettement les styles² », se prêtant mal à l'« intimité sans apprêt³ ». Il resterait donc à « développer en français ce qu'on a pris l'habitude d'appeler une écriture américaine ; tâche à proprement parler poétique⁴ », ou encore à « formuler esthétiquement quelque chose d'essentiel, une relation à la langue et aux objets, au monde, que la culture française ne suffit pas à structurer⁵ ». De tous les projets qui puissent être inspirés par la notion d'américanité, celui-là me semble de loin être le plus excitant.

¹ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes rouges, 1995, p.78

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Idem* p.79

⁵ *Ibid.*

DEUXIÈME PARTIE
LE GROS ÉTHER, RÉCIT

Prologue

Bébert tourne en rond, nu comme un têtard. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Il est botté. Une grosse paire de bottes en cuir. Sinon, viande à l'air. Un vent sylvestre chatouille ses fesses rondelettes. Malgré son état d'hébétude, il en tire un plaisir spontané, une jouissance d'exhibitionniste. Ses couilles rebondissent et s'entrechoquent librement, narguant les pins rouges, dont les troncs parfaitement droits atteignent des hauteurs vertigineuses. Bébert virevolte. Il n'y a que cela, des pins rouges. Minces, lisses, immensément grands. Pas un bouleau, pas un tremble en vue. Une lucidité passagère, un frisson ; que fait-il là, tout nu dans le bois, en hurluberlu? Qu'est-ce que cette forêt étrange, et où cache-t-elle ses feuillus? Si seulement Luc était là. À eux deux, ils les boufferaient pour déjeuner, les hostifies de pins rouges.

Sortir du bois. Trouver du secours. Cela semble soudainement évident. Il s'esclaffe : « Mais ouiii, Bébert. Il s'agit de te dé-perdre. Trouve un chemin, un ruisseau, quelque chose! » Entre deux talus de conifères géants, un fossé, une coulée d'eau brune au lit pollué de cochonneries : un bidon d'essence rouillé, des guenilles souillées de cambouis, une laveuse éventrée. Bébert s'y laisse glisser. Une boue odorante engloutit ses chevilles, opérant une suction visqueuse. Ici, les mouches règnent en maîtres. Elles lui grignotent les oreilles, se faufilent entre ses fesses. Bébert rugit, serre le derrière, s'inflige gifle après gifle, ne parvenant qu'à les exciter. « Concentre-toi, Bébert, » halète-t-il. Suivre la coulée. Oui, voilà. Un pied devant l'autre. Splouch. Splouch. Ne penser à rien.

Les pins rouges se dispersent, cédant à une végétation marécageuse, d'apparence quasi-tropicale. Les mouches se multiplient, se greffent à lui, fouillant ses recoins, ses cavités. Il les crache, les pleure, les morve, les mouches. Un pied devant l'autre.

Maintenant, le soleil plombe. Bébert regrette les pins rouges, avec leur ombre généreuse. Il fait chaud. Très chaud. Trop chaud. Sa peau grésille. Ses yeux, noyés de sueur, éblouis de blancheur, défaillent. Les brulots festoient sur la transpiration grasse, fluviale, qui s'accumule en flaques dans les replis de son corps mollassse.

Bébert est fatigué. Très fatigué. Il aperçoit une sorte de trou de bouette, une ouverture peu profonde qui ronge la paroi de la tranchée. Il s'y terre, en sauvage. Il dort.

Il s'épuise dans un sommeil suant et anxieux. À son réveil, tout est gris. L'air est d'une fraîcheur grondante ; il va pleuvoir. Bébert se sent lourd, mais lourd, comme au sortir d'un cauchemar après avoir trop mangé. Son corps entier est un suintement, un essaim de piqûres grattées à vif. Il a froid. Trop froid. Qu'a-t-il fait de ses vêtements? Mieux encore, où est-il, et que fout-il là, simonac? Bébert hausse une épaule, renonce à comprendre. On ne peut pas tout savoir. Il marche.

La coulée n'est plus. Elle s'est tarie, ou il en a dévié. Peu importe. Que le froid l'emporte. La première goutte de pluie, grosse comme une crotte de lièvre, atterrit sur la rosette de ses cheveux. Elle éclate comme un œuf, aspergeant uniformément son crâne. Il pense le mot : baptême.

Bébert a plus froid que froid. Il doit s'arrêter. La pluie a décuplé, centuplé, unmillionuplé. Elle a purgé la sueur, les démangeaisons. Il n'y a plus qu'elle. Il se couche sur un tapis, non, un matelas de lichen vert. Si seulement il faisait un peu chaud, il dormirait comme un

roi. Il se frotte contre la mousse, larvaire, grouillant dans sa nudité absurde. En fermant les yeux, il voit des éclats blancs - tantôt opaques, tantôt clairs, mais tous blancs. Ils coexistent dans un vide. Une sorte d'éther.

Bébert s'enfouit dans l'humus jusqu'à en être avalé. Jusqu'à disparaître.

2013

Aurélie traîne les pieds sur une route sans début apparent et sans fin visible, ployant sous un amas de soleil. Un soleil brûlant, terrible, qui nie l'automne. Un cataclysme ultraviolet. Elle aurait pu prendre l'autobus jaune, mais Aurélie préfère la marche.

Elle pense à son père, Luc. Il y a maintenant trois jours qu'il est parti, convaincu d'être le seul à pouvoir retrouver Bébert. Sans Luc, rien ne va. Aurélie n'a personne à embêter, rien à faire de ses soirées. Elle en a assez.

Son cerveau cuit dans sa coquille. Elle n'a pas d'eau, pas de chapeau. La voix de son père : *est où ta calotte?* Lui traîne toujours une casquette. Au volant, il s'en sert pour bloquer le soleil. Dans la forêt, elle lui protège le crâne des mouches. Rien à se mettre sur la tête, c'est amateur, c'est ti-coune, c'est fille-de-ville. Aurélie sacre en elle-même. Est où ma *cristifie* de calotte?

Elle parvient à sa maison. C'est elle qui l'a choisie, avant. Luc lui en avait montré trois ou quatre, toutes du même genre, s'en remettant à elle pour le reste. C'est une demeure de reclus : petite, carrée, vieillotte.

La chambre de son père est un bordel. Le reste de la maison est assez propre. Elle sonde l'espace, peu enthousiasmée. La console vidéo ne l'interpelle pas. Les livres de son père n'en peuvent plus d'être lus. Aurélie fait les cent pas. L'absence de Luc joue sur ses nerfs. Il se prend pour qui? Bear Grylls? Pense-t-il vraiment qu'il va trouver Bébert (ou sa dépouille, c'est selon) à lui seul, alors qu'un escadron de policiers venus d'ailleurs a ratissé le bois sans succès? Luc n'arrive même pas à mettre la main sur la margarine dans leur frigo qui a la

taille d'un four micro-onde. Enfin, quel culot de la laisser seule. Sans compter qu'elle aussi se ronge les sangs pour Bébert. Et en plus, il y a Simon qui n'est jamais revenu à l'école...

Simon, c'est le neveu de Bébert. Jusqu'à l'an passé, elle ignorait jusqu'à son existence. Il est arrivé sur l'autobus Voyageur, avec un sac de poubelle en guise de valise. Apparemment, ça brassait dans sa famille. Un divorce, ou quelque chose. Ça ne faisait pas son affaire, à Simon, d'être recueilli par son oncle ; d'être pris au sommet des Passes, lui qui a habité toute sa vie des villes comme Roberval, Dolbeau et même Québec. Et il ne se gênait pas pour le montrer. En plus de se maquiller le tour des yeux au crayon noir, question de faire réagir les hommes de la trempe de Luc, Simon s'est mérité la réputation de menteur, de cleptomane, de baveux. En général, il est haï. Aurélie, elle, le prend comme il est. On lui en a fait arracher, à Simon. Il faut lui donner le temps.

Pour l'instant, il manque lui aussi à l'appel. Sans Bébert, il ne doit plus savoir où se mettre. À quel endroit pourrait-il s'être terré? Qui pense à le chercher? Luc saurait quoi faire.

Aurélie serre les poings, parvenant à une décision. « J'vas t'en faire, moi, papa. » Elle déniche un sac. Y fourre couverture, canif, allumettes, provisions. Casquette.

Luc a faim. Très faim. Son estomac se lamente en puissants borborygmes. Son camion, riche de provisions, est loin. Trop loin. Le soleil n'en a plus pour longtemps à piquer du nez. Luc parcourt pour la enième fois une pinède étrange, d'un silence de sourd, où de grands troncs rouges lui rappellent son insignifiance.

Sa carte topographique est salie de notes au plomb. Un X griffonné à la hâte marque son point de départ au bout de la montée Amable, le cul-de-sac forestier où la moto de Bébert a

été retrouvée. Luc, d'une patience de moine, arpente depuis des jours la futaie environnante, élargissant peu à peu le rayon de ses recherches. En vain.

Découragé, il procède désormais au hasard. En surmontant un coteau, il aperçoit un ruisseau desséché, qu'il longe, faute de mieux. Il passe près d'une carcasse de machine à laver. Les pins rouges disparaissent en faveur d'une espèce de toundra humide. Luc ressent une fatigue soudaine, insolite, comme si la forêt elle-même cherchait à l'endormir.

Bébert n'est pas loin, il le sent. Bébert, gros comme un cadre de porte, grand comme un pin rouge. Bébert, avec ses lunettes en fond de bouteille, sa voix en corne de brume. Bébert, toujours là, toujours prêt, toujours d'adon. Son absence comme une plaie.

Luc somnole. Lorsqu'il revient à lui, l'obscurité est totale. Son camion, il le sait, est à plus d'une heure de marche. Il est bien habillé, n'a pas froid. La nuit s'annonce pluvieuse, mais il a une petite bâche dans laquelle il peut toujours s'enrouler. Il se recroqueville. Pense à Aurélie, puis à Bébert. Sombre dans l'abîme.

1997

Luc n'avait pas bougé depuis le lever du soleil. Pas le moindre bruissement, hormis le murmure ralenti de sa respiration. Il était à plat ventre dans une cache de chasse rudimentaire, quelques planches clouées à même un arbre. Luc ne se connaissait aucun talent exceptionnel, mais ne pas bouger, ça, il savait. Ce n'est pas donné. La plupart des gens gigotent sans cesse, les bobettes pleines de fourmis rouges. Lui était plutôt du genre placide. Même dans sa vie de tous les jours, il ne remuait pas beaucoup, ne disait pas grand-chose. Il passait plus souvent qu'autrement pour un peu bête. Mais il était bien, dans son silence. Sa quiétude.

Son genou émettait une plainte muette. Il s'était blessé, à l'été, en débroussaillant. Il aurait fallu le délier en changeant de position, mais Luc demeurait d'une immobilité têtue. Un état de quasi-hibernation.

Il tenait un cerf en joue. Il avait guetté ce bras de ruisseau, où les animaux ont l'habitude de s'abreuver, depuis l'aube. Il enfouit son menton contre le bois usé de sa carabine. Commanda à ses muscles de se détendre. Relâcha son souffle. Pressa la gâchette.

Le craquement d'une branche cassée résonna comme une détonation dans le calme ambiant. Luc et le cerf sursautèrent tous deux. Le doigt de Luc se crispa sur la détente. Une balle se ficha dans les arbres avec un sifflement, manquant sa cible de plusieurs mètres. Le cervidé détala, effarouché par la décharge. Sacrant énergiquement, Luc chercha la source de la perturbation.

Une silhouette vêtue d'un dossard fluorescent grossissait à vue d'œil, peinant à traverser un talus épineux.

– Heille! Ohé! Tire-moi pas dessus, mon tabarnac... –

Luc lâcha un soupir agacé en reconnaissant la voix de Bébert. Mi-beuglement, mi-trompette. Il se redressa ; inutile de se tenir coi, avec son ami qui bulldozait la forêt, marchant sur tout ce qu'elle contient de bois mort.

– Ça fait deux jours que j'te cherche, pis toé, c'est comme ça que tu m'accueilles?

– En tout cas, si je t'avais pas manqué, j'aurais eu de la viande pour au moins trois hivers.

Bébert rugit, feignant l'insulte. C'est qu'il n'est pas petit, Bébert. Côté proportions, il faut s'imaginer un réfrigérateur. Ou un grizzly. L'arbre grinça sous le poids du nouveau-venu, qui s'écrasa auprès de Luc. Il ne devait plus rester un animal à des kilomètres à la ronde.

Bébert fouilla dans sa veste matelassée et en tira un paquet de cigarettes froissées. Il n'en offrit pas à Luc. Essoufflé par son ascension, Bébert crachait, toussotait, ce qui ne l'empêcha pas d'exterminer sa cigarette en quelques puissantes bouffées, gigotant en quête d'une position confortable. Enfin, il regagna un semblant de repos. Luc le lorgnait, amusé ; avec ses prunelles magnifiées et ses cheveux drus qui poussaient dans tous les sens, Bébert ébahissait par son apparence autant que par son vacarme. « J'ai faim en hostie, » se plaignit-il.

– J'ai des sardines.

– Comment ça, des sardines? T'as rien pogné, depuis le temps que t'es à chasse?

– J'ai passé proche, mais y'a un gros innocent qui m'a fait rater.

Bébert renifla.

– Où ça, un gros?

– Laisse faire.

– Bon. J’ai un message pour toi, mon Luc.

– Quel message?

– Écoute-moi, je vais te le dire. Ta sœur. Elle a appelé au bar. Deux fois. Elle cherche à te parler. Ça presse.

Le visage de Luc s’ennuagea.

– Annie... elle veut quoi?

– Je sais pas. Te parler. Si tu te décidais, aussi, à faire installer le téléphone chez vous...

– Hmr.

– De quoi, hmr? C’est de même que tu me remercies? J’ai pilé dans de l’herbe à puce pour te trouver. J’ai traversé le calisse de marécage. Comme Artax. Pis toi, tout ce que t’as à dire, c’est hmr?

– Hmr.

– Bon. Hmr, d’abord. Fait que?

Luc réfléchissait fort, les yeux dans le vide. Il lui répondit d’ailleurs.

– Fait que quoi?

– On y va?

– Oui.

Sa voix se raffermi. « Oui, on y va. Pour Annie. »

2013

Aurélie connaît par cœur les sentiers qui sillonnent les Passes. De toute façon, on peut pas se tromper : la piste de motocross qui abute sa cour arrière mène tout droit à la montée Amable. Malgré le poids de son sac à dos, elle y parvient avant la nuit. C'est là, paraît-il, qu'on a retrouvé la moto de Bébert. Luc ne peut qu'être dans les parages.

Elle passe à côté du camion de son père par deux fois avant de le repérer. Avec le jour qui décline, les quelques fougères dont il a recouvert la carrosserie suffisent à la camoufler. Luc n'y est pas. En tous sens, une végétation légèrement abimée trahit le passage de ses grosses bottes. Au matin, elle tenterait de démêler les traces. Pour l'instant, mieux vaut se préparer pour la nuit.

Le camion est verrouillé. C'est dommage, elle y aurait volontiers dormi. Le ciel grisonne, s'épaissit ; un vent de pluie accompagne la pénombre.

Aurélie se dépêche. Elle se sert de son couteau de poche pour tailler une douzaine de longues branches, dénichées à même les arbres, qu'elle appuie contre le flanc du pickup de manière à former un abri triangulaire. Elle y fixe des pousses de sapin bien garnies d'aiguilles, façonnant une toiture touffue et luxuriante.

Les premières gouttes de pluie transpercent la canopée de la forêt. Aurélie redouble de hâte. Sa tanière est au point. Elle pourrait déjà s'y blottir, mais elle n'a pas sommeil. Elle préfère faire un feu.

Elle fait une corvée de petit bois, qu'elle entasse sous l'abri, se réservant une place pour s'asseoir. Enfin, elle prend refuge alors même que le feuillage achève de s'affaisser sous l'averse.

Elle est au sec. En s'écrasant contre son tas de bois, elle arrive à ménager un peu d'espace à l'entrée de son wigwam de fortune. Elle y empile quelques branchettes et gaspille deux allumettes en tentant de les embraser. Malgré sa diligence, le bois a pris l'humidité. Aurélie sacre en son for intérieur, mais ne s'apitoie pas longtemps. Elle fouille gauchement derrière elle, gênée par l'exigüité de son antre, puisant un à un les morceaux dont elle estime avoir besoin. Cette fois, elle met plus de soin à les placer. À l'aide de son canif, elle gosse des copeaux à même une souche plus sèche que les autres. Y ajoute des bouts d'écorce. Puis, les brindilles les plus minces. Ensuite, des rameaux plus dodus. Enfin, quelques grosses branches. Elle frotte une allumette, la jette parmi les copeaux. La structure fumaille, crépite. De belles flammes nettes surgissent.

Aurélie soupire d'aise. La pluie a sévi, sans qu'une seule cuillerée d'eau ne l'atteigne. Le feu, placé stratégiquement, la tient au chaud sans l'emboucaner. Elle tire de son sac une boîte de fèves au lard dans le sirop d'érable. Elle en bave déjà.

Les bines cuisent dans leur canne à même les braises. Les flammes louvoient, exerçant une fascination étrange. Aurélie se surprend à baigner dans un grand confort. Un feu, ça change la donne.

Les fèves au lard goûtent le paradis, descendent toutes seules, comme des huîtres. Aurélie lèche le fond avant de mettre la canne dans le brasier, la tête en bas, brûlant le jus restant pour prévenir la visite d'animaux sauvages. En s'enroulant dans sa couverture de laine, elle regrette de ne pas avoir apporté de livre. Peu importe. Le feu lui tiendra compagnie. Elle le bourre de bois en pensant à Luc, à Bébert et à Simon, tous trois introuvables. Son menton se crispe dans un mouvement d'entêtement. Elle les trouverait, elle, les *califices* de garçons. Un après l'autre, en commençant par ce déserteur de Luc.

Ses paupières s'engluent. Une douce chaleur. Elle sombre.

Une rafale de gouttes d'eau l'éveille, lui martelant le front, comme le supplice chinois. Dehors, c'est le déluge. Elle est immensément fatiguée. Heureusement, il fait encore noir. Hormis quelques infiltrations, l'abri tient bon. La couverture de laine est toujours sèche. Il reste du rouge dans les braises. Aurélie y rajoute quelques éclisses avant de se glisser vers le dessous du camion, là où l'eau ne peut l'atteindre. Elle resombre.

Il fait un jour triste et gris. Luc contemple le traitement que l'on a fait subir à son camion, transformé en support d'appentis. Il prend note de la robustesse de l'ingénierie, des restes fumants d'un petit feu, et émet un grognement qui trahit un respect goguenard. Il réveille sa fille d'un coup de botte. Elle se dénoue, féline, ouvre les yeux, les décrasse de ses poings. Luc ressent un élan d'affection dont la profondeur le rend anxieux, comme l'image d'un puits sans bas-fond ou sentine. Son visage n'en laisse rien entrevoir.

– As-tu vu mon abri? s'écrie Aurélie.

– T'as fini ta nuit en dessous du truck, on dirait ben.

– Ah, papa...avoue donc, il est beau!

– C'est tu fais là, tannante?

– Ça fait longtemps que t'es parti.

– Faut que j'trouve mononcle Bebs.

– C'est trop long. Je suis toute seule.

– T’es une grande fille.

– J’ai juste quatorze ans... faudrait pas je dise à ma professeure que personne s’occupe de moi... que je suis négligée, laissée à moi-même...

– Heille, toé... que j’té voie me jouer des tours de même.

– Je reste avec toi.

– Pas question.

– Simon est pas revenu.

– Hein?

– À l’école. Simon. Il est jamais revenu. Il reste chez qui, hein? Astheure que Bébert...

Luc fait une tête de cerf figé devant une paire de phares.

– Je sais ben pas. J’avais oublié Simon. Je pensais rien qu’à Bébert.

– Je sais, p’pa. Mais là, là...

– Oui, oui. T’as raison. Simon. En tout cas, y’est pas chez Bébert. J’suis passé là hier.

Tabarnac.

Luc se gratte le bide, contemplant la forêt environnante.

– *Tabarnac.*

– On reviendra, papa, pour Bébert.

– Oui. C’est ça.

– Là, pour l’instant...

– Simon.

1997

Bébert habitait une maison mobile esseulée, petite mais propre et moderne. Ils y arrivèrent en sueur, lacérés d'égratignures, avec Bébert se plaignant pour la énième fois du suintement qui lui chauffait l'intérieur des cuisses. Il se jeta dans la douche, grommelant sans arrêt, tandis que Luc se contentait du lavabo. Puis, ils passèrent à la grange, un espace chauffé et rénové où Bébert entreposait ses motocyclettes.

Il y en avait de toutes les sortes et dans tous les états. Bébert récupérait des deux-roues agonisants pour les remettre à neuf avec un soin qui ferait honte à un mécanicien diplômé. Ayant pris l'habitude de ne rien jeter, il avait accumulé un impressionnant inventaire de pièces usagées. Elles étaient entassées sur des étagères de fortunes ou accrochées à des clous. Il les modifiait pour ses projets ou les vendait à des propriétaires de modèles devenus trop vieux pour qu'on leur trouve des morceaux neufs.

« On va prendre la petite Suzuki, » déclara Bébert en lançant un ensemble de clés que Luc attrapa au vol. « C'est la seule qui marche comme du monde, là-tout-de-suite. »

Bébert ne possédait pas de permis de conduire. Cela étonnait, vu son gagne-pain, mais il avait toujours été un peu original. Adolescent, il arpentait les couloirs de l'école, dépassant tout le monde de deux têtes, affichant une tranquillité de philosophe qui pouvait céder sans crier gare à des colères aussi épiques qu'inexplicables. Il ne s'intéressait que très peu à ses cours. Vers quinze ans, à son troisième tour en secondaire II, il s'était mis à farfouiller dans les petits moteurs. Son entourage avait conclu avec soulagement qu'il arriverait à gagner sa vie. On avait tout de même un peu ri en constatant que, passionné de mécanique comme il le devenait, Bébert n'avait nullement envie d'apprendre à piloter. On eut dit qu'il redoutait

le jour où il pourrait quitter les Passes. Bébert portait en lui une fragilité qu'il apaisait par une sorte de sédentarisme, une routine solidement balisée. Il ne sortait de chez lui que pour aller dans le bois, à l'épicerie, ou au bar du village.

Luc enfourcha la moto. Quand Bébert se hissa derrière lui, la suspension s'affaissa en gémissant. Un éléphant dans un kart de golf. Heureusement, ils n'avaient que quelques kilomètres à parcourir. Couinant et pétaradant, la deux-temps appliqua ses 200cc à charrier les deux amis à bon port.

Le bar du village s'appelait la Jaserie. Un endroit peu ragoutant, délabré, ressemblant davantage à un logement qu'à un commerce, fréquenté soir après soir par la même poignée de buveurs. Ils préféraient consommer là que chez eux ; ça leur permettait d'écouter et surtout de raconter les mêmes histoires aux mêmes interlocuteurs, encore et encore. À Saint-Ludger, il y avait un débit nommé la Causette. On trouvait aussi, dans la région, une Causerie, une Jasette, une Bavarderie et une Placoteuse. Luc s'imagina ouvrir une buvette et l'appeler l'Échange verbal ou le Babillage. Ce serait le bar huppé.

Ils garèrent la petite Suzuki entre un pickup monstrueux, au châssis surélevé, et une rangée de *Harley-Davidsons* rutilantes qui n'avaient pas l'air de servir souvent. À l'intérieur, Luc hocha la tête en direction d'Henri, qui tenait le bar. Henri était de ces barmans qui versent dans le personnage. Au fil des ans, il s'était laissé pousser des longs favoris et une moustache compliquée. Une veste cintrée, luisante, comprimait sa grosse bedaine. Son déguisement le vieillissait d'une bonne décennie ; en réalité, il touchait à peine la trentaine.

Bébert s'appropriä un tabouret sans saluer personne. Luc se glissa auprès de lui, faisant signe à Henri de leur servir deux bières. Avec un sérieux étudié, le barman s'appliqua à polir une

paire de verres qu'il plaça cérémonieusement devant les nouveaux-venus, sachant pourtant qu'ils boiraient leurs grosses 50 à même la bouteille.

Luc et Bébert sirotèrent en silence. Avant que cinq minutes ne se soient écoulées, Luc avait consulté sa montre par deux fois. Ses doigts battaient sur le comptoir un rythme enfiévré.

– Inquiète-toi pas, intervint Bébert, elle va appeler.

– C'était à quelle heure, hier soir?

– Vers 9h.

– Pis le soir avant?

– Vers 10h.

– Qu'est-ce qui te dit qu'elle va rappeler?

Bébert pris une longue lampée, imperturbable. « Elle a appelé avant-hier soir. Elle a appelé hier soir. Elle va appeler à soir. »

Luc ne parut guère rassuré. Il commanda deux whiskys et fit cul sec du sien. Bébert haussa un sourcil avant de l'imiter. Luc demanda à Henri une autre tournée.

Affalés autour d'une table en retrait, quatre motards du dimanche plaisantaient bruyamment. Ils étaient accoutrés de manteaux en cuir flambants neufs et d'une panoplie d'accessoires à motifs de têtes de mort. Les bandanas, rouges-vifs ou bleus-éclatants, n'avaient jamais encore vu l'intérieur d'une laveuse. Pas une miette de poussière ne se cramponnait aux bottes d'ingénieurs reluisantes. Ils se donnaient une dégaine de durs, imitaient le franc-parler de routards aguerris, mais Luc savait qu'ils étaient vendeurs ou électriciens, que leurs femmes les attendaient au plus tard à minuit, que leurs motos ne sortaient jamais sous la pluie. L'un

d'entre eux, plus gros et grand que les autres, parlait le plus fort et le plus souvent, régaland ses amis d'histoires peu vraisemblables.

Elle t'avait une de ces grrrosses plottes, mon gars, gonflée, dodue-

Me semble, ouin, que tu lui as vu la plotte.

J'te dis, jaloux, je l'ai fourrée dans le backstore. Était tellement mouillée, ça me revolait jusque dans face.

Bébert grouina, moqueur. Les motards l'entendirent, mais se contentèrent de le regarder de travers.

Il fut bientôt passé neuf heures. Luc recommençait à montrer des signes d'agitation. Il but une autre bière, d'un trait. Les motards du dimanche s'en mettaient eux aussi plein la barrique. Leurs blagues devenaient plus salaces, leurs rires plus gras. Aucun d'entre eux n'avait cherché querelle aux deux jeunes hommes, mais Luc leur jetait des regards de plus en plus noirs. Il s'était vite lassé de leurs vantardises, de leur style criard. L'appel qu'il ne recevait pas jouait sur ses nerfs.

Dix heures. Le téléphone trônait derrière Henri, assommant de mutisme. Dix heures trente. Luc sirotait un verre d'eau ; il fallait rester en possession de soi, pour Annie. Onze heures. Bébert et Luc se détendirent un peu. Elle n'appellerait sans doute pas ce soir, on n'aurait qu'à revenir le lendemain. Onze heures trente. Deux whiskys pour Luc, deux pour Bébert, pourquoi pas, oui, une grosse bière avec ça. Luc demeurait préoccupé, exsudait une énergie anxieuse.

Les motards étaient revenus à la petite enfance, on eut dit quatre gros garçons ; ils se chamaillaient, faisaient sembler de s'enculer les uns les autres. Le plus jeune d'entre eux avait une voix stridente, fébrile.

T'aimes ça dans les fesses, hein, mon Gilles!

Ha! Ça dépend c'est les fesses à qui - tu connais la petite Josiane, d'la quincaillerie? J'y ai tellement donné, elle, à son 'tit trou de cul, que ma queue en est restée beurrée de marde. Jusqu'aux couilles.

Me semble, ouin! La p'tite Josiane, elle est tu même majeure?

Dix-huit ans, toutes ses dents. Un sourire de loup.

Un autre motard, une voix en brin de scie :

Elle est tu pas un peu retardée, la Josiane? Comment qu'ils appellent ça, donc - le trouble de l'asperge, ou quequ'chose?

Gilles lui claqua l'entrejambe.

J'sais pas comment ça s'appelle, mon Karl, mais j'men calisse-tu, j'étais pas là pour faire des maths!

Son chœur grec hurla de rire, de vraies hyènes. On se fut cru à l'école de l'humour. Luc termina sa bière d'une gorgée et se leva, chancelant. Son visage, crispé d'inquiétude et d'irritation, devint un mur. Il fit mine de se diriger vers les toilettes, mais changea de cap au dernier instant. Bébert comprit, un brin trop tard, ce qui allait se produire. Luc passa tout à côté des motards et prit soin d'accrocher l'épaule de Gilles avec la sienne. C'était une bousculade ferme, difficile à prendre pour une maladresse. Pourtant, lorsque Gilles virevolta,

l'air surpris, son « heille » sonna plus conciliant que belliqueux. Il indiqua, par ses bras ouverts, qu'il était prêt à traiter la chose en accident. Luc en profita pour lui écraser un poing en pleine figure.

Après un moment de stupéfaction, les trois motards encore intacts fondirent sur Luc tels un essaim d'abeilles. Une pluie de coups s'abattit sur sa tête, sur ses épaules. Il se défendit comme il le pouvait. Bébert était déjà en branle. Il saisit un des motards par le collet et le souleva carrément, se réservant une main pour frapper dans le tas. Bébert, solide comme un roc, valait bien deux motards, mais le grand Gilles, se remettant de son étourdissement, se joignit à la partie.

Alors qu'il succombait, malgré l'appui de Bébert, aux forces supérieures ennemies, Luc entendit une sonnerie rêche, urgente, qu'il prit d'abord pour un signal d'alarme qu'envoyait son cerveau à son corps pris d'assaut. Mais le bruit se répéta une deuxième et une troisième fois, avec la régularité d'un—

D'un téléphone.

Bébert avait entendu, lui aussi. Tandis que Luc, pris de panique, s'extirpait de la mêlée, son ami se jeta sur le nommé Gilles, dont le positionnement obstruait la trajectoire de Luc, pour un parfait plaqué. Profitant de la voie libre, Luc franchit un amoncellement de tabourets, se lança par-dessus le comptoir, derrière lequel Henri s'abritait sans grand énervement, et tendit la main vers le téléphone, qui rendait ce qui devait être une huitième sonnerie. Bébert retenait seul les quatre patauds. Luc décrocha le combiné au vol et, s'effondrant derrière le bar, l'approcha de son oreille pour y entendre...

Une tonalité monotone, signalant une absence analogue. À plus de mille kilomètres, Annie venait de raccrocher.

Au comble de la frustration, Luc fit un geste pour secourir Bébert, mais Henri, le barman, en avait eu assez. Malgré sa bedaine molle, il escalada le bar d'un bond, armé d'un bâton de baseball usé. Il s'en servit pour assener un coup sur une table, produisant un son violent qui mit fin à la bataille d'emblée. Henri, s'il pouvait avoir l'air un peu ridicule, n'avait pas froid aux yeux, il fallait lui donner cela. Il en avait vu bien d'autres.

Bébert prit la parole le premier.

– Crisse-les dehors, Henri. Ils cherchent la marde.

Henri, impassible, pointa Luc du bout de son bâton.

– C'est toé qui a commencé. Décalissez-moé le camp d'icitte.

Bébert fit mine de rouspéter, mais Henri s'approcha, grimaçant, l'air tout à fait arrêté dans sa résolution. Les deux amis choisirent d'écarter les mains, dociles, et de quitter les lieux à reculons. Les motards hésitèrent, l'air de vouloir les suivre, mais finirent par se rasseoir. Ils avaient des plaies à lécher. Bébert n'y était pas allé de main morte.

Avec la nuit était venue une fraîcheur vivifiante, dont les garçons profitèrent en claudiquant vers la petite Suzuki. Le visage de Luc était tuméfié à la grandeur. Bébert, pour sa part, respirait de façon rauque, et sa main droite ne quittait pas ses côtes. Ils s'aidèrent à enfourcher la moto. Le chemin du retour fut hâtif et pénible. Le grand air leur faisait du bien, mais chaque fissure dans la chaussée, chaque nid de poule leur soutirait un glapisement.

Chez Bébert, ils s'écrasèrent chacun sur un divan, grognant d'inconfort en se déraidissant. Le sommeil les gagna de façon quasi-immédiate.

« En tout cas, » gronda Bébert, « je vais rêver à des *grrrosses plottes dodues...* »

Luc rigola de bon cœur, mais sa dernière pensée, toute sobre, fut pour Annie. Annie qui n'avait jamais pu rester en place, à qui la routine levait le cœur. Annie qui aimait le danger. Qui attirait les hommes-loups, avec son odeur de proie.

Luc se rassura, en s'endormant, qu'il n'avait jamais eu peur des loups.

2013

En vérité, Luc s'en passerait, du neveu à Bébert. Un adolescent qui s'écoute parler, qui n'aime pas travailler, qui réclame toujours plus que sa part de tout. Mais Bébert aime Simon, et Luc aime Bébert. Cela suffit.

La première étape, décida-t-il, serait de rendre visite à la notaire qui s'occupait des affaires de Bébert. Depuis leur hameau au sommet des Passes Dangereuses, Aurélie et son père empruntent l'unique chemin asphalté, dévalant la pente qui surplombe le côté nord du réservoir Pipmuacan. Aurélie plisse les paupières sans arriver à distinguer l'autre rive. Le réservoir est immense, aussi gros que le lac St-Jean, mais de forme irrégulière et rempli d'affleurements sournois. Il dégage quelque chose d'inquiétant, comme s'il invitait les pêcheurs téméraires à s'y perdre ou s'y noyer.

Le vieux camion couine et pétarade, avec Luc qui tapote les freins dans l'espoir de les ménager. Aurélie, secouée par des bonds qui déséchinent, ronronne d'aise. Elle connaît la route par cœur, se campe inconsciemment en prévision des tournants en farfouillant dans une boîte à chaussure remplie de disques compacts. Elle sélectionne un *very best* des chansons de Leonard Cohen. Pas son premier choix, mais Luc ne tolère que la musique tranquille.

La notaire vit sur un rang à St-Ludger, dans une maison ancestrale à laquelle elle a greffé un solarium teinté. Aurélie et Luc y débarquent sans s'annoncer, soulagés de la trouver chez elle par un jour de semaine. C'est une femme blonde, grasse, posée, aux dents qui commencent à pourrir. Luc s'en défie. Sa mère l'a toujours mis en garde contre les édentés.

Que cela relève ou non de leur propre faute, le résultat risque d'être le même : un maudit beau crosseur. Ou une crosseuse, les femmes y ont autant droit.

Luc veut savoir qui prend soin de Simon depuis que Bébert s'est volatilisé. La notaire, prise d'une gêne subite, se défile. Elle s'évertue en explications boitillantes et en jargon légal. Lorsqu'elle lâche enfin un nom, Luc se torche les oreilles.

– Avez-vous dit Hubert Gendron?

– C'est-à-dire que, oui, en effet, Monsieur Gendron étant le plus proche parent restant au jeune Simon, en vertu de son union au côté Legroulx de la famille Doré, il a fait valoir ses droits de gardien, en prenant possession de la charge, dans le but apparent de la relocaliser...

– LA CHARGE? VOUS VOULEZ DIRE, SIMON? RELOCALISER OÙ?

Aurélie se lève d'un trait. La notaire piaffe d'inconfort.

– Monsieur, je vous demanderais bien respectueusement...

En deux enjambées, Luc est contre elle. Elle en perd l'usage de la parole. Il irradie une violence à peine contenue.

– Vous savez c'est qui, Hubert Gendron? Ce qui risque d'arriver à Simon?

– Monsieur, il n'est pas de mon ressort de...

Luc pose un gros doigt sur la bouche ruinée de la notaire. Elle résiste à l'impulsion de se débattre.

– Il est où, maintenant, Simon?

– Monsieur, je ne suis pas autorisée à...

Autorisée à quoi, il ne le saurait jamais. Elle reçoit derrière le genou un coup de patère (oui, une patère) maniée par Aurélie, nulle autre. Luc bruite son assentiment, un son de gorge. La notaire s'écroule. Depuis sa position accroupie, elle réévalue la situation et prononce d'une voix amenuisée :

– Je sais pas ils sont rendus où. Je vous jure. Hubert Gendron, quand il veut pas se faire trouver, y'a pas moyen. Je m'excuse. J'aurais dû avertir quelqu'un. Je sais comment il est, Gendron.

Luc la toise sans bonté aucune.

– Si je retrouve Simon les fesses en l'air, j'te jure qu'on va revenir, pis cette fois-là, tu vas la prendre dans le cul, ta patère. Regarde-moi ben. J'te laisse décider si j'suis sérieux.

Aurélie, quant à elle, le croit.

Le jour leur fait défaut. Ils se fient à la lumière jaune de leurs phares, roulant ni vite ni lentement vers Dolbeau. Si Luc n'a pas trop insisté, chez la grosse notaire, c'est qu'il sait où trouver Gendron. Ou du moins, il sait où entamer ses recherches. Aux dernières nouvelles, le plus jeune fils d'Hubert – un magouilleur d'une quarantaine d'années, digne progéniture d'un indigne – travaillait comme videur au seul bar de danseuses de la région.

Luc aurait préféré déposer Aurélie à la maison, mais sa fille sait se montrer implacable. Il doit y avoir là quelque chose d'héréditaire. De toute façon, il aurait mis trois heures à gravir les Passes et deux à les redescendre. C'eut été fâchant. Pour l'instant, elle s'occupe en l'interrogeant.

- Qu'est-ce qui risque d'arriver à Simon? Avec Monsieur Gendron?
- L'Immense, il troquerait sa mère pour un popsicle.
- C'est qui, l'Immense?
- C'est Gendron. Hubert. Les gens l'appelaient Bébert, lui aussi, dans l'temps. Comme ton mononcle.
- Bébert, c'est pas mon oncle pour vrai.
- C'est tout comme. En tout cas, notre Bébert, on l'appelait le gros Bébert, alors l'autre Bébert, Gendron – c'est un gros tabarnac, encore plus gros que mononcle Bebs – on s'est mis à l'appeler l'immense Bébert. Pour se détromper. Un moment donné, c'est devenu juste l'Immense. Quand j'avais ton âge, Gendron était déjà vieux. Il doit être rendu dans les quatre-vingt-dix.
- Pis c'est le... grand-grand oncle à Simon?
- 'Chose de même, faut croire. Y'a un lien de parenté avec notre Bébert, ça, je savais. Un petit-petit cousin, ou de quoi.
- Qu'est-ce qu'il va lui faire? À Simon?
- J'te l'ai dit, Gendron, il vendrait sa mère.
- Oui, mais à Simon?
- Ben, t'sais, là...
- Non, j'sais pas.
- Oui, tu l'sais. Simon... y'est tu pas...

– Y’est tu pas quoi, papa?

– Arrête de niaiser. Comment j’suis censé dire ça? Qu’est c’est qu’ils vous disent là-dessus, à l’école?

– Je sais pas de quoi tu parles.

– Simon... y’est tu pas fif?

– C’est certainement pas comme ça que t’es censé dire ça.

– Bon, t’es contente? Y’est tu pas... gai, d’abord? C’est tu correct, ça, gai?

– Non, Simon est pas gai.

– Es-tu sûre? Y’a l’air tout... t’sais... en tout cas, ça empêchera pas Gendron.

– Ça empêchera pas Gendron de quoi?

– De le vendre. De le louer. Peu importe. J’té dis, l’Immense, c’est un vrai de vrai crotté.

– Louer Simon? Qu’est-ce que tu veux dire?

– T’sais, là...

Luc grimace de malaise. Aurélie en tire un plaisir évident.

– Non, j’sais pas.

– Mon *hostifie* de fatigante.

1997

À la lumière du jour, la Jaserie était empreinte d'un pathétisme difficile à rendre. On reconnaissait l'endroit pour ce qu'il était : un repaire de déprimés, de sans-sous, où les plus tristes habitants du village venaient dépenser de l'argent qu'ils n'avaient pas, question de flouter leur solitude.

Le stationnement était vide. Luc gara sa moto d'emprunt tout à côté de la porte. Son genou grinça lorsqu'il mit pied à terre. Son ventre, aussi, se faisait entendre. Il avait dormi presque toute la journée sur le divan à Bébert, sans déjeuner ou dîner.

Derrière le comptoir, Henri frottait ses bouteilles d'un linge humide. Il s'assombrit en apercevant Luc.

– T'as pas d'affaire icitte, toé. T'as cassé un tabouret. Deux bouteilles. Pis quatre clients.

Luc produisit une liasse de billets, la sépara en deux moitiés et en tendit une au barman.

– Henri, je m'excuse. J'aurais pas dû.

Il n'en dit pas plus. Regarda Henri droit dans les yeux. Inutile de se confondre en explications. D'obfusquer. Henri pouvait dire oui ou non. Part ou reste. Ce n'était pas la première fois qu'on se tapait dessus dans son bar, qu'on abimait son mobilier. Certains n'osaient pas revenir, ne remboursaient jamais. Luc, lui, se tenait là, solide, chapeau en main.

Henri se prononça.

« Hmr. »

Et lui versa une bière.

Henri avait une friteuse et une plaque de cuisson, mais n'aimait pas s'en servir. Il s'identifiait davantage au métier de barman qu'à celui de cuisinier. Luc demanda un hamburger. Henri ne voulut lui accorder qu'une double portion de frites. « Comme ça, j'ai rien qu'à pitcher deux poignées de patates dans l'huile. Merci-bonsoir. »

La nuit tomba. Après deux bières, Luc passa à l'eau. Il fallait être lucide, dans le cas où Annie rappellerait. Vers neuf heures, deux des motards de la veille entrèrent, à peu près aussi amochés que lui. Henri se crispa, anticipant des problèmes, mais Luc alla droit à leur rencontre. Henri vit à sa posture qu'il présentait des excuses. Après quelques paroles échangées, Luc tendit la main droite, qu'un des motards serra sans hésiter. Henri dodelina de la tête, satisfait.

À neuf heures quarante-cinq, le téléphone retentit. Henri décrocha à la première sonnerie et tendit le combiné directement à Luc, qui se racla la gorge.

– Euh, allo?

– Luc?

La voix de sa sœur, mais étrange, éloignée. Absente.

– Luc, c'est Annie.

– Allo, Annie. Ça fait du bien d'entendre le son de ta voix.

– Ah. Peut-être.

Luc distingua un marmonnement d'homme au bout du fil.

– Annie, es-tu avec quelqu'un?

– Ah?

– De quoi, ah? Annie?

Il fronça les sourcils.

– Annie !

Elle répondit enfin, d'une voix soudainement claire.

– Luc, je suis malprise. J'ai besoin d'aide. Je dois de l'argent. Je peux pas rester au téléphone.

– Annie, raccroche pas. Tu dois de l'argent à qui? Pourquoi?

– Il sera pas content.

La voix d'homme se refaisait entendre, plus rude cette fois.

– Annie? Raccroche pas, là.

– J'ai besoin de 12 000 piasses, Luc. Il va me tuer. Je sais pas quoi faire.

– 12 000 piasses! Qui, il? T'es où, Annie? Réponds-moi, hostie.

– Au Connecticut. Au Connecticut, Luc. Chez lui. À... à New Eden.

Elle dérivait, était déjà ailleurs.

– New Eden? Annie, attend, j'ai–

– À New Eden.

Un déclic. Annie avait raccroché.

Luc remit le combiné à Henri d'un geste robotique et se rassit lourdement. À l'autre bout du comptoir, un homme gigantesque, aux cheveux gris-argents, l'interpella.

« Ta sœur, c'est tu pas la p'tite Annie Bernier? Je chauffais la bus scolaire, moé, dans le temps qu'elle allait à l'école Ste-Marie. »

Luc grogna en guise de réponse. Il reconnut l'homme à la crinière grise. Hubert Gendron portait lui aussi le surnom de Bébert, dit le gros Bébert. Pour éviter toute confusion, on l'appelait parfois l'Immense. Comme de raison, Gendron était gros comme deux gros Béberts.

« J'espère que ça se règle, ses affaires, » continua l'Immense. « C'est loin, New Eden. Pis 12 000 piasses... » il émit un sifflement impressionné. « C'est tout qu'un montant. »

Luc lui jeta un regard à faire flétrir des mauvaises herbes. Gendron sourit de toutes ses dents.

« En tout cas. Y'arrivera ce qui arrivera, j'ai-tu pas raison? »

2013

Luc ralentit à la vue d'un bâtiment en béton aux airs de bunker. Une enseigne fluorescente clignote lâchement, promettant des grosses bouteilles de 50 à quatre piasses et une danseuse les jeudis. Il sonde le stationnement, examinant chaque voiture sans en avoir l'air. À une cinquantaine de mètres du bar, un dépanneur ouvert toute la nuit surplombe deux pompes à essence. Luc s'y gare. Par la fenêtre du commerce, il aperçoit une femme trapue, au visage pincé, et grognasse son approbation. Une chienne de garde née.

– Aurélie, j'ai besoin que tu restes ici, ma belle. Les portes barrées. Si quelqu'un t'écoeure – non, si quelqu'un te parle, tu klaxonnes. La caissière va t'entendre.

– Comment ça, rester ici?!

– Commence pas. La seule façon qu'ils te laissent rentrer là-dedans c'est si tu danses sur l' poteau.

– J'serais capable!

– Hmr. Tu m'attends, Aurélie.

Luc s'éloigne, hésite, revient sur ses pas.

– Garde les clés, chouette. Assis-toi dans le siège du conducteur. Ok?

Aurélie hausse un sourcil. Il lui fait un sourire croche qui se veut rassurant. En le regardant déambuler vers le bar, avec sa dégaine renfrognée et ses espadrilles usées, elle trouve qu'il a l'air d'un garçon. Un grand enfant aux cheveux presque gris.

Il entre par la porte principale. Luc a une manière de fuir le regard, de frôler les murs, qui lui vient en aide dans des endroits pareils. Il perçoit toutefois le frémissement qui dénote l'arrivée d'un étranger dans un lieu où tout le monde se connaît.

Pas de musique dans cette pièce cubique. Pas beaucoup de clients, non plus. Un vieux qui tient une conversation animée avec une machine loto-vidéo. Un jeune couple obèse faisant une partie de billard. Un saoul qui somnole. Pas de portier en vue. Luc se pose au comptoir, tassant son tabouret de manière à réduire les angles morts. Il commande une grosse 50, laisse un bon pourboire. Fait semblant d'écouter un combat télévisé, une rediffusion sans intérêt.

Ses pensées s'arrêtent sur Bébert. Pas la moindre trace de lui dans le bois, hormis sa moto et, chose étrange, ses vêtements. Pourquoi se déshabiller? Était-il saoul? Drogué? Malade? Ça ne lui ressemble guère. Une chose est sûre, il est parti. Quand Luc pense à Simon, il ressent en creux sa présence. Simon est là, quelque part, attendant du secours. Quand il pense à Bébert, rien. Un vide massif, à l'image de celui qui l'a fait. En général, Luc ne croit guère aux intuitions, mais force lui est de constater ce que lui communiquent ses tripes.

Il commande une autre bière, laisse un autre bon pourboire. Ne boit ni vite, ni lentement. Essaie d'éviter d'avoir l'air sombre ou rebutant. Un gars ben normal.

Une grosse femme noire se hisse sur une scène en plywood. En son honneur, les haut-parleurs s'éveillent et crachotent un rap dont les paroles racontent l'histoire, si Luc s'en fie à son anglais engourdi, d'une série de fellations. Il est prêt à s'y faire, mais préférerait du Cohen. La danseuse grouille sans conviction, brassant une paire de fesses en tapioca. Luc lui sourit bêtement.

Cette fois, son esprit dérive vers Aurélie. S'il peine à se l'avouer, il préférerait n'avoir à s'occuper que de lui-même en cette période déboussolante. Sans Bébert, rien ne va. Rien n'ira tant que ce ne sera pas réglé, et Luc sent que ça ne se réglera peut-être pas. Par moments, il ne sait plus où donner de la tête. D'abord, mettre la main sur Simon. Simon, c'est un peu Bébert. Mais Aurélie, dans tout ça, il faut la traîner, la barouetter, la mettre à risque. Et puis, il ne sait jamais quoi lui dire. On lui a souvent affirmé qu'Aurélie lui ressemble, mais en vérité, c'était la mère de la petite qui savait le mieux lui parler.

Luc hèle la barmaid, espérant trouver en elle une alliée. Il sent qu'il a fait bonne impression; un client qui paye bien, qui ne cherche pas les problèmes, qui n'embête personne avec ses histoires.

– J'te prendrais une autre 50. J'me demandais, aussi, si Charles Gendron travaille encore ici. Y'était *doorman*, me semble.

– Hmr. Gendron, c'est un ami à toi?

Luc tergiverse. Il ignore de quel côté l'autre se range.

– Oui pis non.

– Y'est parti sans nous laisser de préavis. On le porte pas dans notre cœur, icitte.

– Ah. Moi, il me doit de l'argent.

– Pas surprenant. Fait un bout qu'on l'a pas vu, Charlot.

– Sauriez-vous où il travaille, astheure?

Luc s'essaie à lui sourire. Elle le lui rend presque.

– Naon. Y’est retourné dans son coin, paraissait. Su’ la Côte-Nord. Dépassé Sept-Iles.

– À Natashquan?

– Dépassé Natashquan, même. Dans l’bout de Kegaska, qu’il m’avait dit. Rejoindre son père.

– Hm-hm. Vous êtes sûre? Pour Kegaska?

– Pas mal sûre.

Luc la remercie. Il prend une longue gorgée de bière, puis une autre. Plus besoin de traîner. Il en est à sucer la lie lorsqu’un trio de jeunes hommes, l’air mi-Innus, mi-Blancs, surgit. Ils portent des vêtements trop amples, font rouler leurs épaules en marchant. Deux d’entre eux clament les tabourets avoisinant le sien. Le troisième, un costaud, s’adresse à lui en anglais.

Move over one. I want to sit next to my friends. Chop chop, Dumbo.

Luc a de grosses oreilles. De vraies portes de grange. Ce n’est pas la première fois qu’on le lui fait remarquer. Il ne sait pas trop quoi répondre, n’ayant jamais été doué en improvisation. Après coup, il lui vient toujours toutes sortes de répliques géniales. Bébert, qui était bouquineux, appelait ça le syndrome de l’escalier.

Il passe proche d’aller droit au but, dans le genre *fuck you*, mais c’est un peu fort, venant d’un homme sans amis. Pas question pourtant de céder son siège, même s’il en a terminé.

Un éclair d’inspiration :

– ‘Scuse, l’gros, je comprends pas l’arabe.

Bébert seconderait. Le costaud s’approche. Son haleine est un mélange d’œufs dans le vinaigre et de cigarettes mentholées.

I said move your skinny French ass out of that chair or I will fuck–

La bouteille fraîchement drainée s'écrase contre le front du costaud. Le sang jaillit. Luc bondit, enserre de ses jambes le torse du géant, lui martèle le visage de ses poings. Le costaud s'effondre. Ses deux compagnons restent figés d'étonnement. Luc continue à frapper le gros Métis jusqu'à ce qu'il ne remue plus. Il n'en tire aucune joie. Au contraire, la violence le répugne. Mais il a appris à ses dépens que celui qui hésite ou fait preuve de mesure devant un adversaire qui n'en a point, celui qui donne le bénéfice du doute malgré l'évidence, encourt le risque très réel d'être l'objet d'une brutalité à laquelle il ne pourra rien comprendre.

Il sait aussi que confrontés à une bagarre, la plupart des gens restent pétrifiés. Il en profite pour naviguer doucement vers la sortie. Émergeant de leur stupeur, les deux Métis encore indemnes se mettent en travers de son chemin. Luc note avec soulagement qu'ils sont de taille normale. Mais ils n'ont pas l'air contents.

Luc lâche un gros, gros soupir.

Aurélie ne chôme pas. Son père s'est à peine engouffré dans le bar qu'un homme à la fois pouilleux et athlétique en émerge par l'entrée de service. Il a l'élan furtif de celui qui ne souhaite pas être vu. Elle réfléchit en accéléré : cela peut difficilement être une coïncidence. Le pouilleux a une contenance rigoleuse, affiche un sourire de loup. S'abritant derrière un conteneur de vidanges, il extirpe de sa poche un cellulaire, sur lequel il mène pendant plusieurs minutes une série de conversations, composant de multiples numéros, gesticulant avec autorité, l'air de distribuer des ordres. Lorsqu'elle le voit s'apprêter à monter dans une

voiture noire, Aurélie sent qu'elle doit le retenir, qu'il a un rôle à jouer dans leur investigation. Elle défait deux boutons de sa chemise, libère sa queue de cheval. Déniche une des cigarettes de son père et se glisse hors du camion, refermant la portière avec force. Adossée à la carrosserie ternie, elle campe une hanche en allumant sa *Pall Mall*. Le loup ne se fait pas attendre. Il s'approche, fureteur, saoulé par l'odeur de viande.

– Salut mamselle. C'est tu fais là? Es-tu toute seule?

Sa voix est rieuse, confiante. Aurélie s'arme de nonchalance.

– J'suis correcte. Mon chum est censé me rejoindre.

– Chanceux. J'te ferais pas attendre, à sa place.

Aurélie lui accorde un sourire gamin. Il s'enfle d'orgueil. Il peut avoir quarante-cinq ans, mais a des allures de jeune. Elle en a quatorze, mais sait s'en donner dix-huit.

– C'est qui, ton chum?

Aurélie hésite. Une idée lui vient.

– C'est un Gendron. Euh... Guillaume Gendron.

– Gendron... hmm... il serait-tu de la famille du p'tit Charles?

– Le p'tit Charles?

– Il travaillait au bar, icitte à côté. Comme *bouncer*. Y'est retourné dans son bout. Sur la Côte-Nord.

– Ah. Je sais pas. Mon chum, lui, j'pense pas qu'il soit de là-bas.

En jetant son mégot, elle remarque un pickup qui arrive en trombe. Trois jeunes hommes aux traits vaguement autochtones mettent pied à terre et se précipitent vers le bar. Le pouilleux les a vu, lui aussi. Il esquisse en biais un sourire satisfait et offre une cigarette fraîche à Aurélie. Ils fument en silence, des *Du Maurier* blanches. C'est lui qui brise le charme.

– Viens-tu faire un tour, mamselle? J'ai de la bière dans mon char.

– Ce serait le fun, mais je peux pas.

Il s'appuie contre elle, pose une main sur sa cuisse. « T'es sûre? »

Elle feint un rire outré. Il est soudainement très proche. Contre toute attente, il sent bon, a bonne haleine. Ses mains bosselées de corne trouvent une bande de peau que la camisole un peu courte d'Aurélie peine à couvrir. Ses paumes sont sèches. Il les glisse sous les jeans de la petite, palpant une paire de fesses lisses, merveilleusement rebondies, ne pouvant appartenir qu'à une adolescente. Une fleur.

Elle se dégrise d'une bouffée d'air frais, en est à se dégager lorsque la porte du bar s'ouvre pour laisser passer son père. Luc fait sa sortie en vol plané, la tête première, propulsé par quatre bras veineux et tatoués qui, délestés de leur fardeau, recèdent dans le bunker.

En le voyant remuer au sol, Aurélie arrive déjà à un diagnostic. Luc est amoché, mais n'a rien de cassé. Il tente de se mettre debout, retombe sur les fesses, opte de puiser une cigarette dans les entrailles de sa veste. Enfin, il jette un coup d'œil en direction de son camion, où une silhouette qu'il distingue mal grouille contre celle, familière, de sa fille.

« T'es mieux de sacrer ton camp au plus vite, » souffle Aurélie dans l'oreille du loup.

Luc se lève d'un bond, émettant un grognement primal, et se met en mouvement avec une fougue qui dément la volée qu'il vient de prendre.

« Fuck, » lâche le pouilleux en tentant d'extirper ses mains des vêtements trop serrés de l'aguicheuse, « FUCK! »

Aurélie est subitement libre. Talonné par Luc, le pouilleux galope vers sa berline, dont le cul est orné d'un aileron surdimensionné. Il se jette au volant avec une bonne longueur d'avance, puis s'élanche, irrattrapable. Luc se fond en sacres, mais n'a guère le loisir de s'énerver. Une sirène de police, encore presque inaudible, le tire de son courroux. Au même moment, les deux métis émergent du bunker, l'air prêts à revalser. Luc soupire. Il a envie de s'asseoir là, de tout laisser tomber.

Son camion s'immobilise à ses côtés avec un crissement de caoutchouc. Aurélie trône derrière le volant, menue et gracieuse, l'air différente avec sa chemise entrouverte et ses joues empourprées d'adrénaline. « Monte, papa! » Luc cache un sourire. Sa fille est quasiment guillerette. Il se hisse dans l'habitacle, retenant une moquerie quand elle fait promptement caler le moteur. En parvenant enfin au boulevard, Aurélie, qui n'en peut plus de se taire, ponctue leur déroute par un retentissant : « YEEHA! »

1997

Luc et Bébert passèrent la matinée du lendemain à récolter de la marijuana. À chaque printemps, Bébert plantait une cinquantaine de boutures sur les terres de la couronne avoisinantes, question d'augmenter son maigre revenu. Les résultats n'étaient pas garantis. Ses plants pouvaient être volés par des chasseurs ou bouffés par des cerfs, qui aiment le goût des cocottes. Mais cette fois, la cueillette fut bonne, bien que menée une semaine trop tôt. Bébert avait répandu ses clones parmi plusieurs éclaircies, en groupuscules de six ou sept. Il faut éviter de les disposer en rangées, ce qui attirerait l'attention des hélicoptères. Ils durent rebrousser chemin avant d'avoir terminé l'ouvrage, ployant sous le poids du cannabis.

– Si tu veux faire un détour par Moncton, commença Bébert, je connais quelqu'un qui t'achèterait sûrement une bonne partie de ça. Mais sur la petite Suzuki, ça te prendrait au moins deux jours te rendre. Trois, même. Si elle tough. Ça veut dire qu'avant de rejoindre Annie...

– Faudrait compter une bonne semaine. C'est trop.

– C'est ce que j'me disais. Fait que, j'ai pensé à de quoi. On va faire cuire de l'huile de hash.

– Pourquoi, de l'huile?

– C'est plus concentré. Ça vaut plus. Ça sent à peu près rien. Tu vas pouvoir traverser la frontière avec ça.

– Hmr.

Ils mirent au point un système de séchage. Au fond de la grange, derrière une montagne de tuyaux d'échappement, une porte dissimulée menait à un réduit qui n'était pas sans évoquer

le laboratoire d'un scientifique fêlé, meublé d'étagères stockées de pots Mason et d'appareils insolites. À mesure que Luc y effeuillait les plants, Bébert entassa les cocottes dans un four micro-onde fonctionnant à plein régime. L'air dépité, ils se livrèrent à des calculs complexes.

– Redis-moi donc, questionna Bébert, t'as combien, dans ton compte en banque?

– Presque 4000 piasses. Mais c'est tout ce que j'ai pour l'hiver.

– Pis Annie, elle doit combien?

– Elle a parlé de 12 000. Mais je sais pas, au fond.

– Hmr. Il te faudrait au moins un autre 10 000.

– Ouin.

– Bon, ben. On est mieux de se mettre à l'ouvrage.

– Ouin. Merci, Bébert.

– Pas besoin de me remercier. C'est pour Annie, ajouta-t-il en rougissant.

Luc retint un sourire. Bébert sélectionnait les cocottes les plus sèches. Lorsqu'ils en eurent une quantité qui leur sembla acceptable, ils charrièrent le tout à l'extérieur, où le soleil automnal, quasiment à son zénith, produisait un peu de chaleur.

Bébert avait prévu tout le matériel nécessaire. Ils égrainèrent grossièrement les cocottes avant de les placer dans un petit tonneau de bois. En quelques minutes, leurs doigts collaient l'un à l'autre, saturés de résine odorante. Quand le tonneau fut rempli, Bébert y ajouta plusieurs gallons d'alcool isopropylique. À l'aide d'un bâton arrondi, il pétrit le mélange jusqu'à l'obtention d'un liquide verdâtre, comme s'il préparait un énorme mojito. Ils

laissèrent reposer la mixture avant de la transférer dans un autre tonneau, identique, sur lequel Bébert avait fixé un drap fin servant de tamis. La matière végétale, restée dans le drap, fut jetée aux poubelles. Bébert versa le solvant dans deux cuiseurs à riz qui, une fois activés, produisirent une vapeur âcre, fortement alcoolisée. Après une demi-heure d'évaporation, la mixture s'était réduite en huile grasse et onctueuse, que les deux amis récoltèrent dans des pots Mason. Bébert fit d'autres calculs et jugea le rendement insuffisant. Ils revinrent au laboratoire, effeuillèrent davantage de plants, et répétèrent le processus.

Une heure plus tard, Bébert prenait une pause, aspirant violemment une cigarette, tandis que Luc pesait leur butin. Un pot Mason vide donne neuf onces. Remplie d'huile de cannabis, une livre et quatorze onces. Donc, une livre et cinq onces d'huile par pot. Ils avaient cinq pots, pour un total de - Luc grimaça en faisant la multiplication - quasiment sept livres.

« Ça a l'air beau. Mais il faut tester le produit », opina Bébert d'une voix chargée de malice. Luc rit de bon coeur. Bébert disparut dans son antre et en émergea muni d'un bong à l'embout inhabituel, qu'il chauffa à l'aide d'une torche de soudeur. Il ouvrit un des pots, qui émit un « ploc » satisfaisant, et y puisa une seule goutte du mélange, qu'il fit couler dans l'embout métallique, faisant signe à Luc de s'approcher.

Luc posa ses lèvres sur la cheminée, déjà comblée d'une vapeur dense. L'effet fut immédiat. Si le haschich est une forme de marijuana concentrée, l'huile de cannabis l'est encore plus. En éliminant la matière végétale, on reste avec un produit épuré, très puissant, qui présente aussi l'avantage de laisser le consommateur moins fatigué ; pas besoin de s'alourdir en fumant un tas de plantes, en privant son corps d'oxygène. Luc fut comme happé par un camion. C'était la sensation d'un coup de poing dans le visage, de dix joints en un. Il cessa de ressentir le passage des secondes, le tic-tac interne qui veut dire, *la vie est longue, longue,*

longue, et tu n'as pas fini de t'ennuyer... Il ne restait qu'une sensation de flottement, de détente, une absence d'hâte et de tracas. Une grande curiosité, aussi, qui donnait envie de lire tous les livres de la bibliothèque, d'explorer tous les recoins de la forêt.

Bébert aspirait sa cigarette de la main droite en maniant le bong de la gauche. Il repuisa dans le pot Mason et se fit une deuxième et une troisième dose. Luc, ahuri, s'abstint.

Ensemble, ils roulèrent la Suzuki jusqu'à leur station de mixologie. Bébert s'y attaqua avec une perceuse électrique, démontant la roue avant d'une série de gestes économes.

« Tu vois les deux fourches, qui partent du guidon pis qui descendent jusqu'à la roue? » expliqua Bébert. « Elles te servent de suspension. Elles sont pleines d'huile synthétique. Quand tu pognes une bosse, les fourches se compriment, la partie d'en haut rentre dans la partie d'en bas. C'est l'huile qui est dedans qui ralentit le choc, qui rend tout ça ben mou pis confortable. »

Luc tenta de visualiser l'huile tanguer dans les fourches. L'image qui s'en dégagea était de son cerveau roulant dans le crâne tel une beurrée de mélasse chaude. Il secoua la tête, se tapocha les joues. S'efforça de se concentrer sur la voix de Bébert, qui achevait de désassembler les fourches.

– Je vais remplacer l'huile synthétique par notre huile à nous. C'est un système scellé, c'est assez propre. L'huile, elle passe pas dans le moteur, ou rien ; elle fait juste rester là, dans les fourches. Déjà que ça sent à peu près rien - une fois les *seals* ben fermées, tu vas pouvoir traverser la frontière tranquille.

– Même s'ils ont des chiens?

– Oui. J’pense. J’pas mal sûr que même des chiens sentiraient pas ça.

– Sûr comment?

– Ehhhh... 79% sûr.

– Hmr.

Bébert vidangeait l’huile usée, la récoltant dans une cruche découpée à cet effet. Il remplit les fourches d’alcool isopropylique, brassa le tout, les revida, recommença. L’alcool qui s’écoulait des fourches était de moins en moins noir. Enfin, il obtint un liquide à peu près clair.

– Tient. Elles sont propres, à c’t’heure.

Ils y versèrent soigneusement le contenu des pots Mason. Une fois les fourches remplies, il ne resta qu’un demi-pot. Bébert marmonna :

– Tant mieux si ça rentre pas toute. Ça va me faire une petite réserve.

Luc rigola. Bébert poursuivit ses instructions.

– L’huile de cannabis, ça fige, au fraite. Ça vire comme mi-chemin entre de l’huile pis de la cire. C’est pas la fin du monde, ça fera pas mal à la moto, mais je t’avertis, la suspension va être rough.

– Pas grave.

– Penses-tu que tu vas trouver un acheteur, au Connecticut?

Le visage de Luc se durcit. Bébert y entrevit une violence à peine réprimée, rodant sous la surface.

– Dans le meilleur des mondes, j’en aurai pas besoin. J’vais peut-être ben te rapporter tout ça. Mais au pire des cas, si Annie doit du cash à quelqu’un, tu peux être certain que ce quelqu’un là est du genre à savoir quoi faire d’un gros tas d’huile de hash.

Sa voix s’adoucit.

– Je sais ben, l’gros, que tu pourrais vivre deux ans de c’t’argent là. Penses-pas que j’vais oublier ça.

Bébert balaya ses remerciements de la main.

– C’est pour Annie, répéta-t-il.

– Ça vaut combien, tout ça, d’ailleurs?

– Normalement, tu pourrais avoir 2500 pour une livre. Mais pressé comme t’es, contente-toi de neuf-dix mille pour les six-sept livres.

– 2500 la livre... c’est tu avantageux, vendre ça, comparé à du pot?

Bébert haussa une épaule.

– Oui pis non. Ça vaut deux fois plus, mais ça prend ben plus que deux livres de pot pour faire une livre d’huile.

Bébert s’employait à remonter les fourches, qu’il beurra ensuite de graisse sale, question de neutraliser les odeurs. Il ramancha la roue avant. « Et voilà. J’té présente la pot-mobile. »

Luc fit un sourire. Elle n’avait pas l’air de grand-chose, la petite Suzuki.

Le soleil disparut, avalé par une colline. Les deux amis se serrèrent un bon coup. Luc, qui prévoyait partir aux petites heures, prit la moto.

Une fois seul, Bébert dénicha une veste et continua de fumer son huile, bravant le froid du soir avec l'air de quelqu'un qui réfléchit fort. Après un temps, il se leva d'un geste décidé. Programma son cadran pour avant l'aube. Se laissa choir sur son lit. Cinq minutes plus tard, il ronflait un ronflement de juste.

2013

Les lumières de Chicoutimi surgissent, éblouissantes, puis faiblissent et disparaissent à raison de 100 km/h. Direction : Côte-Nord. Il fait chaud dans le camion. Leonard Cohen raconte, de sa belle voix grave, l'histoire d'une tour où l'on écrit des chansons, *a tower of song*. Aurélie somnole, recroquevillée contre son père. Elle n'a rien voulu lui dire de ce qui s'était passé devant le bar, si ce n'est que les renseignements soutirés à l'inconnu corroboraient ceux de la barmaid.

Luc songe à Bébert. Il fait trop noir pour apprécier le paysage, qui de jour, vu depuis la 172, est très beau. Tant mieux. Il n'a pas la tête à cela.

Tant qu'Aurélie ne dormait pas, il s'est efforcé de projeter sa placidité habituelle. Maintenant, l'angoisse le surmonte. Il n'en a rien dit à sa fille, mais Luc craint d'avoir tué le costaud du bar. Il devra certainement faire face aux représailles. Qui s'occupera d'Aurélie s'il croupit en prison? Il n'y a que Bébert à qui il fasse confiance. Mais Bébert n'est plus là, et c'est bien là le problème. En l'absence de son ami, Luc erre, ne se reconnaît plus.

Avec les kilomètres qui filent et la nuit qui englobe tout, Luc finit par ne penser à rien. Il se laisse bercer par la musique, qui l'enjoint à soulager la langue du chantre d'une grande envie, *take this longing from my tongue*, un souhait mystérieux.

Une vibration lui traversant tout le corps le sort de sa rêverie ; il a roulé sur la bande d'asphalte rainurée qui sert d'avertisseur aux conducteurs fatigués. Il lâche une poignée de sacres devant son imprudence.

Heureusement, Aurélie dort toujours. Une pancarte aperçue à la lueur de ses phares lui confirme qu'ils sont près de Tadoussac.

Il traverse le village sans voir âme qui vive. En septembre, la saison touristique est à peu près terminée, et à minuit un soir de semaine, Tadoussac, c'est tranquille. Il suit le chemin de la Rivière du Moulin à Baude jusqu'aux dunes, un terrain en hauteur nommé pour son sol en gravier sablonneux et pour la vue qu'il offre sur l'eau. À cette heure, pas un chat. C'est un lieu étrange, très vaste, peu ou pas entretenu, où on est libre de mener son camion aussi loin qu'on peut. Luc se gare prêt d'un bosquet de pins rouges. Aurélie n'a pas bronché. Elle ronronne même un peu, s'aperçoit-il en tendant l'oreille.

Il voudrait se blottir contre elle et ne plus bouger, mais il sait qu'il dormirait mal, assis raidement au volant. Et il est essentiel qu'il se repose. Il réussit à quitter l'habitacle sans réveiller sa fille, qu'il abricote d'un sac de couchage avant de se faufiler dans la coque en fibre de verre qui surmonte la boîte du camion. Un matelas de sol et une couverture de laine y occupent un recoin en permanence. Luc s'y allonge. Il trouve un sommeil instantané, mais fiévreux, rempli de rêves trop réels, qu'il aurait volontiers troqué pour une narcose de comateux.

Aurélie est éveillée par un rayon de lumière trop vive. En ouvrant les yeux, tout lui revient. Elle est dans le pickup à son père. Accrochée au pare-soleil, une paire de lunettes reflète l'éclat de jour fautif. Aurélie ne s'en plaint pas ; elle se sent reposée, d'attaque. En s'étirant, elle reconnaît les dunes et en éprouve un frisson de plaisir. Luc l'amène ici au moins une fois par année depuis qu'elle est petite. Ils font des feux, il la laisse conduire le camion sur le terrain inégal, ils mangent des guimauves, des hot-dogs et des bonbons. Elle a maintenant l'âge de voir que c'est inhabituel, que le parent moyen ne choisirait pas un lieu pareil pour

camper avec son enfant, mais elle s'en réjouit. Son père ne fait rien comme les autres, et elle non plus.

Il doit dormir dans la boîte, chose dont elle s'assure d'une torsion du coup. Luc est affaissé sur son petit matelas en mousse bleu, ses traits déconfits par la fatigue. Elle le laisse ronfler. Il en a sans doute besoin.

Elle prend une longue marche, s'emplantant des exhalaisons particulières aux dunes, qui ne sont ni celles de l'air salin, ni celles des vieux pneus et autres rébus se décomposant ici-haut, ni celles des ormes d'Amérique ou des pins rouges, mais un amalgame de tout cela qui donne autre chose.

Au sommet d'une falaise au sol meuble, Aurélie fait débouler les roches les plus massives, se réjouissant des nuages de poussière qui jaillissent. De retour au campement, elle récolte du bois mort, sillonnant le fourré jusqu'à l'obtention d'un tas considérable. Quand Luc émerge de sa tanière, l'air confus, il est accueilli par le fumet de deux cannes de fèves au lard, crachotant depuis leur nid de braises une vapeur irrésistible.

« Bon matin, papa! » lance une Aurélie de bonne humeur, se méritant un grondement affectueux en guise de réponse. Luc a les yeux pochés et n'est vêtu que d'une paire de caleçons ramollis par l'usure. Endossant une veste à même son torse nu, il ajoute une tasse en fer-blanc remplie d'eau au brasier et déniche un rouleau de papier-toilette avant de s'engouffrer dans le bosquet. Quelques instants plus tard, Aurélie détecte une odeur de marijuana se mêlant aux effluves de bines. Quand Luc émerge du bois, il semble moins accablé, plus à même de supporter sa grande fatigue.

Il fait mijoter un café tandis qu'Aurélié dévore son déjeuner. Lorsqu'il finit par s'attaquer à sa part des fèves, il en laisse la moitié, qu'Aurélié avale promptement. La croûte cassée, ils font un ménage rapide du site. « *Leave no trace* », chantonne Aurélié, un refrain de camp de vacances.

Entassés sur la banquette du camion, ils saluent les dunes d'un dernier coup d'œil.

1997

Luc verrouillait le petit chalet qui lui servait de maison lorsque Bébert apparut par le chemin menant à la grand-route, sac au dos, casque à la main. Le soleil venait à peine de poindre.

– C’est tu fais là? cria Luc.

– Je viens avec toi.

Luc resta interdit.

– Mais... Bébert... la dernière fois que t’es... que t’as quitté le village... c’était quand, donc?

– On s’en calisse. Oui, j’aime ça rester par chez nous. Ça veut pas dire que j’pas capable de voyager si il faut. Pour... pour une bonne raison.

Une fois de plus, Bébert rougit. Luc en fit une note mentale. Il protesta encore un peu, tenta de raisonner son ami, mais Bébert réajustait déjà son bagage de manière à libérer le siège du passager. Toute objection, comprit Luc, passerait dans le beurre. Il n’y avait pas plus têtue que Bébert.

Luc fit démarrer la moto, dont le derrière dégringola de plusieurs crans pour accommoder Bébert. Une légère excitation prit le dessus, le temps d’un instant, sur l’inquiétude qu’il éprouvait pour sa sœur. Une aventure commençait. Une aventure risquée, un peu stupide, plutôt mal organisée, mais une aventure néanmoins.

Reflétant le sentiment de Luc, Bébert se campa sur son siège et cria : « Yeeha! »

Quelques heures plus tard, leur enthousiasme s'était volatilisé. Ils avaient voulu emprunter les autoroutes, question de parvenir le plus vite possible à New Eden, mais la petite moto s'y était refusée. 200cc ne suffisaient pas à la tâche. À 80km/h, elle avait atteint un plateau qui s'avéra insoutenable. Le moteur hurlait, rageait, attirant les regards curieux. La moto entière vibrait violemment, menaçant de désarçonner ses passagers. Luc se cramponnait au guidon, en diable, tandis que Bébert lui serrait la taille à l'en étouffer. Camions et voitures les dépassaient en klaxonnant, occasionnant des tourbillons redoutables. Toutes les irrégularités de la route se faisaient ressentir dans les côtes abîmées de Bébert. Lorsque la pluie se mêla à la partie, que les trains routiers se mirent à faire jaillir en souffles les flaques d'eau tachée d'huile de route, les deux amis durent renoncer.

Trempés jusqu'aux os, ils choisirent une sortie au hasard. Elle était de celles qui promettent une station-service sans spécifier la distance à parcourir, appâtant les voyageurs en besoin d'essence vers une municipalité agonisante. Dix kilomètres et six tournants plus tard, les deux cavaliers atteignirent un commerce fatigué, sans voisins. L'unique pompe offrait de l'ordinaire sans plomb. Ils mirent pied à terre avec difficulté. Luc tremblait. Il avait emporté tout ce qu'il possédait de vêtements chauds, mais cela ne suffisait pas à l'inoculer contre le froid automnal, décuplé par la vitesse de leur course.

– J'ai froid en tabarnac, prononça Bébert.

Comme de raison, il était encore moins équipé que son ami.

– Ça va nous prendre du meilleur stock, acquiesça Luc en opérant le pistolet à essence.

Tandis que Luc payait, Bébert interrogea le caissier, un homme raide et moustachu, du genre replié sur lui-même.

– ‘Scusez monsieur, y’aurait tu pas un *Canadian Tire* dans l’bout?

– Hmr, marmonna l’employé d’une voix fuyante, naon, mais y’a un surplus d’armée sur le rang des Loutres. Pas loin pantoute. Tu pognes la principale icitte vers l’est. Après un bout, tu vas voir un gros arbre su’l bord du chemin, à côté d’une pancarte pour la pisciculture Caron. Prochaine gauche, tu vas jusqu’à un Y avec trois stops. Peux pas le manquer. Prend à droite. Non, à gauche. Ouin, c’est ça. Continue encore un deux, trois, peut-être quatre-cinq kilomètres, pis là tu pognes une droite, mais pas une vraie droite–

– Euh, pensez-vous qu’on pourrait écrire ça, m’sieur?

Le caissier leur fit un dessin compliqué, avec multiples ratures, qui les mena toutefois à bon port. Une demi-heure et dix-sept kilomètres de routes en terre plus tard, ils parvinrent à un magasin esseulé qui n’était pas sans évoquer la Jaserie, avec ses allures de logement résidentiel bon marché. Comme à la station-service, ils étaient les seuls clients.

L’homme qui tenait le commerce était d’ailleurs de la même race que le pompiste. Barbu plutôt que moustachu, mais tout aussi raide et replié sur lui-même. Il toisa Luc et Bébert avec une vigilance intense, sans relâchement, pendant qu’ils parcouraient les allées exigues. Ils sélectionnèrent chacun un manteau et des pantalons imperméables ainsi que des gants d’hiver et des lunettes de ski. Bébert, qui voyageait sans bagages, rajouta un t-shirt extra-extra-large, des sous-vêtements secs et un chandail de laine. Ils achetèrent aussi une carte détaillée de la région et un deuxième sac de couchage.

La pluie avait à peu près cessé. Les deux jeunes hommes se déshabillèrent à même le petit stationnement. Bébert resta pris dans ses hardes mouillées, qui lui collaient au corps comme autant de ventouses. Luc dut employer toute sa force pour le libérer de l’encolure de son

chandail. Bébert se retrouva nu-torse, rigolant. Il était vraiment énorme. Ventripotent. Mais il se tenait là sans honte, fermement planté sur ses jambes dodues, ne cherchant pas le moindre à s'avantager par une posture quelconque. Ils s'habillèrent en sec, passèrent un long moment à déterminer un nouvel itinéraire, mangèrent un paquet de sardines et reprirent la route.

Leurs préparatifs s'avérèrent judicieux. L'après-midi fut un peu moins dur que la matinée. Ils s'en tinrent aux routes secondaires, ce qui n'était pas sans défi. Les dimensions de la chaussée étaient plus rassurantes, et ils se faisaient moins bousculer par le trafic, mais les camions venant en sens inverse les frôlaient, et les voitures désireuses de les dépasser les talonnaient sans vergogne. L'heure du souper arrivée, Bébert et Luc n'en pouvaient plus. Ils avaient perdu toutes sensations dans leurs fesses. De toute façon, l'idée de continuer à la noirceur, sur une vieille moto dont l'unique phare peinait déjà à chasser l'obscurité naissante, était loin d'être attirante.

« On se pogne tu un motel, » cria Bébert au-dessus du bruit de la route. « J'ai besoin d'une hostie de bonne douche chaude! D'à peu près trois heures! »

Luc sourit en répondant à contrecœur :

– On n'a pas d'argent pour ça, mon chum.

Bébert voulut protester, mais Luc venait d'apercevoir un pont rudimentaire, guère plus qu'un viaduc traversant un ruisseau desséché, dont les fondations promettaient un espace à l'abri de la pluie. Malgré les objections de Bébert, il gara la moto dans un recoin envahi de fougères, tout à côté de l'endroit où il envisageait de dormir. Bébert maugréa avec insistance

pendant que Luc déroulait les sacs de couchage sur un pan d'asphalte sèche et s'écria carrément d'indignation quand son ami produisit quatre petits paquets de sardines.

– Y'est hors de question que je bouffe ça, mon hostie de mange-marde...

– Tant mieux. Plus pour moi.

Bébert rugit, mais quelques minutes plus tard, il avait englouti trois des quatre paquets. Les deux voyageurs firent quelques blagues, échangèrent une volée d'insultes, mais eurent vite épuisé leurs boutades. À huit heures, ils étaient blottis dans leurs sacs de couchage, attendant le sommeil.

– J'ai faim, se plaignit Bébert.

Luc fit un grondement compatissant.

– On aurait-tu pas autre chose à grignoter?

– On a deux barres tendres pis un p'tit stash d'huile de hash, répondit Luc d'une voix plate.

– Hmr, déclara Bébert avec faux-sérieux, je pense que je vais me faire un plomb d'huile, manger une barre tendre, pis me coucher.

– Très bon choix.

Bébert ignora son ami avec dignité. Une heure plus tard, ils s'endormirent dans un nuage de cannabis, le ventre un peu moins vide.

2013

Il fait frisquet pour septembre, mais la cabine est chaude à souhait. Aurélie s'abreuve du paysage, saisie par son gabarit, sa sévérité. Deux ou trois étés plus tôt, Luc l'a amenée camper en Gaspésie. La côte y était semblable, mais plus douce, plus accueillante. Il en allait de même pour l'architecture. Les maisons ancestrales, préservées sur l'autre rive pour le bénéfice des touristes, sont ici remplacées par des demeures préfabriquées, durables et faciles à chauffer. La Côte-Nord a une beauté abrupte, dénuée de romantisme.

À la hauteur de Pointe-aux-Outardes, le camion se met à hoqueter. Secoués par des soubresauts intermittents, Luc et Aurélie s'arrêtent dans un lot de gravelle accédant à une plage rocailleuse. Sans mot dire, Luc quitte l'habitacle pour farfouiller dans les tripes du camion. Aurélie l'entend grommeler de frustration en se débattant avec la mécanique. Bientôt, il sacre effusivement, assenant une série de coups de pieds au parechoc. Puis, silence. Fouillant dans la veste abandonnée par Luc, Aurélie trouve une pipe à l'odeur âcre et la remplit d'un mélange qu'elle sait être mi-tabac, mi-cannabis. En s'efforçant de ne pas renverser de miettes, elle entrouvre sa portière et rejoint son père, dont le découragement semble s'accroître quand il voit sa fille lui tendre à fumer. Il vide toutefois la pipe en trois bouffées, la rebourrant avant de se remettre à l'ouvrage. Cette fois, ses gestes sont empreints d'une patience ralentie.

Aurélie ne comprend pas grand-chose à ce que Luc bricole, mais elle exécute ses instructions, lui passant tel ou tel outil, sans rechigner. Lorsqu'il referme le capot, elle l'embrasse sur la joue avant de regagner la banquette. Il lui accorde un sourire plein d'épuisement.

Sur la route, le camion se remet à trembloter. C'est moins pire qu'avant, mais le sauttillement reste discernable depuis l'habitacle. Aurélie ne s'y sent guère en sécurité. À proximité de Baie-Comeau, résigné, Luc recommande à sa fille d'être aux aguets d'un garage.

C'est elle qui le repère : un commerce croupissant dont l'enseigne fanée vante, en lettres peinturées à la main, un service de carrosserie et de mécanique générale. Le lot adjacent est pollué de carcasses de voitures partiellement démontées. Un garage de patenteux. L'endroit convient à Luc.

Ils sont accueillis par un homme à l'âge indéterminé, vêtu de salopettes loqueteuses, autrefois bleues, dont il ne reste plus que des trous et des taches de graisse. Il porte des lunettes aux lentilles d'une épaisseur ridicule, qui magnifient ses yeux verdâtres. Luc est assailli de tristesse, se rappelant Bébert. Le mécanicien offre une patte noueuse, vite serrée, et les deux adultes entament une conversation à laquelle Aurélie ne discerne presque rien. Leur jargon automobile lui échappe, et l'homme parle avec un accent chantant auquel elle n'est pas accoutumée.

Elle fait le tour du bâtiment, s'attardant ici et là à un vestige de châssis ou de transmission. Dans un recoin mieux rangé que les autres, elle tombe sur une motocyclette de style enduro, légale sur la route mais conçue pour les sentiers, qui lui fait penser à celle de Bébert. Selon Luc, Bébert avait longtemps refusé d'apprendre à conduire. Autrefois, il ne quittait jamais son patelin, qui n'était pas même le hameau qu'il est devenu depuis : quelques roulottes abritant une poignée de gars de bois et formant l'unique agglomération du territoire surnommé Passes Dangereuses en l'honneur du chemin qui le dessert. Pour atteindre une quelconque forme de civilisation, à moins de compter la centrale électrique Chute-des-Passes ou la mine de phosphate agonisante, il fallait conduire plus de quatre heures, sur une route

aussi traîtresse que la rivière qu'elle longe. À l'époque, elle n'était pavée que par bouts. Pour un gars pas de char, pas de permis, aussi bien vivre dans l'Arctique. Avec le temps, Bébert était arrivé à un compromis. Ayant développé un intérêt pour les petits moteurs, il s'était rendu à Dolbeau passer l'examen de moto. Depuis, s'il demeurait sédentaire de novembre à avril, il se promenait l'été.

C'est Bébert qui a enseigné à Aurélie à piloter. Bébert aussi qui lui a offert son premier vélo motorisé, un bidule artisanal produisant un son et une odeur terribles et qu'elle avait aimé à l'obsession. Surmontée de nostalgie, elle revient sur ses pas. Luc est penché sur le camion, maniant une torche à souder, une cigarette à la gueule. Un peu plus loin, le mécanicien est à son établi, nettoyant une pièce en répétant à toutes les quelques secondes, de son coassement singulier, le mot « exactement ». Aurélie lève un sourcil en direction de Luc, qui hausse une épaule. « Exactement, » insiste l'ouvrier en dévisageant un disque rouillé, « exactement. » Luc grogne d'un ton agréable, manifestant sa confiance en cette exactitude désincarnée. Le mécano grogne à son tour, y mettant tout autant de bonne volonté. Aurélie renifle d'amusement. Les voilà amis.

Le temps file. Aurélie cherche à se désennuyer. Le mécanicien, qui s'appelle Jean-Marie, a un jeune chien, Dodu, à qui elle apprend des tours.

Avec la tombée de la nuit, les deux hommes se livrent à de nouvelles estimations, dont la conclusion exacte, malgré un grand nombre d' « exactements », échappe à Aurélie. Elle interprète toutefois correctement un geste hospitalier esquissé par Jean-Marie en direction d'une roulotte âgée mais propre. Comme de raison, ils y déroulent bientôt leurs sacs de couchage, récupérés dans le camion infirme.

Ils s'apprêtent à se ravitailler de sardines et de barres tendres lorsque leur hôte cogne à leur porte, douché et peigné. Il les convie à souper avec sa famille. Luc a l'air gêné, mais ne proteste pas longtemps. Ce serait pire.

Jean-Marie vit dans la maison voisine, un cube en plastique ressemblant à tant d'autres. Sa femme est grande et ventrue. Près d'elle, il a l'air d'un nain de jardin. Elle leur sourit, pose mille questions, prodiguant autant de soins. Un quatre-roues se gare dans l'entrée, chevauché par un colosse qui s'avère être leur fils. René-Pier fait un D.E.P en abattage sylvicole. Il est aussi gros, aussi fin et aussi jasant que sa mère. Il n'y a dans ce clan que Jean-Marie qui se range du côté des maigres et des circonspects.

Luc et Aurélie sont ébahis par le festin. Des steaks de viande chassée avec des patates pilées (instantanées, mais on s'en crisse) et du maïs. Dans cette famille, on met du beurre sur tout. À Rome, Aurélie fait comme les Romains. Luc et Jean-Marie sont les seuls à user de modération. Il en va de même lors du dessert, un gâteau au brownie fondant (instantané lui aussi, mais parfaitement réussi par l'hôtesse et ô combien délicieux.)

Une fois les bedaines pleines, Jean-Marie sert un *Dr. Pepper* à Aurélie et une bière à tous les autres, chacun s'en estimant gagnant. On parle de tout et de rien, de télévision et de température, de routes et de rénos. Par moments, Luc paraît troublé devant tant d'hospitalité. Aurélie, elle, prend ses aises pour deux.

Malgré sa bonne humeur, la fatigue la gagne. Elle veillerait encore, mais son corps ne coopère plus. Elle se sent être soulevée par son père, puis déposée sur une surface moelleuse. Elle voudrait manifester sa plénitude, mais avant qu'une parole ne se cristallise, elle sombre.

1997

Ils avaient choisi une surface d'une dureté impitoyable. À toutes les demi-heures, ils se réveillaient, changeaient de position, se rendormaient. À cinq heures du matin, ils étaient complètement éveillés, attendant la venue du soleil pour reprendre la route. Ils s'occupèrent en mangeant un paquet de sardines.

La pluie s'était estompée aux petites heures. La route était presque sèche, le froid presque tolérable. Luc et Bébert firent bon train, désireux de rattraper le temps perdu la veille. La petite Suzuki n'était peut-être pas adaptée à une telle charge, mais à la vitesse idéale, vers 70km/h, le bruit du moteur se fondait avec celui du vent, les couleurs défilaient de part et d'autre, et Luc se sentait presque bien. Comme s'il flottait. Après tout, si l'on est à la merci, en moto, du froid et des éléments, on est tout de même mieux qu'en voiture. On ressent le déplacement, on dévore la route, kilomètre après kilomètre. On parvient à un état de concentration qui permet de penser à autre chose, mais à coup d'une idée à la fois. Tout devient plus simple.

Un peu avant midi, en approchant de la frontière, Bébert aperçut un panneau promettant une halte routière avec « douches payantes » et « déjeuners de camionneurs ».

« Envoye! On s'arrête là! J'ai fraite! J'ai faim! Hostie! »

Luc eut préféré garder la route. Il s'était imaginé faire le voyage en deux jours et se désespérait de constater qu'il lui en faudrait au moins trois. Mais compte tenu de ses mains frigorifiées, il jugea prudent d'obliger Bébert. Ce qui n'empêcha pas qu'au moment de glisser la moto entre deux fourgonnettes, sa tête était à New Eden.

Alors que Luc leur commandait des crêpes dans un restaurant portant le nom du Joyeux camionneur, Bébert alla en quête des douches à cinq dollars. En attendant la nourriture, Luc but quatre tasses de café. Chaud, fort, bon marché. Comme il l'aime.

Il avait vue sur le stationnement. Le ciel était vide de nuages, mais le soleil peinait à réchauffer le jour. Un vent sec, coupant, faisait remuer les déchets. Des hommes en vestes matelassées, aux bottes à demi attachées, circulaient entre les camions. Les deux fourgonnettes avaient disparu, remplacées par deux autres. Un homme plus pouilleux que la moyenne, vêtu d'une veste sans manches portant l'insigne Honda, toisa longuement leur moto, mais Luc ne s'inquiéta pas outre mesure. La Suzuki était elle-même pouilleuse, apte à plaire à quelqu'un d'un peu rude sur les bords.

Bébert arriva en trombe, avide de sucre. Il vanta longuement la douche, qualifiant les sensations obtenues d'orgasmiques, en noyant son déjeuner dans une flaque de sirop d'érable. Luc se détendit, éprouva du plaisir à écouter son ami dire n'importe quoi, se prenant même à rire de ses jokes plates.

Ils avaient le nez dans leur assiette depuis un long moment et léchaient plus ou moins le fond lorsque Bébert s'arrêta, comme pétrifié. Luc suivit son regard et sentit son estomac s'effondre et sa gorge s'épaissir. Au milieu du stationnement, un camion-remorqueur s'éloignait doucement, chargé d'une motocyclette. Leur motocyclette.

Ils retrouvèrent la capacité de bouger au même instant et se cognèrent le crâne l'un contre l'autre en voulant se lever. Bébert bêla, sacra, s'agrippa le front en grouillant violemment, incapable de s'extirper de la banquette. Lorsqu'ils se lancèrent par la porte du restaurant, la remorqueuse avait pris du train.

Luc s'évertua à crier, courut comme un forcené, mais la partie était perdue d'avance. Il n'avait pas traversé la moitié du lot de gravelle que le camion s'engouffrait dans la bretelle d'accès à l'autoroute. Il s'appuya les mains sur les genoux, tailladé par des crampes, et laissa échapper un cri rauque. Cri d'épuisement, de défaite.

Bébert l'attendait à l'endroit où la moto avait été ravie. Il contemplait un panneau de signalisation, sidéré.

On ne pouvait s'y tromper. Le panneau était bien en vue. Les allers et venues de fourgonnettes prenaient sens.

Débarcadère 15 minutes.

Luc avait l'œil fou. L'expression de celui qui veut tout casser. Ou tout abandonner. Ou les deux. La même qu'à la Jaserie, juste avant de taper sur le groupe de motards. En bon entraîneur, Bébert l'envoya aux douches. Luc objecta, mais Bébert savait se rendre inflexible.

Dès que le jet d'eau toucha sa peau, ses genoux tressaillirent. Il dut s'appuyer au mur pour garder l'équilibre. Il augmenta la température de manière à être ébouillanté, écorché. La pomme de douche produisait un jet erratique, mais puissant. L'eau eut tôt fait de se glisser partout, sous ses cheveux, dans chaque repli du corps, entre les fesses. Elle saisissait au passage des trainées de sueur et de saleté, purgeant le froid, ramollissant la fatigue. Il s'en trouva propre et flasque, une guenille humaine. Le mal de tête qui l'agaçait depuis le matin disparut.

Entretiens, Bébert payait la note à un homme bedonnant et moustachu, qui n'était pas sans évoquer Henri, le barman, mais en plus vieux. Ses mains, poilues et tatouées, opéraient la caisse enregistreuse avec une lenteur non dépourvue d'efficacité. Il y mettait une calme précision.

Bébert lui fit un sourire qu'il voulait sympathique avant de l'interroger sommairement.

– Ma moto s'est fait remorquer.

– Hmr.

– De quoi, hmr?

– J'ai ben vu ça.

– Ouin. Sauriez-vous me dire où ils vont, les véhicules remorqués?

– L'entrepôt de nouvelle chance.

– Hein?

– Où vont les chars?

– Mais monsieur, c'est ce que je vous demande.

L'homme ajusta son tablier et fronça les sourcils, avec l'irritation contenue de celui qui a l'habitude.

– Ouvre tes oreilles, fiston.

– Hein? lança à nouveau Bébert.

L'homme soupira.

- Va voir à nouvelle chance.
- Nouvelle chance? De kossé?
- Va voir, j'te dis. À nouvelle chance.

2013

Elle se réveille avec les oiseaux. Sur la couchette du dessus, Luc dort en position fœtale, avec cet air de patate avachie qui le gagne à l'état inconscient. Aurélie s'habille doucement. Dehors, il fait surprenamment froid. Le mécanicien a la tête sous le capot de leur camion, vêtu à nouveau de sa salopette en fin de parcours.

– Salut, mademoiselle. Vot' camion est prêt.

– Merci, Jean-Marie. Et pour hier soir. C'était tellement bon.

– De rien, ma belle. Va chercher l'père.

1997

Nouvelle-Chance, ils le comprirent en consultant un camionneur plus loquace que les autres, était le nom de la municipalité voisine. Luc et Bébert trainèrent dans le stationnement, abordant les chauffeurs sur leur départ, jusqu'à ce que l'un d'entre eux consente à les emmener. Ils s'entassèrent sur la banquette d'un camion décrépi, aux côtés d'un homme gras et suant vêtu d'une camisole mollassse. Luc eut juré qu'il les reluquait de manière peu convenable. Lorsque le chauffeur ajusta son rétroviseur, il sembla que c'était pour mieux lorgner l'entrejambe à Bébert. Leur destination atteinte, les garçons quittèrent le camion en trombe. Leur camionneur les regarda s'éloigner avec regret.

On ne pouvait même pas qualifier l'agglomération de maisons qu'est Nouvelle-Chance de village. On n'y trouvait ni restaurant, ni motel ; seulement une église maganée, une poignée de logements et un dépanneur fermé. Un bâtiment désert sert à la fois d'hôtel de ville, de poste de police et de caserne de pompier. Sur la pelouse, un homme portant une salopette bleu-marine s'affairait sans hâte à ramasser des déchets. Il opérait une espèce de canne en métal munie d'une pince. Clic. Clic. Bébert l'aborda.

– ‘Scusez, m’sieur. C’est-tu ici qu’ils apportent les véhicules remorqués? Ils ont pris notre moto, à la halte routière. Le Joyeux camionneur.

– Hmr.

– De quoi, hmr?

– C’est pas ici. On n’a pas de fourrière à char. Ben trop p’tit icitte. Faut que t’aïlles à Saint-Paul-de-Tarse.

– Comment, à Saint-Paul-de-Tarse? On nous a dit ici.

–On vous a mal dit. Icitte, y’a rien. Tu vois ben.

–Hmr.

La journée achevait lorsqu’un autre camionneur, d’allure plus recommandable, les laissa à la « fourrière à chars » de Saint-Paul-de-Tarse. Le village ne dépassait pas les deux mille personnes, mais après Nouvelle-Chance, il fit l’effet d’une métropole. Une ruche bourdonnante d’activité et de mouvement. Les deux voyageurs ne virent pas moins de quatre passants dans la minute suivant leur arrivée.

À travers une clôture grillagée haute d’au moins dix pieds, ils repérèrent la petite Suzuki, reposant sagement entre deux voitures. Une guérite inoccupée barrait l’accès au stationnement. Luc et Bébert s’en approchèrent. Sur une pancarte laminée, on pouvait lire : *Heures d’ouverture du lundi au vendredi de 9h à 16h, sauf jours fériés*. La poitrine de Luc s’alourdit.

– Y’est quelle heure? demanda-t-il.

– 16h30, répondit Bébert.

– On est quel jour?

– Vendredi.

Saint-Paul-de-Tarse comptait une quincaillerie. Le temps de s'informer, de se perdre et de se retrouver, ils y arrivèrent à 17h05. Une pancarte suspendue à la porte vitrée confirma ce que suggérait l'absence de vie à l'intérieure.

Lundi : 7h à 17h

Mardi : 7h à 17h

Mercredi : 7h à 17h

Jeudi : 7h à 20h

Vendredi : 8h30 à 17h

Samedi : Fermé

Dimanche : Fermé

À la tombée de la nuit, Luc et Bébert se tenaient prêts. Sans qu'ils ne soient disposés à se l'avouer, leurs cœurs s'affolaient dans leurs cages. Bébert tint le guet dans une embrasure d'immeuble, côté rue. Luc s'engouffra du côté ruelle.

La fenêtre était carrelée de vitre tempérée. Luc sélectionna une roche de la taille de deux poings et dut frapper par trois fois pour la casser. Aucune sonnerie ne retentit, ce qui ne garantissait pas l'absence d'un système d'alarme. Il parcourut les allées assombries, les yeux plissés contre la noirceur, et localisa de peine et de misère les coupe-boulons. Il en saisit un de taille moyenne, dissimulable sous un manteau.

Bébert l'attendait, immobile. Luc voulut l'entraîner, mais Bébert l'attira dans l'ombre. Il eut le réflexe de se débattre, mais Bébert fit mine de se taire et indiqua du doigt un *Jeep* qui

s'arrêtait devant le commerce. Deux hommes carrés, à casquette, en émergèrent. Luc et Bébert entendirent la porte être débarrée, les inconnus jurer.

– Les tabarnac de mange-mardes, ils ont cassé la vitre.

– Y'ont pris quoi?

– Pas grand-chose, j'dirais. On va checker la vidéo.

Les hommes à casquettes disparurent dans la quincaillerie. Luc et Bébert en profitèrent pour fuir à toutes jambes. Trois rues plus loin, Bébert hennissait de fatigue, incapable de continuer. Ils firent une pause derrière un conteneur de vidanges.

Frôlant les façades des bâtisses, ils parvinrent à la fourrière. Un camion peint aux couleurs d'une compagnie de sécurité passa non loin d'eux, mais continua sans les voir. Ils patientèrent un moment avant de s'approcher jusqu'au pan de clôture avoisinant leur motocyclette.

Ce fut au tour de Luc de guetter. Bébert mania le coupe-boulon, faisant jaillir ses muscles considérables, grognant d'effort. En cinq minutes, il avait créé une ouverture capable de laisser passer la Suzuki. Alors que Luc mettait la clé dans le contact, le camion de sécurité réapparut. Cette fois, il s'arrêta longuement devant la guérite. Enfin, il s'éloigna au ralenti. Luc, tremblant sous l'effet de l'adrénaline, secoua la nuque, purgeant son angoisse comme un chien se sèche.

Sur le neutre, Luc et Bébert manièrent gauchement la moto au travers du passage qu'ils s'étaient taillés. Lorsqu'ils l'eurent enfourchée, Bébert signala à Luc d'attendre, leur évitant une fois de plus un ennui majeur. Au bout du pâté de maison, le *Jeep* de la quincaillerie

s'approchait doucement. L'homme occupant le siège du passager sondait l'obscurité à l'aide d'une lampe de poche, mais il s'attardait au mauvais côté de la rue. Le *Jeep* passa outre.

Luc s'aperçut qu'il retenait sa respiration. Il expira faiblement tandis que Bébert l'exhortait à démarrer. Enfin, il fit gronder la Suzuki. Ils n'étaient qu'à quelques rues de la bretelle d'autoroute, qu'ils atteignirent sans autres encombres. Luc resta crispé jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur vitesse maximale de 80km/h, lorsque Bébert l'obligea à rire en lâchant un résonnant : « Yeeha! »

2013

Ce matin-là, ils roulent bon train. Vers midi, Aurélie aperçoit une cantine ouverte à l'année qui dégage une odeur de frites salées et grasses à souhait. Elle n'ose pas suggérer à Luc de s'y arrêter ; elle l'a vu se départir d'une liasse de billets importante en faveur de Jean-Marie, qui généreux ou non ne fait rien pour rien, pas plus qu'un autre. Une demi-heure plus tard, regrettant sa décision, elle engloutit les sardines et les barres tendres économisées la veille tandis que Luc opère un pistolet à essence sur le bord de la 138.

Le paysage change. Les villages se font plus rares et plus rudes, avec leurs petites maisons usinées, dont la moitié sont à vendre. Les arbres perdent en hauteur, se métamorphosant en une végétation qui se rapproche de la toundra. Quand la route donne à voir l'eau, Aurélie peine à distinguer l'autre rive. Bientôt, la Gaspésie disparaîtra entièrement. Du bon angle, elle arrive à voir l'Île d'Anticosti.

En traversant Rivière-aux-Graines, Luc se déride, chose assez rare, lâchant au bas mot une demi-douzaine de blagues inspirées par le toponyme. Aurélie roule les yeux, feignant l'ennui, heureuse en réalité de voir son père s'égayer.

Elle veut monter un campement avant la nuit. Il acquiesce, résistant à l'envie de filer jusqu'à leur destination. Ils arriveraient tout de même demain en matinée, et ils gagneraient à être reposés et munis d'un plan d'action.

Ils laissent le camion dans un lot coincé entre route et mer, prévu à l'effet des motoristes fatigués. Sur le sentier menant à une plage qui s'étire peut-être jusqu'au Labrador, Luc lâche un juron puissant.

– Qu'est-ce qu'il y a, papa?

– J’ai pilé dans de la marde.

– Comment ça, de la marde?

– D’la marde, j’tu dis.

– D’la marde de chien?

– J’penserais pas, y’a du papier-toilette.

Il rejure.

– As-tu vu, Aurélie? Y’en a partout!

En effet, on décèle aux alentours au moins trois ou quatre autres crottes, à des niveaux de décomposition variés, accompagnées ou non de papier hygiénique.

« C’est une plage à marde! » Aurélie ne sait où donner tête. Quelle étrange idée de chier ainsi, dans un lieu public, sans même se donner la peine de s’éloigner du chemin. Luc, chargé de leur équipement, se frotte les semelles tant bien que mal. Sur la plage, Aurélie respire le grand air, étourdie de liberté. Dire qu’elle devrait être à l’école. Au vent salin se mêle une odeur d’excrément.

« *Hostifie de calibouette de saint-cibole,* » s’écrie Luc, qui a de nouveau pilé dans une crotte. Une crotte humaine, pas de doute. Aurélie n’y comprend rien. L’endroit est de toute beauté. Pourquoi les gens de la place s’en serviraient-ils comme bécosse?

Un drapeau du Québec mis à la disposition des preneurs-de-selfies est hissé sur un mat haut comme un pin rouge. Ici, les bouses prolifèrent. Plus on approche du drapeau, plus on s’en beurre les pieds. « C’est une litière », murmure Luc, visiblement écœuré.

– Comment ça, une litière?

– Une litière d'Amérindiens. Ils viennent chier sur notre drapeau, pis ils enterrent même pas leur merde.

Aurélie se tait, muette d'inconfort. À l'école, quand on parle d'Autochtones, c'est d'un ton contrit.

Ils suivent un tracé qui évite les tas de merde. En quelques minutes, ils ont dépassé la zone sinistrée. Les gens qui ont la crotte aux fesses n'aiment pas marcher trop loin, paraît-il.

Ils montent une tente à l'âge incertain, réparée et re-réparée ponctuellement par Luc, qui n'aime ni le gaspillage, ni le magasinage. Puis, corvée de bois. Aurélie charge son père comme une brouette, profitant de sa carrure d'animal de trait pour le faire charrier d'immenses morceaux de bois de grève. Luc marche sur une autre crotte. « C'est la baie des étrons, ici, » grommelle-t-il, causant à sa fille un fou rire. Après une heure de voyageant, ils ont un tas digne d'une colonie de castors. Aurélie se réjouit à l'idée de faire un vrai gros feu, sans souci d'économie du combustible. Par contre, elle redoute l'heure du repas. Elle sent qu'à la vue d'une autre sardine, le vomi risque de gicler.

Ses vêtements commencent à défraîchir. En émergeant de la tente, où elle s'est glissée pour changer de petites culottes, elle surprend Luc qui s'affaire au-dessus d'un chaudron noirci. Elle aperçoit un emballage de *Sidekicks* au bacon, ses préférés. Il l'aura acheté au dépanneur, à deux fois le prix normal. Bientôt, elle salive, l'odorat pris d'assaut.

Il lui laisse l'entièreté du sachet de nouilles. De son bord, il se contente d'un paquet de sardines, ce qui est presque assez pour faire perdre l'appétit à Aurélie. Presque. Elle en est à gratter le fond du plat lorsque deux faisceaux de lumière apparaissent, se rapprochant de leur

bout de plage. Une paire d'hommes autochtones, vêtus en camouflage et équipés de grosses lampes de poche, les aveuglent momentanément, émettant des grognements assortis en guise de salut avant de passer outre. Ils sont accompagnés d'un Berger allemand miteux et sous-dimensionné. Luc, dont tous les poils se sont hérissés, ne se tranquillise qu'en voyant surgir les premières flammes d'un feu de cuisson, érigé à une distance plus que respectueuse.

Luc produit un sac de guimauves. Aurélie ne se fait pas prier. Elle déniche un bâton dont la forme permet de les griller à coup de quatre. Bientôt, sans doute appâté par l'odeur de sucre cuisant à ciel ouvert, le petit Berger allemand émerge de l'ombre, leur reniflant les doigts. Aurélie refile deux ou trois guimauves à l'animal, faisant fi des gros yeux de son père.

Ils entendent les autres avant de les voir. Quatre ou cinq voix distinctes, tenant en anglais un discours ponctué de rires saumâtres. En s'approchant du feu, ils acquièrent des traits physiques. Quatre très jeunes hommes bedonnants accompagnés d'une femme à l'air amoché par la vie. Deux d'entre eux sont munis de gros arcs de chasse. Le plus pouilleux (ils le sont tous) s'adresse à eux. Il a les yeux fatigués d'un blaireau.

Heya, neighbors. Howsit. We're gonna sit by your fire, steal some warmth. Names?

Ils s'installent déjà, tassent l'équipement qui les gêne, font comme chez eux.

I said, names? I'll take a cigarette. Some grub, too.

Aurélie a déjà assisté à de telles manœuvres. L'agresseur cause un malaise, pose une menace implicite, mesure et humilie sa proie en la forçant à faire comme si de rien n'était. Cet homme-ci maîtrise son jeu. C'est un blanc, mais il dégage quelque chose d'indigène. Comme s'il appartenait aux lieux, en surgissait. Il emplît l'air de malpropreté et de violence non dite, encadré par ses orques.

Elle craint vivement la suite. Aussi aguerris soit-il, Face-de-blaireau a mal choisi sa cible. Luc est crispé, prêt à bondir dans la gueule du loup, un réflexe d'animal qui a depuis longtemps exorcisé son instinct de fuite au profit d'autre chose. Luc ne sait plus négocier. Heureusement, il est mis hors-jeu.

Les deux Autochtones ayant monté leurs tentes un peu plus loin font irruption dans l'espace éclairé. On ne les a pas vu venir. L'un est armé d'une carabine. L'autre porte une tuque rouge. C'est lui qui tonne vers le groupe d'intrus.

Fortin, Powers, whoever the rest of you are. Get the fuck out of here. Only gonna say it once. I fucking mean it. I know your daddies.

Face-de-blaireau fait une grimace terrible. On voit à son expression que l'autre n'aurait pas pu mieux choisir son argument. Avec une fluidité sinistre, la bande de pouilleux s'esquive, laissant de grosses empreintes de fesses à même le sable. Bientôt, ils ne sont plus.

Aurélie se tourne vers les deux survenants, mais eux aussi battent déjà en retraite. « You guys all good here? » leur jette le porte-parole en s'éloignant. « Yes, thank you », répond Luc en y mettant son summum de courtoisie. Puis, ils sont de nouveau seuls.

Le Berger allemand resurgit. Pas un chien de garde. Luc fait brûler une tournée de guimauves.

– Je les aime noires, moi. Calcinées.

– Papa, c'était qui, les monsieurs?

-Des jeunes du coin, sûrement, ma 'tite guedille.

– Pas eux. Appelle-moi pas de même.

– Ok, croquette.

– Papa!

– Tu parles des deux Indiens?

– Faut pas dire Indiens, papa.

– Naon?

– Naon.

– Sais-tu, ma galvaude, ça a l'air fou, mais je pense que ces deux-là, ils sont dans l'armée.

– Les deux Indiens?

– Faut pas dire Indiens, Aurélie.

– Hmr. Comment ça, dans l'armée?

– As-tu déjà entendu parler des *Canadian Rangers*?

– Naon. C'est qui, eux autres?

– L'armée, elle emploie des gens dans le nord, dans les régions où y'a pas assez de monde pour avoir des soldats. Des gens de la place. Ils sont comme dans la réserve. Ils se font donner un fusil, un p'tit salaire, un peu d'entraînement. Leur job, c'est de représenter l'armée, d'être vigilants, de faire des battues quand un y'a un cave qui se perd dans le bois. Des affaires de même.

– Pis tu penses que les deux Ind- les deux monsieurs de tantôt, c'était des *Rangers*?

Elle pouffe de rire en s'entendant prononcer ce mot insolite, avec le *R* roulé à l'anglaise dont son accent ne vient pas à bout.

– J'pense ben que oui. J'ai reconnu le fusil. Ils ont une étampe spéciale, un beau dessin sur la crosse. Pis les *Rangers*, ils portent des tuques rouges.

– Hmr.

1997

Ils parvinrent à la frontière vers les 21h. Luc s'était raidi en préparation à cette épreuve, qu'il considérait la pire, la plus périlleuse. Il s'était convaincu, au-delà du moindre doute, qu'il y aurait des chiens dépisteurs. Qu'ils tomberaient sur un douanier féroce, musclé à bloc. Il s'imaginait l'huile de hash bouillonner dans les fourches.

La dame occupant la guérite avait les cheveux gris et épars et portait des lunettes aussi grosses que celles de Bébert.

– English or French?

– Français.

– Oussé vous allez?

– New York.

– Pour quoi faire?

– Visiter ma sœur. Sa blonde. Elle travaille comme « au pair ».

– « Au pair »?

– Nounou.

– Ah.

Elle rendit son passeport à Luc sans l'avoir regardé. Elle fut également satisfaite des documents d'immatriculation produits par Bébert. Mais ce-dernier n'avait pas de passeport, ce qui ne plut pas à la douanière.

– J'ai apporté mon certificat de naissance pis toute, rechigna-t-il. *Come on*, madame.

– C’est mieux que rien, mais depuis l’an passé, ils veulent qu’on demande un passeport.

– S’il vous plait?

– Je veux ben, mais je t’avertis, ils te laisseront pas nécessairement revenir.

– Pas grave. J’deviendrai réfugié aux États. Je demanderai l’asile.

Elle fronça les sourcils.

– C’t’une joke, ajouta hâtivement Bébert.

Luc ne se sentit hors de danger que lorsqu’ils eurent parcouru une bonne cinquantaine de kilomètres américains. Une fatigue immense, mentale et physique, l’assaillit d’un coup. Le vent lui faisait l’effet d’un mur. Il s’arrêta au premier motel qui s’offrit à eux.

Bébert rugit d’approbation. « Y’était absolument hors de question que je recouche en dessous d’un pont, mon hostie. »

Il s’efforçait de projeter sa bonne humeur habituelle, mais Luc détecta l’éreintement dans la voix de son ami. Bébert, il le savait, avait ses démons. Il puisait sa force, sa capacité à vivre une vie normale, dans sa routine. Son chez-lui.

Le motel, presque vide, était muni d’un bar sans fioritures. Luc se fâcha quasiment en notant que le barman était moustachu et bedonnant. C’était à ne plus y croire.

Sachant que des lits assortis les attendaient au bout du couloir, ils se lâchèrent tout à fait. La première bière fut si bonne qu’ils s’en commandèrent deux autres chaque, aussitôt disparues.

Ils voulurent des hamburgers. « Sorry. This time of night, I only got the deep-fryer going, » leur signifia le barman. « I could whip you up some fries, though. Double portions. »

Luc se décrota les oreilles. Décidément, il vivait dans un monde étrange. Mais les frites étaient chaudes et savoureuses, et avec la bière qui coulait, il oublia vite son malaise.

À une heure du matin, ils s'effondrèrent dans leurs lits tels deux blocs de granite. Luc laissa ses muscles crier, puis se dénouer dans une brume de confort alcoolisée. Avant même qu'il ne puisse en profiter pleinement, il ronflait.

Bébert le réveilla à neuf heures, l'air encore fatigué. Ils avaient perdu deux bonnes heures de clarté, mais Luc paraissait nettement plus reposé. On ne pouvait pas en dire autant de Bébert, dont la langueur augmentait d'heure en heure.

Tandis que Luc prenait une douche rapide, Bébert chargea le bagage sur la moto. Par la fenêtre entrouverte, Luc entendit son ami lâcher un résonnant : « C'est tu fais là, toé? Heille! »

Il eut un élan de panique, une sensation à laquelle il commençait à se sentir fâcheusement habitué. Voulant éteindre le jet de douche, il ne parvint qu'à s'ébouillanter. Il beugla, s'emmêla dans le rideau en plastique et se retrouva sur le sol en céramique, se tortillant, nu comme une statue grecque.

Bébert continuait de tonner. Luc sacra énergiquement, parvenant enfin à une position debout, et s'élança par la porte, drapé dans le rideau de douche.

Ce qu'il vit dans le stationnement ne fit pas immédiatement sens. Un homme qu'il reconnut comme étant le pouilleux de la veille, celui qui avait démontré un intense intérêt envers la

petite Suzuki, traversait le lot asphalté à la course, visant un pickup esseulé. Il était pourchassé par un Bébert enragé, vociférant.

La course à pied n'étant pas une des forces à Bébert, le pouilleux atteint son véhicule sans être rattrapé et s'éloigna avec un cri de pneus brûlés. Bébert s'accota les mains sur les genoux et prit une série d'énormes bouffées d'air. Le temps que Luc n'arrive à sa hauteur, il avait allumé une cigarette, dont il paraissait carrément se servir pour reprendre son souffle.

Quand il vit son ami, avec ses cheveux pleins de shampoing et sa toge en plastique, Bébert éclata tout de même d'un bon rire.

– Avé, Luc! Ceux qui vont mourir te saluent!

– Très drôle. Qu'est ce qui s'est passé, ciboire?

– Cet hostie de mange-marde là gossait après notre moto. Je l'ai reconnu. C'est le fils de l'immense Bébert.

– Quoi?

– J'te dis! Ça peut pas être une coïncidence. Mais, crisse, comment il a su où qu'on est, où qu'on va, ce qu'on transporte?

Luc soupira de lassitude.

– Il était là. L'immense Bébert. À la Jaserie, le soir où j'ai parlé à Annie. Y'aurait compris pour New Eden. Compris qu'Annie devait de l'argent, aussi.

Bébert acquiesça de la tête.

– C'est assez pour qu'il devine le reste.

Ils restèrent plantés un long moment à digérer ces nouvelles informations. Luc se mit à trembloter de froid. Le savon lui coulait dans les yeux, et le rideau en plastique exerçait sur sa peau une succion dégoûtante. Non loin du motel, l'autoroute grondait calmement, quatre ou cinq voitures à la minute. Ils commençaient à se sentir accablés par les forces ennemies ; la police, les quincailliers, l'immense Bébert. Ils étaient bien seuls dans ce périple forcé.

Bébert vérifia la moto pièce par pièce, à la recherche de traces de sabotage, pendant que Luc finissait sa toilette. L'inspection terminée, Bébert fuma deux cigarettes en attendant son compagnon de voyage, les yeux dans le vide.

Ils ne perdirent pas leur temps, ce matin-là. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour dîner, un peu après 13h, ils avaient parcouru plus de 200 kilomètres. Sans s'être consultés, ils ressentaient tous deux une urgence renouvelée, le besoin impérieux de fausser compagnie au chaos semé sur leur passage. Ils engouffrèrent des sandwiches en se dégoûtant les jambes devant un casse-croûte de routard et furent repartis en moins d'une demi-heure.

Les paysages ressemblaient à ceux auxquels Luc était habitué, à la différence près qu'ils semblaient plus ouverts, plus dégarnis qu'au Québec ; les forêts moins denses, les montagnes moins abruptes, les cours d'eaux moins nombreux. Les routes étaient faciles à naviguer, se déployaient doucement, sans virages excessifs. Les terres avaient un air d'opulence tranquille, les villages exsudaient un repos sans surprises.

Luc s'accrochait au guidon, luttant contre les vibrations et le froid. Ses mains et ses fesses picotaient, presque entièrement engourdies. Il peinait à comprendre ce qui l'envahissait depuis un jour ou deux, cette impression d'être sans ancrages. La désolation du monde routier, avec ses motels pleins d'êtres solitaires et son enchevêtrement de béton et de nature

vierge, semblait refléter le vide qui œuvrait en lui. Il était loin de son chez-soi, et le confort de ce chez-soi lui parut soudain illusoire. Une maison, un travail, des gens qui savent ton nom... tout cela ne sert-il pas qu'à masquer l'odeur de la vie, cette odeur de route, de pneus usés, de solitude, de temps qui passe, inaltérable, en se foutant bien de ton nom?

Ils quittèrent bientôt le New Hampshire et ne firent qu'une bouchée du Massachusetts. Luc se détendit. Une panoplie d'ennuis les attendraient certainement sur le chemin du retour, mais pour l'instant, il s'estimait plus ou moins hors d'atteinte.

Alors que l'après-midi touchait à sa fin, Bébert se mit à grouiller.

– Es-tu engourdi? lui cria Luc par-dessus le rugissement du vent.

– Non, j'ai envie. En hostie.

Luc ricana et gara la moto sur l'accotement, à côté d'un fouillis de buissons. La route qu'ils foulait était tout juste assez grosse pour figurer sur leur carte. Ils n'avaient pas croisé d'autres véhicules depuis un bon moment.

Luc commença une série d'étirements pendant que Bébert disparaissait dans les herbes bordant la chaussée. Il fallait rester délié ; Luc espérait atteindre New Eden avant la nuit. Il vit le paquet de cigarettes de Bébert qui trainait et le retourna longuement entre ses doigts avant d'en extraire une et de l'allumer. Le goût du tabac lui revint en cascade. La voix de Bébert émergea des buissons, désincarnée.

– Ça doit faire cinq ans que j't'ai pas vu fumer, toi!

– Luc haussa une épaule.

– On vit rien qu'une fois. Achèves-tu?

– Non monsieur! Je commence à peine. Le p'tit Jésus pousse aux portes de l'enfer.

– T'es dégueulasse.

Si Bébert plaisantait avec la même aisance qu'à l'habitude, Luc sentit que cela ne venait plus du cœur. Bébert savait accumuler les problèmes, et le stress résultant, sans que rien n'y paraisse. Mais quand ça pète...

Luc achevait sa cigarette quand le bruit d'une forte cylindrée perturba son silence. Une voiture de police surgit d'un tournant. Il l'ignora, tentant d'avoir l'air de quelqu'un qui n'est pas inquiet, qui s'est arrêté fumer une cigarette, bêtement. Mais la Crown Victoria ralentit jusqu'à s'immobiliser. Luc soupira.

Dès que la policière émergea de sa berline, il sut qu'il ne l'amadouerait pas. Ses mouvements étaient empreints d'une raideur absolue. Elle avait les cheveux blonds remontés dans un chignon austère. Ses lunettes de soleil, un modèle sportif, couvraient ses yeux dans leur entièreté. On voyait à sa posture, à sa dégaine, qu'elle ne céderait pas un pouce de terrain, pas en rien, et surtout pas à un homme. Elle avait dû passer sa carrière à travailler plus fort qu'eux, les hommes, et en subissant leurs moqueries, qui plus est.

– License and registration.

– Problem, officer?

Elle l'ignora avec panache. Impossible de déterminer s'il s'agissait d'une vérification routinière ou si leurs ennuis les avaient rattrapés. Aurait-on remarqué la brèche dans la clôture à St-Paul-de-Tarse? Identifié la moto manquante? Notifié les corps de police américains? Difficile à dire. La policière examina longuement ses papiers. Luc tressaillit en

apercevant Bébert se glisser hors des buissons, à la hauteur de la voiture de patrouille. Le gros jeune homme s'affaira silencieusement autour du parechoc arrière et regagna le couvert des arbustes. Juste à temps. La policière fit un demi-tour d'une précision militaire, le permis de Luc en main, et se dirigea vers sa berline. En quelques instants, elle saurait tout ce qu'il y avait à savoir sur lui et sur son véhicule.

Un sifflement discret attira son attention sur le buisson à sa gauche. Bébert avait manœuvré jusqu'à ses côtés.

– Démarre, chuchota son ami. Embarque pis démarre.

– Quoi? Mais Bébert...

– Fais-le, j'te dis! Maintenant!

Luc jeta sa jambe droite par-dessus la moto et appuya sur le démarreur. Au même moment, Bébert bondissait sur la chaussée, enfourchant le siège arrière d'un mouvement peu gracieux. La policière, qui atteignait sa voiture, fit volte-face et courut vers eux avec un cri de rage. Luc peina à trouver l'équilibre et fit une fausse manœuvre. Il parvint à redresser la moto alors même que la patrouilleuse tentait de s'accrocher au manteau de Bébert, qui s'écrasa contre Luc pour éviter d'être saisi. Luc sursauta, s'agrippant à l'accélérateur, et ils furent soudainement hors de portée. La policière émit un retentissant « FUCK! » et s'élança vers son véhicule.

– Elle vas nous rattraper en trois secondes, hurla Luc.

– M'étonnerait, s'esclaffa Bébert, elle a deux pneus crevés! Mon canif est même resté pogné dedans!

Luc ne répondit rien, stupéfait. Il s'efforça de se concentrer sur le chemin à suivre. Ce n'était pas le moment de faire un accident. « Va falloir qu'on quitte la grand-route, » cria Bébert après quelques minutes. « Elle va appeler ses chums, la cochonne. »

Luc prit à droite sur le premier chemin de traverse. Ils empruntèrent au hasard une série de rangs cahoteux et s'arrêtèrent à l'ombre d'un talus d'ormes d'Amérique entourés d'herbes hautes.

Bébert mit pied à terre sans mot dire et s'employa promptement à démonter la roue avant de la Suzuki. Lorsqu'il eut libéré les fourches, il prit soin d'enlever la plaque d'immatriculation. Luc l'aida à traîner la moto jusqu'à une dépression envahie par la végétation. Ils contemplèrent leur travail, satisfaits. La carcasse de moto était invisible.

Les fourches étant trop longues pour tenir dans leur unique sac à dos, Luc les fourra dans un des sacs de couchage, qu'il endossa comme un baluchon. Il eut un pan de regret en s'éloignant du talus d'ormes. La petite Suzuki les avait bien servis. Sans elle, ils étaient comme nus. Et puis, il doutait, à tête reposée, que la police américaine ait été à leur trousses. Dans tous les cas, elle le serait désormais.

Ils marchèrent sur une route de terre pendant une bonne heure avant d'entendre le son d'une scie à chaîne, vers lequel Bébert se dirigea sans hésiter. Un chemin forestier les mena jusqu'à une éclaircie où un homme en salopette, de taille considérable, séparait un arbre complet en billots de quatre pieds. Les deux amis attendirent à une distance prudente qu'il les remarque. Ils lui envoyèrent la main, se donnant l'air le plus inoffensif possible. L'homme éteignit sa scie.

– Afternoon, dit-il simplement.

– Hi, répondit Bébert.

L’homme avait un visage ouvert, un regard direct. Il leur parut simple. Pas nécessairement sympathique, mais sans complications, ce qui vaut tout autant. Bébert alla droit au but, dans son anglais boiteux.

– We need a ride. Really much. We’ll give you 100 dollars to take us to the, uh, gare de bus. Bus station.

L’homme les toisa de haut en bas, s’arrêtant à la forme étrange du sac de couchage que portait Luc.

– 100 dollars, huh?

– Yes, sir.

– I don’t suppose you’d like to tell me what kind of trouble you’re in?

– No, sir.

– Hmr. Well, I ain’t the nosy type. You got yourselves a deal, boys.

Une demi-heure plus tard, devant la gare Manitou Falls, Luc et Bébert saluèrent l’homme à la salopette, qui s’éloignait dans un brouillard de fumée huileuse. Pas de policiers en vue. Dans le terminal, ils constatèrent avec soulagement qu’un autobus partirait pour New Eden dans la demi-heure. Ils n’étaient plus qu’à une centaine de kilomètres de leur destination.

Ils prenaient d’assaut une machine distributrice quand Bébert enfonça son coude dans les côtes de Luc.

– Ayoye.

– Regarde dehors. L’autre bord de la rue. Au dépanneur.

Un homme les espionnait gauchement depuis le porche d’un petit commerce, peinant à allumer une cigarette. Luc siffla, mi-énervement, mi-admiration. Le pouilleux à la veste Honda. Celui que le gros Bébert avait reconnu comme le fils de l’immense Bébert. Décidément, il était difficile à semer.

– Il fait quoi, dans vie, le fils de l’autre Bébert? s’informa Luc.

– Là-tout-de-suite, je sais ben pas. Mais avant, y’était enquêteur pour une compagnie d’assurances.

– Ça m’surprend pas. Comment il fait, ciboire, pour nous retrouver de même?

– Y’a le nez fin. Mais y’aurait mieux fait d’avoir le crâne dur.

Bébert était capable d’une rapidité surprenante pour un homme de son gabarit. Soudainement fluide, il atteignit la porte vitrée en trois pas, traversa la rue en quatre. Le pouilleux, s’étant laissé distraire par le briquet qui lui faisait défaut, sursauta en apercevant Bébert et trébucha en voulant fuir par une ruelle. Bébert l’y suivit calmement.

Luc observait la scène depuis son poste à la fenêtre. Rassuré, il se tourna à nouveau vers la machine distributrice. Les *Jelly beans* qu’il avait choisis étaient coincés entre le plexiglas et le présentoir. Impossible de les déloger. Il dut renoncer à ses quatre 25 cents et en insérer huit autres pour obtenir deux paquets de craquelins au blé, la seule sélection restante.

Trois minutes plus tard, la porte s'ouvrit pour laisser passer Bébert. Il s'essuyait les jointures sur une veste sans manches portant l'insigne Honda, qu'il lança dans une poubelle, réussissant un tir de plus de cinq mètres.

– Je t'ai acheté des craquelins, l'informa Luc en lui tendant un paquet de cellophane.

– Rien à mettre dessus? s'indigna Bébert.

Luc fouilla dans son sac de couchage et produisit une boîte de sardines. Bébert l'assassinat des yeux.

– Y'avait tu pas autre chose?

– Juste des *Jelly beans*. Sont restés pognés.

Bébert zyeuta la machine distributrice et lui assena un coup de poing solide, mesuré, à quelques pouces en-dessous du blocage. Le paquet de sucreries, docile, tomba dans le distributeur.

Luc ne fut pas étonné, au moment de monter dans l'autobus, que Bébert garde les pieds bien plantés sur l'asphalte.

– J't'aime, mon chum. Mais j'ai fini. J'ai besoin d'être chez nous.

– Je sais. Bébert... merci.

– Hmr. Revient pas les mains vides. Pis inquiète toi pas pour le fils de l'Immense. Y'est hors combat. Hôpital. L'Immense, je m'en occupe en arrivant.

La silhouette de Bébert, costarde, inébranlable, rétrécissait à mesure que l'autobus prenait de la vitesse. Au dernier instant, il envoya la main, la bouche pleine de bonbons. En guise de réponse, Luc sortit sa tête par la fenêtre et poussa un puissant : « Yeeha! »

2013

Aurélie est éveillée au petit matin par un coup de langue. Elle n'a pas pris la peine de se rendre jusqu'à la tente ; près du feu, il faisait chaud, assez pour s'assoupir. Maintenant, elle en paie le prix. Le Berger allemand d'hier la lèche avec fougue. Elle le repousse, essuyant au passage une coulisse de bave, la sienne ou celle du chien, elle ne sait plus. Plus loin, les deux Autochtones lèvent le camp. En la voyant remuer, ils la saluent d'un geste délié. Tous deux ont la tête couverte par une tuque rouge. Le chien lui fausse compagnie, rejoignant ses maîtres en brassant la queue, de bonne humeur, un chien heureux.

Luc, lui, ronfle comme un navet. Enfin, un navet ne ronfle pas, mais l'image fait sens. Il n'est pas de ce monde. Aurélie cherche quelque chose de digestible à manger. Elle exclut d'emblée tous les contenants de sardines, arrêtant plutôt son choix sur la dernière canne de bines, trois barres tendres, un gallon d'eau presque plein et un demi sac de guimauves rescapé de la veillée. Luc revient à la vie, aiguillonné par l'odeur des fèves au lard. Ils avalent tout, y compris le gallon d'eau, et sont sur la route avant huit heures.

Il ne leur en reste plus très long. La végétation devient résolument boréale, ne dépassant que rarement la hauteur d'un buisson. Les bleuets abondent. Les villages sont plus espacés, moins propres, comme si on les avait érigés à la hâte, un ou deux siècles plus tôt, question d'abriter des pêcheurs peu enclins au luxe, dont le métier périlait déjà.

Aurélie baille d'admiration devant l'archipel Mingan, avec ses monolithes qui germent à même les berges et ses milliers d'îles aux flancs calcaires. Elle dévore des yeux ce paysage quasi-lunaire, regrettant de ne pouvoir l'explorer à sa guise. Au fil des ans, elle a vu de larges tronçons du Québec, mais toujours depuis le camion à son père, le cap sur une destination

arrêtée. Elle envie les touristes qui ont tout leur temps, qui prennent la peine de quitter la grand-route, qui ne sont pressés d'arriver nulle part.

À Natashquan, ils font le plein d'essence à un dépanneur sis sur la délimitation entre asphalte et gravelle, là où la route prenait fin avant qu'on y ajoute l'extension de 40 kilomètres se rendant à Kegaska. Le pompiste leur répond avec cet accent chantant des gens d'ici. Aurélie s'en délecte.

Bébert lui a déjà raconté qu'autrefois, un groupe de jeunes Autochtones lui avait lancé des bouteilles de bières lors d'un passage à Natashquan. Elle s'était imaginé une ville glauque, industrielle, aux ruelles parcourues par des meutes d'Innus féroces et loqueteux guettant l'occasion de s'en prendre aux Blancs. En réalité, Natashquan ne compte qu'une poignée de maisons. Aurélie ne s'y sent guère intimidée.

Sur la route désormais pavée de cailloux, ils remarquent une trainée de canettes de bière, éparpillée sur plusieurs kilomètres, suivie de près par une caisse en carton affichant l'insigne *Busch*. Cinq minutes plus tard, une berline de la SQ les croise en sens inverse. Aurélie suppose qu'on doit se sentir à la fois moins surveillé et plus à nu, dans ce genre de coin reulé où les seules cachettes sont hors-route.

Ses pensées dérivent vers Simon. Ils partagent le même bureau, en classe, depuis qu'il s'est joint à leur mince cohorte. Il était déjà si seul... Sans Bébert, que deviendra-t-il?

Elle n'a pas vu filer les minutes. Des maisons se profilent au loin. Une pancarte maganée les accueille à Kegaska.

Luc s'était convaincu que Kegaska serait l'étape la plus dangereuse ; qu'il y mènerait une enquête violente et compliquée, dressé contre des hordes d'ennemis croqueurs d'enfants. En réalité, tout s'y déroule assez rondement. Ils traversent le village en moins de trente secondes. Il n'y a pas un chat qui veille. La municipalité se termine avec la route, abruptement. Une pancarte verte annonce la fin de la 138. Il reste des villages, plus loin, mais ils ne sont accessibles qu'en bateau. Luc se demande quel genre de personnes y échouent.

Au-delà de la route, il y a une plage et de l'eau. Ils garent le camion sur la chaussée, s'assoient sur le sable. Luc produit un paquet de sardines, mais Aurélie n'en veut pas. Une forme galopante se profile au loin, s'approchant d'eux avec une célérité maladroite. Un très gros chien les aborde joyeusement. Ses pattes sont épaisses et incoordonnées ; il est encore jeune. Luc remarque un motif de contusions sur ses flancs musculeux. Aurélie, elle, couine de satisfaction, dénichant un bâton de la bonne taille. Pendant une demi-heure, elle joue avec le molosse sous le regard protecteur de Luc, qui en profite pour griller trois cigarettes.

Ils sont interrompus par une fourgonnette portant le logo d'Hydro-Québec, qui s'immobilise auprès de leur pickup dans un crissement impérieux. Un homme à l'air sévère, le visage taillé à la hache, sort la tête par la fenêtre du conducteur, hurlant : *ROSIE! Git' over here.*

Le molosse baisse les oreilles, accablé de reproches, mais ne se décide pas à rejoindre son maître, qui, de son côté, n'a pas l'air du genre à supporter les contretemps. *ROSIE*, relance-t-il sans un coup d'œil pour les deux voyageurs.

L'animal se met à trembler. Quand Luc s'en approche, il fait un écart apeuré, redoutant la claque. Luc s'assombrit, ce qui n'échappe pas à Aurélie. Son père aime les chiens.

Luc désenfile sa ceinture et la passe dans le collier de la dénommée Rosie. Projetant un calme absolu, ce qui ne peut qu'être mauvais signe, il mène le quadrupède vers la fourgonnette, ordonnant à Aurélie de l'attendre. À distance, elle le voit entamer une conversation d'apparence courtoise. Cela ne dure pas.

Sans crier gare, Luc plonge la main dans la cabine et en extrait le pilote, ne se donnant pas la peine d'ouvrir la portière. L'homme se râpe la bedaine sur le cadre de fenêtre, tombe au sol et y reste, formant un tas auquel Luc assène une volée de coups de pieds. Rosie ne fait pas un mouvement pour le défendre. Même depuis sa perspective éloignée, Aurélie voit à la façon hachurée dont son père reprend son souffle qu'il est dans un rare état d'agitation.

Luc retrouve vite sa capacité à agir. S'assurant d'un regard qu'Aurélie demeure son seul public, il empoigne l'homme inconscient par les dessous de bras et le hisse dans sa fourgonnette, lui prêtant la posture de quelqu'un qui profite de la vue. Il fait signe à Aurélie de le rejoindre. Elle ne se le fait pas dire deux fois. Augmentée de Rosie, la compagnie s'engouffre dans le pickup, mue par un sentiment d'urgence renouvelé.

– Le monsieur m'a informé. Y'a une Gendron dans le village. 102 ans. J'te niaise pas. La sœur de l'Immense, j'pense ben.

– Fait que. On va la voir?

– Oui. Mais j'pense qu'on perd notre temps. Le monsieur, il m'a dit que ça fait un méchant bout qu'elle a pas eu de visite. Aurélie... le gars qui était après toi, devant le bar de danseuses, à Dolbeau... celui qui t'a parlé de Gendron, de la Côte-Nord... il ressemblait à quoi?

– J’sais pas trop. Y’avait les cheveux bruns avec pas mal de blanc. Il avait l’air en forme, pis jeune, même s’il l’était pas. Pouilleux, aussi. Il te ressemblait un peu.

Luc met cela dans sa pipe.

1997

Il faisait nuit lorsqu'il débarqua à New Eden. La gare d'autobus était dix fois plus grande que celle de Manitou Falls, un bon indicateur.

Luc acheta un paquet de cigarettes et en fuma deux devant le terminal, songeant à Bébert. Il vit des voyageurs affublés d'appareils photos, des familles chargées d'enfants fatigués. Il cherchait un profil d'individu en particulier. Après un temps, un jeune homme portant des vêtements trop amples et une casquette à visière plate passa. Il était légèrement défiguré par une cicatrice, sous l'œil gauche. Sa démarche striée trahissait une énergie peu naturelle. Luc alla à sa rencontre sans hésiter.

– Excuse me..

Le jeune homme s'arrêta et le toisa d'un air méfiant.

– The fuck do you want?

Luc repêcha deux autres cigarettes, en offrit une à l'inconnu.

– I am looking for the worst bar in the town, dit-il dans son gros anglais.

– The fuck?

– Yes. The... the shittiest bar.

– Shittiest bar in town? Jesus fuck, dude. Plenty of choice.

L'inconnu incendia sa cigarette, l'air pensif. Luc le laissa réfléchir.

– The street behind the auto parts store, 'bout ten blocks down that way... bunch of strip clubs and biker bars. That's what you're looking for.

Luc hochâ la tête en se disant qu'au fond, les villes se ressemblent toutes.

– Thank you, sir.

L'inconnu renifla, amusé.

– Whatever, dude.

Le sac de couchage abritant les fourches de motocyclette était difficile à transporter. Les dix pâtés de maison s'avérèrent être plus proche de vingt, et Luc fut soulagé en arrivant à destination. Tel que promis, une série d'enseignes fluorescentes clignotaient sur des devantures louches. Les buveurs allaient et venaient, passant d'un débit à l'autre, disparaissant dans des recoins de stationnements pour en émerger l'air plus alerte. Il hésita quelques minutes avant de repérer une enseigne qui brillait d'une lueur plus tamisée que les autres. On y lisait les mots : *The Heart to Heart*, ce qui se traduisait, estima-t-il, par : La conversation franche.

Luc avait de bons instincts de bar. Il ne conviendrait pas de poser tout de suite ses questions, d'effaroucher ses adjuvants potentiels. Il s'assied au comptoir. Commanda une bière. Laissa un bon pourboire. Ne but ni vite, ni lentement.

Lorsqu'une femme qu'il supposa être une prostituée l'aborda, armée de gloussements et de maquillage, il la rejeta avec une politesse exemplaire, lui accordant un sourire chaleureux. Il voulait passer pour un gars sérieux, mais sans préjugés. Il demanda une autre bière, laissa un autre gros pourboire. La barmaid alla jusqu'à lui accorder un sourire.

Elle afficha néanmoins une moue de déplaisir quand il fit apparaître une photo pâlisante et prononça dans son anglais de fortune :

– I am needing to find this girl.

Elle lui jeta une œillade brûlante d'inquisition, frôlant le reproche, que Luc soutint calmement.

– My sister, ajouta-t-il.

Elle se radoucit un peu, mais demeura frileuse.

– Haven't seen her. Probably wouldn't know if I had. I ain't the remembering type.

Luc prit un moment pour déchiffrer sa réponse.

– Fair enough, conclut-il.

Il commanda une troisième bière. Il y avait encore quelque chose à espérer de la barmaid, il le sentait.

Un homme à la fois gras et musclé entra. Il avait une veste en cuir et des cheveux trop longs, minces et grisonnants, au travers desquels son scalp brillait. Luc nota une tension imperceptible, un serrement de fesses collectif. Veste-de-cuir s'immobilisa dans l'entrée comme un empereur à sa fenêtre. Surveilla l'endroit, se léchant quasiment les babines. Sans nécessairement avoir d'amis dans la salle, il était connu, c'était clair. Il avait une allure de loup. Un loup qui fait l'inventaire de brebis.

Son regard s'arrêta sur Luc, qui avait le nez dans sa bière. Il se dirigea sans hésiter vers le jeune étranger au sac de couchage.

– Who the fuck are you?

Veste-de-cuir avait une voix dure et nasillarde. Exactement la voix que Luc lui aurait imaginée. Il chercha quoi dire. La barmaid le regardait, curieuse de voir comment il s'en tirerait. Et puis, elle n'était peut-être pas réjouie à l'idée de perdre un bon client en faveur de Veste-de-cuir.

– Je parle pas anglais, répondit enfin Luc en ne se retournant qu'à moitié.

– What the fuck did you say?

– Sorry, no engleesh.

– I don't give a shit where you're from, you frog fuck. You better face me when I talk to you.

Luc lui sourit, l'air de vouloir dire : *Ce serait donc ben agréable qu'on se comprenne! Dommage! Bonne soirée, là!* Il se ré-accoua au bar.

Un courant d'air dans sa nuque, l'annonce d'un poing en mouvement. Luc fit pivoter son tabouret, trop tard. Il reçut sur le derrière du crâne un coup maladroit, mais puissant. Une douleur brûlante, obscène, y germa. Luc s'écroula presque. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il était conscient de n'avoir qu'une ou deux secondes pour riposter avant que Veste-de-cuir ne presse son avantage. Il virevolta, gracile malgré son endolorissement. L'autre, plus vieux et plus lourd, mit trop longtemps à réagir. Luc enfonça son genou gauche dans les testicules de son adversaire avec tout ce qu'il put y mettre de vigueur. Veste-de-cuir s'effondra comme un arbre. Pendant un instant, Luc eut pitié de lui. En vérité, il eut préféré s'arrêter là. Mais si l'autre avait eu le dessus, il l'aurait envoyé à l'urgence. Un homme prêt à frapper un inconnu sur le derrière du crâne pour se garantir un tabouret... pas question d'être clément,

de laisser un type pareil fonctionnel. Agrippant une poignée de cheveux huileux, Luc souleva la tête de Veste-de-cuir à la hauteur de son genou, le droit cette fois.

Sa mâchoire se fractura lors de l'impact, un son terrible. Luc le lâcha négligemment, comme s'il disposait d'un déchet. Le silence régna. En apercevant un témoin s'approcher du téléphone, Luc comprit qu'il était temps de s'éclipser. Il héla la barmaid. Déplia quatre billets de vingt dollars.

« Sorry for the... dommages, » baragouina-t-il, quoiqu'hormis un peu de sang sur le plancher, l'espace était intact. Il montra à nouveau la photo qu'il gardait dans sa poche. « I am needing to find this girl. I am her brother. I would never hurt her. If you don't help me, I will just come back. Please. »

La barmaid contempla le tas formé par Veste-de-cuir. Luc aurait juré qu'elle camouflait un sourire. Elle se décida.

– Your sister - you sure she's around here?

– Yes. I am sure.

– I ain't certain I seen her, handsome. I really ain't. But she looks familiar. And a young, pretty girl like that... either way, you'll want to check out Medusa's. Keep an eye out for a guy named Kevin.

– Medusa's?

– Two blocks south of here. A building with a green neon sign. Best watch yourself, though. Those guys don't fuck around.

Elle toisa Luc avant de rajouter : « Then again, neither do you. »

2013

Ils cognent à une maison comme les autres, échouée près d'une grange brûlée. La porte est entrouverte par la femme la plus menue et ridée qu'Aurélié ait vu de sa vie. La vieille ne dit rien. Elle les observe longuement, s'attardant aux yeux fatigués de Luc. C'est lui qui brise le silence.

– Bonjour. Je cherche Hubert Gendron. Ou Charles Gendron, son fils.

Une grande lassitude se dessine sur les traits de la vieille. Luc et elle échangent des regards homologues. Elle se râcle la gorge.

– Not here.

Luc piaffe, cherchant la suite.

– I understand. But I really, really need – I am looking for a boy. Simon. He is about the age of her. My daughter.

Le visage de la vieille s'affaisse. Luc ne lui apprend rien, il en est sûr. Elle hésite une dernière fois avant de coasser :

– *Lac de l'ours*. In the Dangerous Passes. Bear Lake. That's where you'll find them.

De grosses larmes, trop grosses pour ce corps minuscule, jaillissent des yeux de la vieille.

– I am sorry for my boys. So, so sorry.

1997

Le mot *Medusa* n'était écrit nulle part, mais Luc parvint bientôt à une bâtisse décrépite dont l'enseigne dépeignait une femme à la chevelure composée de serpents emmêlés. Avant d'y pénétrer, il chercha un endroit où laisser son baluchon. Ses bras criaient de fatigue, son dos était meurtri par le ballotement des fourches. Il avait le cou barré suite au coup porté par Veste-de-cuir. Tout en face, il aperçut un établissement à l'air triste portant le nom ironique de *Starlight Motel*. Une employée obèse lui loua une chambre à quarante dollars sans lâcher son téléroman.

En franchissant le seuil du débit qu'on appelait Méduse, il frissonna. L'ambiance y était lourde, tendue comme l'instant avant que le fouet ne claque. Malgré l'obscurité, la saleté était visible. Un match de hockey que personne n'écoutait jouait sur une télévision à l'écran craquelé. Personne ne socialisait, non plus. Il y avait surtout des hommes seuls, le regard agressivement détourné, du genre auquel on n'adresse pas la parole sans bonne raison.

Luc sut tout de suite qu'il devrait s'armer de patience. Le lieu se prêtait mal à l'enquiquinage. Il balaya l'espace des yeux, observant la configuration. S'asseoir au comptoir eut signifié tourner le dos à la salle. Il choisit plutôt une petite table.

Il fit comme les autres. Commanda une bière en bouteille, la sirota les yeux baissés. Écouta à moitié le match de hockey. Il but lentement, de peur de devenir trop vite éméché. Il s'ennuyait. Deux bières, trois bières, personne à qui parler, rien à faire. Au fond, il ne lui couterait peut-être rien de poser quelques questions, de montrer la photo de sa sœur. Il se retint.

Sa constance porta fruit. Vers minuit, deux jeunes femmes entrèrent en riant. Elles étaient belles, et vêtues de façon à ce qu'on les remarque. Elles parlaient fort. Il y avait quelque chose de presque burlesque dans leur insouciance. À croire qu'elles ne se rendaient pas compte qu'elles juraient dans le décor, qu'elles gagneraient à se faire circonspectes. Une paire de biches dans une tanière d'ours noirs.

Non loin de Luc, deux hommes accoudés à une table haute échangèrent quelques paroles.

The fuck are those two? Jesus fucking Christ, look at the ass on blondie.

Gotta be a couple of Kevin's girls.

You think?

Gotta be.

Fucking Kevin. How the fuck does he do it?

Hmr. Tells them what they wanna hear, I guess.

Les deux femmes firent une partie de billard. Elles pouffaient, se chuchotant des secrets à l'oreille. Sans doute trouvaient-elles amusant d'être dans un endroit plein d'hommes pouilleux, qui les désiraient certainement, mais dont elles ne voudraient jamais. Espiègles, se dit Luc. Un peu cruelles. Elles lui rappelaient Annie.

Une demi-heure plus tard, un homme seul, mi-trentaine, entra. Il était maigre, les cheveux longs, la barbe en bataille. Mais pas pouilleux. Ses yeux brillaient d'une lueur directe et sincère. Il se déplaçait avec une grâce subtile, aérienne. Il était beau, d'une beauté tragique. Il ressemblait à l'image que Luc se faisait de Jésus.

Jésus se joignit aux jeunes femmes sans hésiter, leur enlaçant la taille. Elles eurent l'air excitées, réellement heureuses de le voir. Dans les tripes de Luc, quelque chose se tendit. Ou plutôt, se dénoua. Un serpent s'éveillait, alerté par un sixième sens. Prêt à mordre.

Jésus, que Luc supposa être le dénommé Kevin, s'éclipsa en direction des toilettes. Luc n'en pouvait plus d'attendre. Il fouilla dans sa poche, en extrait le portrait d'Annie, et s'approcha des deux jeunes femmes. « Excuse me— »

On ne lui donna pas l'occasion de terminer sa phrase. De grosses mains le saisirent par derrière. Au moins huit mains. Il fut soulevé dans les airs. Les deux femmes ricanèrent, l'air enchantées du divertissement. Quelques instants plus tard, il atterrissait sur l'asphalte, projeté par une porte de service. Une de ses dents se délogea. Il s'en débarrassa dans un crachat ensanglanté. Depuis l'embrasure, une voix grave le mit en garde : *Don't come back here, kid.*

Au *Starlight Motel*, la réceptionniste, toujours saisie par ses émissions, daigna lui appeler un taxi. Luc se sentait satisfait de lui-même. Il s'était montré hâtif, certes, imprudent même, mais son enquête était loin d'être un échec. À peine trois heures après son arrivée, il détenait une piste solide.

Luc connaissait deux types de chauffeurs de taxi. D'un côté, il y a les rigolards, les nonchalants, conduisant des voitures abimées, ayant choisi le métier parce qu'après tout, il y a pire que de gagner sa vie en se promenant et en écoutant de la musique. De l'autre, les monsieurs rangés, efficaces, allergiques aux plans de nègres, au volant de berlines neuves et assurées à bloc.

Il fut soulagé à la vue de son pilote, qui se situait fermement dans la première catégorie. C'était un jeune souriant, aux cheveux fous, l'air chroniquement décontracté. « Where to, man? » lança-t-il avec bonne humeur, s'assombrissant toutefois quand Luc expliqua qu'il souhaitait s'asseoir dans le taxi, le moteur éteint, et attendre que deux jeunes femmes et un homme ressemblant à Jésus émergent du bar d'en face.

– I don't know, man. If you're in some kind of trouble, I don't want any part in it.

– No trouble. I promise. I just need to know where they go.

Le jeune aux cheveux fous n'eut pas l'air convaincu. Luc l'aida à se décider en lui tendant quatre ou cinq billets de vingt dollars. « Yes sir, thank you sir, whatever you'd like, sir! » claironna le chauffeur.

Luc sourit. Les billets de vingt piasses parlent toutes les langues.

Après une heure, le chauffeur se mit à rouspéter. Luc lui glissait un autre billet lorsque le trio sortit du bar. Jésus-Kevin déverrouilla un pickup et ouvrit la portière à ses compagnes. Luc fit signe au chauffeur de les suivre.

La course fut brève. Cinq minutes de boulevards, deux tournants, un quartier mal tenu, une maison près d'un chemin de fer. Luc nota l'adresse.

Le chauffeur de taxi avait visionné sa part de films d'action. Il maintint un écart plus que prudent. Jésus-Kevin et ses dames disparurent dans leur antre. Luc glissa un dernier billet au chauffeur et le remercia de ses services, mais le jeune aux cheveux fous voulut rester.

– I know I said I didn't want any trouble, but I can tell you're a good guy, and, well, this is the only excitement I've gotten all week. I'll help a brother out.

– It could be a very long time for me.

– I don't mind.

Ils se garèrent à une trentaine de mètres de la maison. Quelques lumières luisaient au travers des rideaux, mais on sentait une absence d'activité à l'intérieur, une maisonnée endormie ou près de l'être. Le chauffeur ajusta son rétroviseur de manière à voir Luc.

– So what are we doing, man?

– I think my sister, maybe, is living here. She is tall, she has brown hair.

– So let's go ask.

– No, it is better not to... she is in sort of trouble, maybe, and I don't want to... lui faire peur... spook?

– Hmr. Sounds complicated, dude.

– Maybe. Maybe not so much.

Les minutes s'écoulèrent. Jésus-Kevin sortit et se berça sur la galerie avant, le temps d'une cigarette. Luc l'observa attentivement. Ses gestes étaient fluides, délicats. Il tenait sa tête vers l'arrière, les cheveux épars, comme épris du ciel. Un style énigmatique, voire fascinant. Mais le serpent en Luc remua.

Ils attendirent une autre heure.

– Tell me again, bro, what are we hoping is gonna happen?

– My sister - she is, um, you know... a night bird? And she smokes a lot.

Il achevait à peine sa phrase qu'une jeune femme en jaquette fit grincer la porte avant et s'assied sur la chaise berçante. Elle avait de beaux cheveux bruns, longs et naturels, brossés mais sans plus. Luc tressaillit. Un soulagement immense céda immédiatement à une mélancolie insoutenable. Annie. Jolie, gracieuse, lointaine, narquoise. Elle dégageait tout cela comme une odeur.

Le chauffeur lui secoua le genou.

– Go get her, buddy.

Luc se glissa sur le trottoir. Il longea les cèdres qui bordaient la galerie, se rapprochant le plus possible, et produisit un sifflement étouffé.

– Fuuuuitt! Pssss! Annie!

Le vent travaillait contre lui. Elle continua de fumer sa cigarette, l'air ailleurs.

– Pssst. Annie!

Elle écrasa le filtre dans un cendrier en vitre et se leva. La chaise berçante craqua en guise de protestation. Luc s'affola au point de s'étouffer en voulant héler de nouveau sa sœur. Il fouilla le sol autour de lui, en désespoir. Alors qu'elle mettait la main sur la poignée de porte, il mit la sienne sur un caillou, qu'il jeta en direction de la galerie.

Elle fut frappée au pied. Se retourna, confuse. Luc s'avança dans un rayon de lumière. Annie l'aperçut. Le toisa longtemps, son visage fixe. « Luc, » murmura-t-elle enfin.

Il lui fit signe de venir. Elle hésita. Se retourna vers la maison, puis vers lui. Enfin, elle descendit les escaliers. Luc resta immobile, convaincu qu'au moindre mouvement, elle détalerait comme un chat. Un chat effarouché. Elle s'arrêta devant lui. Tout proche. Juste là.

Il tendit les bras. Elle se laissa prendre. S'abandonna même un peu à son étreinte. Mais elle demeurait figée.

Ailleurs.

Il chuchota : « Viens avec moi. » Elle recula d'un pas. Parut réfléchir à haute vitesse.

– Où, ça?

– J'ai une chambre de motel. Dans le coin des bars miteux. Demain matin, c't'à dire, tantôt, on embarque sur le premier autobus.

Son regard fuyait, traqué.

– Je dois de l'argent. J'te l'ai dit. J'peux pas partir.

– Je l'ai, l'argent, Annie. Plus ou moins. Si c'est vraiment ça que tu veux, je vais venir lui porter. C'est le gars qui ressemble à Jésus, c'est ça?

Elle sourit légèrement. Il y avait de la tendresse dans son sourire. Difficile de dire pour qui.

– Mais j'te dis, continua Luc, il peut plus rien te faire. S'il t'approche, y'est mort. Tu lui dois rien. Plus maintenant.

Un autre sourire. Elle viendrait. Il jeta son bras autour de ses épaules, plus fermement cette fois. L'entraîna vers le taxi.

– Mes affaires...

– C'est pas grave, Annie. Je vais t'acheter tout ce que tu veux.

Le chauffeur eut la délicatesse de ne pas prononcer un traitre mot. Au moment de les déposer au motel, il refusa l'argent que lui tendait Luc.

– We’re all good, brother.

Ils échangèrent une longue poignée de main.

Annie se laissa choir sur le lit. Elle se blottit dans les couvertures, faisant dos à son frère. Il l’observa maladroitement, ouvrit la bouche pour parler, se ravisa. Il programma le réveil pour sept heures. Cela leur laisserait une sieste de trois heures. Et puis, c’était l’heure où les autobus se mettaient en branle. À moins qu’Annie ne l’y oblige, il ne comptait pas retourner à la maison du christ.

Il verrouilla la porte. S’allongea sur le tapis, au pied du lit. Songea que la surface risquait d’être trop dure pour qu’il y trouve le sommeil. Dix secondes plus tard, il ronflait.

2013

Le retour n'a rien à voir avec l'aller. En quittant la vieille, ils mettent le cap vers l'ouest. Plus de temps à perdre. Peu après la tombée de la nuit, Aurélie s'endort. Rosie la suit de près. Luc en profite pour faire de l'ordre dans sa tête. Il est à peu près certain, maintenant, que c'est Charles Gendron lui-même qui les a lancés sur cette fausse piste. S'il avait été assez proche pour le reconnaître, dans le stationnement du bar de danseuse, il se serait évité bien du travail. La barmaid ne pouvait qu'être de connivence. Luc réprime un élan de colère. Il faudrait lui rendre visite, à celle-là.

Il conduit toute la nuit. En passant devant la plage où ils ont dormi la veille, Luc pense à ses souliers encrottés et marmonne de dégoût. « La berge aux brunes asperges... »

Dans le noir, la Côte-Nord ne donne pas à voir grand-chose. Bientôt, il n'y a que l'habitable familier, le pan de route éclairé par les phares, la voix graveleuse de Cohen.

À cinq heures du matin, incapable de poursuivre, il se gare aux dunes de Tadoussac, près du bosquet de pins rouges. En prenant soin de ne pas éveiller Aurélie, il se glisse dans la boîte. Ce matin-là, il rêve à Bébert.

Ils se lèvent en même temps, vers dix heures. Il fait beau. Tous deux ont terriblement faim. Une pisse vite faite, et ils prennent la route. Luc s'arrête à un restaurant greffé à une station-service et commande sans consulter Aurélie : un gros tas de crêpes avec quatre à-côtés de bacon. Ils dévorent tout, ne laissant que des assiettes brillantes de propreté.

De retour dans le camion, Luc demande à Aurélie de choisir un disque compact. « On a écouté ma musique tout le long. C'est à ton tour. »

Elle fait mine de réfléchir et insère un CD dans le lecteur. La cabine s'emplit de la voix triste de Cohen.

1997

En s'éveillant, il sut tout de suite que quelque chose clochait. La chambre était baignée de lumière, et il se sentait trop reposé. Il se cogna la tête contre le lit en agrippant le réveille-matin.

10h30.

Le bouton *alarm* était sur la position *off*.

Le lit défait était vide.

La porte, débarrée.

Il se rua à l'extérieur. « Annie! » Traversa le stationnement, en poule pas de tête, s'époumonant :

« ANNIE!!! »

Il revint à la chambre.

Le sac de couchage.

Le sac de couchage contenant les fourches.

Les fourches contenant l'huile.

Le sac était parti.

Et Annie aussi.

2013

Si les Passes Dangereuses ne comptent qu'une route asphaltée, elles recèlent, en revanche, un réseau de chemins sylvicoles insondable. Certains sont légitimes, entretenus pour le bénéfice des motoneigistes et des amateurs de quatre-roues. D'autres desservent ou desservaient des compagnies d'abattage, qui taillent à même la forêt des tracés immenses, question d'y rentrer leur machinerie et d'en sortir leur butin. Les bûcherons finissent par partir, mais les sentiers, qui ne figurent sur aucune carte, durent quelques années, ou plus si les gens du coin décident de les maintenir.

Il faut comprendre aussi que les Passes sont tellement isolées, si peu attirantes aux yeux du monde, malgré son abondance de lacs inexplorés et de forêts vierges, qu'on peut facilement s'y approprier un lopin sans que celui-ci nous appartienne au sens de la loi. En plus de sa maison, Luc a deux camps de chasse, érigés sur les berges de lacs sans propriétaires, accessibles à pied par des sentiers en perdition. Il en va de même pour tous les gars de bois de la place. Luc connaît bien le Lac de l'ours, auquel on peut se rendre en véhicule, à condition d'être équipé de traction intégrale. Il se rappelle maintenant que l'Immense y avait autrefois bâti une cabane, que Luc croyait abandonnée depuis longtemps.

L'après-midi s'étirole lorsqu'ils achèvent de gravir les Passes. Quand Luc s'engouffre dans un chemin forestier anonyme, c'est au jour chancelant d'un soleil qui périclité. La voie est érodée, minée de cratères énormes. Leur progrès est d'une lenteur insupportable. Aurélie, qui sent venir la fin, gigote nerveusement.

Luc se gare dans un fouillis d'herbes hautes, sur un tronçon de sentier sans repères.

– Aurélie, ma chouette. Tu restes ici. Avec Rosie.

– Pas question.

– Le camp à Gendron est pas loin. Y'a peut-être ben personne. Mais si j'suis pas revenu dans une heure, tu décalisses. Tu prends le pickup, tu te rends au téléphone le plus proche, t'appelles la police. Compris?

– Je viens avec toi, papa.

– Naon. Tu restes là.

Son ton n'invite pas au négoce. Aurélie se résigne. Luc verrouille les portières derrière lui et lance une dernière recommandation.

– Si tu vois Simon, sur le sentier, tu l'embarques pis vous sacrez votre camp. Vous m'attendez pas. Même affaire : tu files drette au téléphone le plus proche, pis t'appelles les cochons.

Avant de s'éloigner, il ajoute :

– Je t'aime, Aurélie.

1997

Jésus-Kevin se faisait bercer en fumant dans un bong à l'embout étrange, qu'il chauffait avec une torche. Il était entouré de ses filles, au nombre de quatre. Deux locales, une Californienne, *and one foxy little French-speaking piece of tail. My favourite. Annie.* Il les partageait parfois avec ses apôtres, Pat et Jason, qui étaient là eux aussi, attendant leur tour de fumer.

Personne ne parut surpris lorsqu'un taxi s'immobilisa dans la rue. Un jeune homme à l'allure bête en sortit. Ses vêtements étaient démodés, ou ruraux ; bref, ridicules. Ses cheveux coupés trop courts découvraient de grosses oreilles. Il se tenait raidement, la tête immobile, comme s'il souffrait d'un torticolis. Il s'approcha d'une démarche à la fois ferme et gauche, s'arrêtant au pied de la galerie. S'adressa à la plus grande des filles, celle qui s'appuyait sur l'épaule droite de Jésus, d'un ton égal :

– Vient, Annie. On s'en va à la maison. Tu peux leur laisser l'huile. Y'a rien là. Mais vient avec moi.

Jésus intervint, musical, railleur.

– She's not going anywhere with you, man. She's my baby.

Luc l'ignora de manière délibérée.

– Vient, Annie. Je t'emmène, ok?

Elle le toisait de son expression fixe. Impassible.

– S'il te plait, Annie.

Sa voix plus douce, cette fois. Le visage d'Annie se campa.

– Je reste ici, Luc.

– Annie...

– You heard her, man. She's staying right here.

Cette fois, il fit face au messie. Une expression de dégoût absolu rendit Luc soudainement affreux, effroyable. Sa main disparut dans sa veste et en sortit armée d'un couteau de poche, qu'il déplia sans que ses doigts n'aient eu l'air de bouger.

Pat et Jason avancèrent d'un pas, formant un mur. Pat brandissait un bâton de baseball. Jason, lui, maniait une caméra. Jésus parla de sa voix claire.

– You're being filmed, man. Annie wants to stay with me. She's all grown up. Say it to the camera, Annie.

Elle parla à la caméra de Jason. « I want to stay here. » Puis, se tournant vers Luc :

– Je reste ici, tarzan.

Elle l'appelait ainsi, autrefois.

Jésus-Kevin glissa sa main sous la jupe d'Annie. Elle ne réagit pas. « Come on, punk, » nargua-t-il. « Make my day. »

Le serpent en Luc se dressa, furieux, lui martelant l'intérieur du ventre, brûlant d'envie d'être expectoré. Luc le ravala. Prit une grande inspiration. S'efforça de maintenir son regard sur Annie. Il était sûr qu'en trouvant la bonne combinaison de mots, le bon ton de voix...

– Annie...

Il ne put terminer sa phrase. Le souffle lui manquait. Les larmes menaçaient de jaillir. Elle le regardait calmement. Lucidement. Elle ne viendrait pas.

– Luc, je t’aime. Mais je sais où je suis. Je reste ici. *I’m staying here.*

Je sais où je suis. Pouvait-il en dire autant? À ses yeux, Annie était perdue, à la dérive. Il en avait le cœur brisé, et elle savait en profiter. Peut-être était-ce lui, tout compte fait, qui dérivait. Il but à même les yeux de sa sœur. S’évertua à mémoriser son visage, à s’approprier ses traits. Fit volte-face sans un regard pour Jésus-Kevin. Ne se retourna pas.

2013

L'Immense sait qu'un intru rôde. Son chien, un Rottweiler maladif, l'en a averti par une série de geignements. Lorsque Luc, d'un coup de pied solide, fait voler en éclats la porte de la cabane, il est accueilli par une rafale de plombs qui se logent dans son flanc droit. L'Immense recharge sa carabine abimée et presse à nouveau la gâchette. Cette fois, le mécanisme antique s'enraye. L'Immense sacre, cédant à une vague de panique. Le jeune homme à sa porte est blessé, mais debout. Et il n'a pas l'air content.

L'Immense se précipite par la porte arrière, renversant au passage son mobilier. Luc le laisse faire. Feulant de douleur, il entrouvre une porte de chambre fermée, la seule du logis.

Un adolescent maigrichon, aux cheveux tellement noirs qu'ils paraissent bleus, est accroupi dans un coin, vêtu d'une paire de caleçons trouée et c'est tout. Il est d'une saleté crasse, a les pupilles grosses comme des deux piasses. Le garçon émet un grognement terrorisé quand Luc s'agenouille devant lui.

– Simon, je m'appelle Luc. Te rappelles-tu de moi? Bébert – le vrai, ton oncle, pas c'te mange-marde ci – c'est mon meilleur ami.

Simon gémit, peinant à comprendre. Il a l'air drogué raide.

– Je suis le père à Aurélie. Tu connais Aurélie? Elle s'assit avec toi, à l'école.

À la mention d'Aurélie, Simon reprend du poil de la bête. Il hoche la tête.

– J'ai besoin d'aide.

– Je sais, Simon. Peux-tu marcher?

Le garçon se lève, met un pied devant l'autre sans vaciller. Luc le mène à l'extérieur, l'habillant de sa veste, et lui indique le chemin à prendre.

– Tu m'écoutes, Simon? Je veux que tu marches par là. Reste sur le sentier. Dans un kilomètre, tu vas voir mon camion. Un vieux pickup vert. Ça va te prendre à peu près quinze minutes. Aurélie t'attend là. Me comprends-tu?

Simon dit oui. Luc le regarde partir. En s'examinant le torse, il réalise qu'il saigne plus abondamment qu'il ne le croyait. Soudainement pressé, il s'engouffre dans la forêt.

Le clair de lune suffit largement à suivre la piste du vieillard. Même blessé, Luc le rattrape sans peine. L'Immense s'est échoué dans un fourré de conifères, adossé à un pin rouge séculaire. Il n'arrive pas à reprendre son souffle. Il a l'air vieux et frêle ; plus une once de muscle sur ce corps à la carrure autrefois légendaire, que des rabats de peau flasque. Luc s'approche doucement, liquide, en prédateur.

L'Immense n'offre aucune résistance lorsque l'autre lui enserre la gorge de ses bras noueux. Il reste muet jusqu'à ce que son regard s'embrume, puis se vide. Quand Luc lâche prise, la dépouille s'avachit comme une flaque, tellement molle qu'on la distingue mal du sol où elle git.

Luc titube jusqu'à une éclaircie. Le sol y est spongieux, invitant. Luc peine à tenir sur ses jambes. Il se sent seul. Si seulement Bébert était à ses côtés. Avoir un ami...

Il repère une anfractuosité à l'air douillet, s'y laisse choir. Il a froid. Très froid. Il râcle le sol meuble de ses doigts, s'en recouvre. Le fil de ses pensées lui échappe. La pénombre environnante est illuminée d'éclats blancs - tantôt opaques, tantôt clairs, mais tous blancs.

Luc ferme les yeux. Ainsi, il ne voit plus qu'Aurélie. Puis, Bébert.

1997

Il suivit le son des trains routiers, qui trahissait la proximité d'une autoroute, et se trouva bientôt sur l'accotement d'une bretelle d'accès achalandée. Le boucan exacerbait son mal de tête. En levant le pouce, il fut à nouveau assailli par ce sentiment de désolation, la certitude que l'univers ne connaissait pas son nom. « Je m'appelle Luc, » marmonna-t-il.

Une station-wagon fatiguée s'arrêta à sa hauteur. Quatre jeunes aux cheveux fous, chargés de guitares et de sacs de couchage, lui accordèrent quatre sourires.

– Where to, man?

Luc fouilla son anglais brisé, se butant à un trou de mémoire.

– N'importe où.

2013

Au volant du camion à son père, Aurélie se démène tant bien que mal sur le sentier cahoteux. À ses côtés, Simon grelotte, suspendu entre le rêve et l'éveil. En arrivant à la grand-route, elle aperçoit une paire de phares qui s'approche. Elle fait clignoter ses hautes, béate de soulagement. Une berline noire surmontée d'un gros aileron, nimbée de musique qui parle anglais, se gare au travers de son chemin. Le conducteur en émerge, une silhouette athlétique, l'air pouilleux sur les bords. Rosie lâche un grondement qui part du fond des tripes. Le nouveau-venu s'appuie à la portière d'Aurélie, affichant un sourire de loup.

« Salut, mamselle. »

FIN

CONCLUSION

Mon projet d'écriture n'était pas tant d'écrire « délibérément » un roman de l'américanité ou un noir rural, mais plutôt de fouiller le fait que je ne me sente plus capable d'écrire ou de lire autre chose. Autrefois, je lisais de tout : des littératures d'ici ou d'ailleurs, d'hier ou d'aujourd'hui, d'amour ou de guerre, etc. Mes goûts se sont rétrécis de manière graduelle mais obsessive. Côté lieux, j'en suis venu à préférer les endroits naturels, ruraux, sans éclat, « normaux » ; je ne lis plus de livres dont les personnages sont riches ou urbains. Les technologies, j'en ai assez dans ma vie, je préfère les romans qui n'en parlent pas. J'ai arrêté aussi, sans trop m'en rendre compte, de lire des livres parus il y plus de 30 ans. Je ne les digère plus, c'est comme s'ils sonnaient faux. Et puis, j'ai peu à peu abandonné les œuvres étrangères, ne consommant à peu près plus que des littératures de l'Amérique du Nord. Côté genre, à force de fuir toutes les écritures que je perçois comme sentimentales, mièvres, enjolivées ou charlatanes, je me retrouve souvent dans le drame sombre et réaliste. On comprendra que par une sorte de processus d'élimination, j'ai fini par m'« enfermer » (pour reprendre le terme de Louis Dupont) dans un style assez précis, caractérisé par une américanité crue et sans sophistication mais qui n'est « [p]as plus simple pour autant » (pour reprendre cette fois l'expression de Jean-François Chassay.) Cet enfermement a tendance à renforcer les préférences littéraires qui l'ont causé, devenant une sorte d'auto-enfermement.

Il en va de même pour mon appréciation des personnages : je me sens de moins en moins capable d'aimer ou d'inventer un héros qui ne réponde pas à un profil très étroit. Les personnages heureux, confortables, épanouis, sont forcément exclus. Leurs vies sont trop calmes et trop routinières pour présenter un intérêt du point de vue de l'américanité, et leurs

bonheurs se ressemblent tous (il m'a toujours semblé que la littérature sert davantage à fouiller le malheur que le bonheur : le bonheur s'explique de lui-même, est simple par définition – c'est justement là sa force –, alors que le malheur est complexe, miné de dangers imprévus et de nuances, symptomatique d'un tourment interne qui exige d'être expectoré). Cela dit, je n'ai pas non plus envie de passer trois jours ou trois mois (selon que je sois en train de lire ou d'écrire un personnage) en compagnie d'un protagoniste foncièrement crasse, stupide, méchant ou apitoyé sur lui-même. Reste les gens moyens qui vivent, qui font leur possible, qui mènent le genre d'existence dans laquelle on se retrouve coincé malgré soi, qui essaient comme ils peuvent de profiter des rares bonheurs qui passent. Et puis, je gravite vers des personnages qui me ressemblent un peu, ou plutôt, qui ressemblent à une idée que je me fais de moi-même, une translation littéraire de mon intériorité. Je donne souvent à mes héros (et suis attiré par les héros qui présentent) une version exagérée de ceux parmi mes défauts qui me divertissent (ainsi, mes personnages, plus encore qu'entêtés, ont tendance à être carrément butés) ; inversement, ceux parmi mes défauts qui me sont insupportables sont écartés (mes protagonistes sont systématiquement plus courageux et moins indécis que moi ; je note d'ailleurs au passage que le héros du noir rural incarne souvent une sorte de fantasme d'invulnérabilité, c'est-à-dire que s'il est souvent un raté, il risque d'être un raté coriace, comme si le seul moyen de se rendre au bout des épreuves psychiques qu'il performe était de le doter de nerfs d'une solidité préternaturelle, sans quoi il s'effondrerait avant la fin.)

Bref, ma démarche d'écriture ne relevait pas de l'émerveillement, de l'aventure ou de la découverte ; j'avais une bonne idée de ce que j'allais écrire, car j'écris toujours la même chose. Une personne abimée et sensible, mais hardie, allait se buter à des difficultés glauques en poursuivant un but précis mais difficile, sans doute une sorte d'opération de sauvetage,

dans un environnement rural, forestier et/ou routier. Mon questionnement était plutôt : quelle valeur a ce motif, cette obsession ? Que signifie-t-elle ? Même la qualité du résultat final m'importait peu. J'écris ce que je peux, de mon mieux. Il n'y a pas beaucoup de marge de manœuvre.

Si je suis toujours incapable de fournir des réponses précises aux questions que je me pose, j'ai néanmoins l'impression d'avoir atteint la plupart de mes objectifs. En développant une réflexion intellectuelle sur les notions qui me semblent guider mon écriture créative, soit l'américanité, le noir rural, la question du père, etc., *en parallèle avec* le processus d'écriture créative lui-même, j'ai obtenu des réponses dont je peux difficilement partager la clé, car elle est faite sur mesure pour chacun. C'est-à-dire que je me rends compte, peu à peu, que l'enfermement qui guide mes choix littéraires n'a pas lieu d'être vécu comme une frustration, mais plutôt accueillie comme le résultat d'une équation. Étant donné qui je suis, les éléments dont sont composés le roman de l'américanité et/ou le noir rural sont les seuls dont je me sente capable de me servir pour donner un sens aux choses, pour parler de ce qui me frappe comme relevant de l'essentiel. Un autre ne se servirait pas des mêmes éléments, ne parlerait pas du même essentiel, n'écrit pas le même mémoire, mais rien n'empêche que nous puissions nous rejoindre dans nos démarches, dans nos *mouvements*, et ouvrir un dialogue.

J'ai observé une curieuse correspondance entre mon processus de réflexion académique et ma démarche d'écriture narrative. Dans les deux cas, la valeur de la chose s'est avéré être de nature « exploratoire », dissimulée dans le questionnement plutôt que dans son aboutissement. Cela dit, je me suis tout de même buté à certaines difficultés plus concrètes. J'ai déjà dit que j'écrivais toujours la même chose : j'ai peiné à ne pas me répéter dans mon récit, à ne pas créer des trames narratives trop semblables. J'ai tendance à mettre

en scène des lieux tellement pareils qu'on s'y confond, à développer des personnages fusionnels qui finissent par se mêler dans une boue médiocre et homogène, comme si je ne parlais que d'une chose, d'un sujet. C'est peut-être le danger de focaliser sur ce qu'on perçoit comme universel ; l'universel, c'est un peu l'essentiel, l'irréductible, et quand on s'entête à le traquer, on finit avec un seul geste, un seul son, à la manière du « om » hindouiste ou bouddhiste (quoique ce ne soit pas le même « om » d'un écrivain à l'autre).

René Lapierre estime que le français tel qu'on s'en sert se prête mal à la réalité américaine. Nous avons vu qu'il blâmait entre autres la séparation des registres. Je ne suis pas certain d'être d'accord avec son diagnostic, mais il est vrai que la langue française semble parfois résister au tellurisme. On a envie de styliser, de se faire aller la langue, de créer des néologismes, de se complaire dans des jeux de rythme et d'effets. J'ai l'impression que la solution est simplement de s'entêter (décidément, cela devient un motif), car ce qui nous pousse à focaliser sur la forme plutôt que le fond de notre écriture est peut-être moins une caractéristique de notre langue qu'un apprentissage inconscient (on perpétue ce qu'on connaît), voire un tabou : le récit ultra-événementiel est un peu dédaigné par la francophonie, quasiment mal vu, lié à une sorte d'américanisation globale. Dans son livre *On Writing*, Stephen King confie que lorsqu'il se sent bloqué dans son écriture, il se force à revenir au précepte : ceci est arrivé, puis ceci, puis ceci, puis cela. On ne perd rien à essayer sa façon.

J'ai vécu un défi un peu cocasse. Juste avant le dépôt de sujet de mon mémoire, j'avais besoin d'un titre pour la partie création, que j'avais déjà commencée. Je n'aime pas les titres, je n'en viens jamais à bout. Pas une seule idée ne m'était venue depuis que j'avais entamé le récit. Je me suis forcé à choisir sur le champ, à utiliser comme titre provisoire la première chose qui me passerait par le crayon. J'ai écrit : *Le gros éther*. Ça ne m'a pas

particulièrement plu. Mais j'en suis venu à trouver qu'il collait bien. Bébert, le meilleur ami du protagoniste, se fait appeler « le gros Bébert ». Dès le début de l'histoire, il disparaît dans une sorte de « vide » (un éther ?), on ne sait où. Il est le pivot de l'intrigue, mais aussi de la perspective de Luc, c'est-à-dire de la perspective du héros. Cette étrange symbiose s'est-elle décidée à cause du titre, où est-ce plutôt l'inverse ? Bébert est dans le titre, et deux fois plutôt qu'une ; on y entend la sonorité de son surnom et on y imagine le lieu fantasmé (emphasis sur le mot *lieu* – le territoire n'est jamais loin) où il a disparu. Le titre s'est inséré dans mon histoire jusqu'à l'infecter, à devenir la même chose qu'elle (où serait-ce l'inverse ?).

Om.

BIBLIOGRAPHIE

BOUCHARD, Gérard et LAMONDE, Yvan (dir.), *Québécois et Américains : La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*, Montréal, Fides, 1995.

BOUCHARD, Gérard et LAMONDE, Yvan (dir.), *La nation dans tous ses états : le Québec en comparaison*, Montréal et Paris, L'Harmattan, 1997.

BOURRET-LAFLEUR, Marie-Pier, « L'américanité des *Fous de bassan* d'Anne Hébert : une lecture faulknerienne », mémoire de maîtrise, Université McGill, 2016.

CHASSAY, Jean-François, « Américanité : the next generation », texte de la communication présentée dans le cadre du colloque international « Que devient la littérature québécoise ? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990 », Université de Paris-Sorbonne, 17 au 20 juin 2015, http://www.crilcq.org/fileadmin/CRILCQ/Colloques/Que_devient_litt_quebecoise/Chassay_JFrancois.pdf

CHASSAY, Jean-François, *L'ambiguïté américaine – Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ, 1995.

CUCCIOLETTA, Donald (dir.), *L'américanité et les Amériques*, Québec, Éditions de l'IQRC, 2001.

DELISLE, Michael, *Le sort de Fille*, Montréal, Leméac, 2005.

FERLAND, Pierre-Paul, « Une nation à l'étroit. Américanité et mythes fondateurs dans les fictions québécoises contemporaines (thèse) », Québec, Université Laval, 2015.

FREEMAN, Castle Jr., *Go With Me*, Hanover (NH), Steerforth Press, 2008.

GAUVIN, Lise et JONASSAINT, Jean, « L'invention du récit américain », *Études françaises*, vol. 28, nos 2-3, automne-hiver 1992-1993, p. 7.

KING, Stephen, *On Writing : A Memoir of the Craft*, New York, Charles Scribner's Sons, 2000.

LAPIERRE, René, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Herbes Rouges, 1995.

MÉNARD, Jean-Sébastien, *Une certaine Amérique à lire. La beat generation et la littérature québécoise*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Terre américaine », 2014.

MICHAUD, Andrée A., *Le ravissement*, Québec, L'instant même, 2001.

MORENCY, Jean, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, 2012.

MORENCY, Jean, « Louis Hamelin et la tradition américaine du Nature Writing », *Interfaces Brasil-Canada*, vol. 15, n° 2, 2015, p. 88-101.

MORENCY, Jean, « Le mythe américain dans les fiction d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin », Québec, Nuit Blanche éditeur, 1994.

MORENCY, Jean, « *Les Enfances de Fanny* : un roman américain », *Voix et Images*, n° 113, hiver 2013, p. 59-71.

MORENCY, Jean, « L'américanité de *Forestiers et voyageurs* », *Joseph-Charles Taché polygraphe*, dans Julien Goyette et Claude La Charité (dir.), avec la collaboration de Catherine Broué, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 165-177.

MORENCY, Jean, « La poésie américaine d'Alfred DesRochers », dans Luc Bonenfant, Isabelle Miron et Nathalie Watteyne (dir.), *Formes américaines de la poésie. Vingt essais*, London, Edwin Mellen Press, 2013, p. 47-61.

MORENCY, Jean, « Les manifestations du phénomène interculturel dans les textes littéraires : une exploration de l'américanité québécoise », dans Mourad Ali-Khodja, Denise Merkle, Jean Morency et Jean-François Thibault (dir.), *Territoires de l'interculturalité : expériences et explorations*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 109-121.

MORENCY, Jean, « L'improbable odyssee et l'émergence du roman de la route au Canada francophone », dans Lucie Hotte et François Paré (dir.), *Les littératures franco-canadiennes à l'épreuve du temps*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome XVI, 2016, p. 285-308.

MORENCY, Jean, « De la nationalité à la régionalité : la reconfiguration actuelle des littératures francophones du Canada », dans Jimmy Thibeault, Daniel Long, Désiré Nyela et Jean Wilson (dir.), *Au delà de l'exiguïté. Échos et convergences dans les littératures minoritaires*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2016, p. 19-30.

MORENCY, Jean, « Les fictions de la Franco-Amérique, cartographies d'une diaspora oubliée », dans François Paré et Tara Collington (dir.), *Diasporiques. Mémoire, diasporas et forme du roman francophone contemporain*, Ottawa, Éditions David, 2013, p. 137-149.

NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998.

OUELLET, François, *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire au Québec*, Québec, Nota Bene, coll. « NB poche », 2014.

OUELLET, François, *La fiction du héros – L'œuvre de Daniel Poliquin*, Québec, Éditions Nota bene, 2011.

RICARD, François, *La littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal Express, 1985.

RICARD, François, *Mœurs de province*, Montréal, Boréal, 2014.

SOUCY, Gaétan, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal Boréal, coll. « Boréal compact », 2000.

VILLENEUVE, Mathieu, *Borealiium Tremens*, Chicoutimi, La peuplade, 2017.

WHITMER, Benjamin, *Pike*, Paris, Gallmeister, 2015.

WHITMER, Benjamin, *Cry Father*, New York, Simon and Schuster, 2015.

WOODRELL, Daniel, *Winter's Bone*, Boston, Little, Brown, 2006.